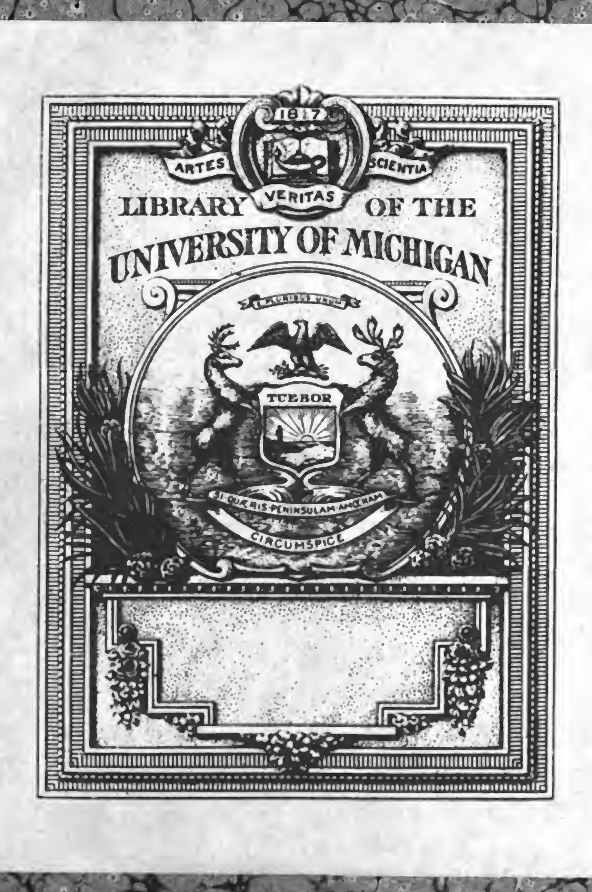
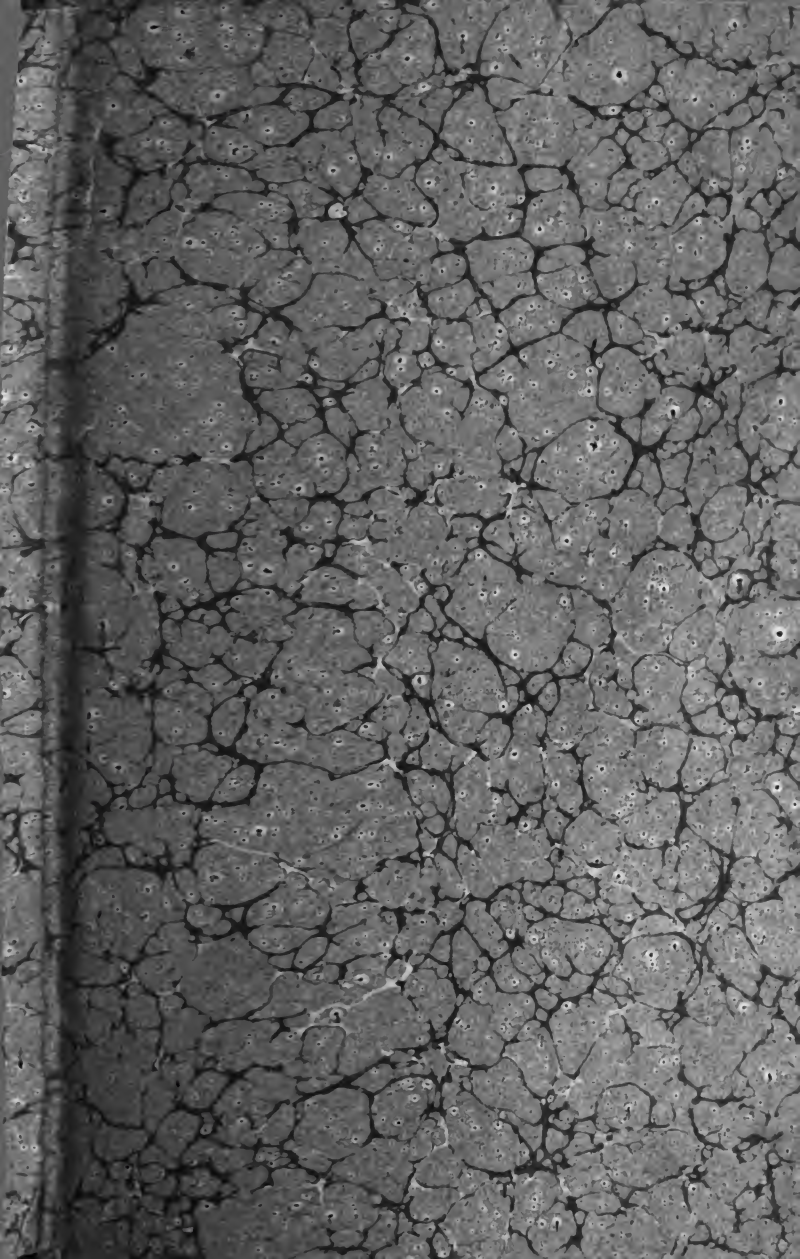

A 605704



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

MADEMOISELLE MARS

ET SA COUR.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE P.-A. PARYS,
Rue de Laeken, 48.

E. M. ŒTTINGER.

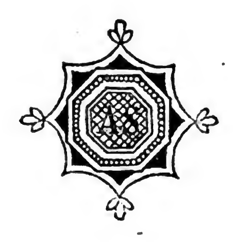
MADEMOISELLE MARS

ET SA COUR,

TRADUIT DE L'ALLEMAND AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR P. ROYER.

TOME I.



BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, Impasse du Parc, 2.
1858.

« Ceux qui l'ont connue dans la fleur de sa beauté et de son talent, ceux qui ont pu connaitre et apprécier ses brillantes qualités, savent quelle séduction elle pouvait exercer comme actrice supérieure et comme femme du monde remplie de grâce et de distinction. Elle garda ces dons heureux jusqu'à la fin de sa carrière et l'on put dire en la voyant : Femme immortelle, gloire éternelle ! »

Elisa Aclocque.

I

Qui ne connaît pas le nom de Véry? Véry, le premier, le plus célèbre restaurateur de l'incomparable ville de Paris; l'ange tutélaire de toutes les fines bouches, la Providence de tous les appréciateurs de la bonne chère, le port où tous les gourmands viennent aborder? Qui de vous est encore assez peu au courant de la civilisation de notre respectable siècle, pour ignorer que, depuis plus de soixante ans,

la sacristie culinaire de maître Véry au Palais-Royal est la Notre-Dame de Lorette de tous les vrais gastronomes, le lieu de pèlerinage de tous les viveurs, le quartier général de tous les amis de la table?

Dans l'un des cabinets les plus retirés de ce sanctuaire se trouvaient, durant l'été de l'année 1806, deux hommes religieusement occupés à savourer un déjeuner à la fourchette, que l'on aurait profondément humilié en le rangeant dans la classe de ces repas bourgeois pour lesquels l'estomac facile à satisfaire du béotien a inventé, en guise d'excuse, le mot *frugal*, épithète qui, examinée à la loupe, n'est en réalité que le masque de celle de *misérable*.

Ces deux personnages que nous voyons attablés devant un déjeuner antifrugal, sont l'abbé Geoffroy et M. Grimod de la Reynière.

Julien-Louis Geoffroy, ci-devant jeune homme âgé de soixante-trois ans, ancien élève du collége des jésuites de Rennes, était venu habiter la capitale après avoir terminé ses études. Là, il s'était jeté dans les bras de la littérature, avait gagné ses

éperons d'or comme collaborateur de l'*Année littéraire* fondée par Fréron, et puis comme coéditeur de l'*Ami du Roi*, il s'était acquis déjà une réputation assez étendue, lorsque, au printemps de l'année 1800, il prit le sceptre de la critique théâtrale dans le *Journal des Débats*. Depuis cette époque le petit et malin ex-jésuite, professeur au Collége de France, était un homme célèbre, un journaliste redouté, dont la plume — arme toujours prête au combat — fauchait sans pitié comme des chardons les palmes de maint poëte dramatique et les lauriers de maint comédien, pour en composer chaque semaine un mets appétissant et assaisonné d'esprit, qu'il servait dans son feuilleton. Mais notre abbé n'était pas seulement un homme foncièrement savant, un bon helléniste, un latiniste excellent, un profond connaisseur des vieux classiques, mais encore — ce qui signifie beaucoup plus que tout cela — un railleur spirituel dont les traits mordants causaient à plus d'un acteur une nuit sans sommeil, à plus d'une actrice un jour sans repos. La France entière dévorait ses cri-

tiques avec une véritable faim canine; son arrêt passait pour un jugement suprême et sans appel. Aussi, dès que notre abbé paraissait au Théâtre-Français — dans la loge d'avant-scène à gauche, armé d'une gigantesque lorgnette, comme un *Annibal antè portas* — le Romain qui se trouvait sur les planches sentait son courage faiblir, et l'héroïne de la pièce pâlissait sous son fard, en voyant le verre de son *ennemi* braqué sur elle. Rien d'extraordinaire, en conséquence, si tout ce qui appartenait au théâtre s'attachait à conquérir la faveur de ce petit monsieur. Les actrices lui adressaient leurs sourires les plus insinuants, les acteurs le comblaient des attentions les plus délicates, non par égard pour son talent et son savoir, mais uniquement — comme cela arrive presque toujours — par suite de la crainte qu'inspiraient la sonde brûlante de son jugement, la lancette acérée de son esprit, de ses boutades, de sa méchanceté.

Au demeurant papa Geoffroy — ainsi que l'appelaient les gens de théâtre — était un compagnon très-aimable, un homme

qui entendait la vie et comprenait l'existence. Sans avoir rien d'imposant, son extérieur portait un certain cachet de distinction dont il semblait tirer grande vanité : il avait une petite main, dont il prenait le soin le plus minutieux, un petit pied aristocratique sans cors ni engelures — deux choses qui sont l'apanage du béotien — et des yeux qui, malgré son âge et sa chevelure grise, respiraient plus d'ardeur juvénile que les regards insignifiants de maint muscadin. Avec cela l'abbé était un amateur passionné du beau sexe et un gourmand des plus raffinés, à qui ses critiques rapportaient annuellement une somme de vingt-quatre mille francs, ce que personne ne jugera exagéré, en songeant que sa collaboration au *Journal des Débats* avait procuré trente mille abonnés à cette feuille. Pour compléter son portrait, nous n'ajouterons plus que ce dernier coup de pinceau : l'abbé Geoffroy passait pour être sujet à corruption — et l'on n'avait pas tout à fait tort. Mais ne lui reprochons point ce défaut-là, car où est le critique qui soit entièrement incorruptible?

Son commensal était M. Alexandre-Balthazar-Laurent-Grimod de la Reynière, âgé de quarante-sept ans, fils d'un fermiergénéral, qui, de l'humble profession de charcutier, était parvenu aux fonctions d'administrateur des postes royales, et par sa prodigalité digne de Lucullus avait fait dire de lui — réputation un peu coûteuse — que nulle part à Paris on ne dinait mieux que chez Grimod. A l'occasion de ces repas somptueux, un de ses parasites avait eu la délicatesse d'émettre un jour cette remarquable observation : *On le mange, mais on ne le digère pas.* Le fils de ce père indigeste avait été d'abord avocat, mais au bout de quelque temps — les mauvaises langues prétendent que ce fut par défaut de clientèle — il tourna le dos à la déesse Thémis pour s'adonner entièrement aux belles-lettres. Ses amis et ses parents lui ayant demandé pourquoi il n'avait pas acheté de préférence une place de conseiller au Parlement, l'excellent fils leur avait fait cette réponse touchante et pleine de tendresse filiale : Comme juge, je pourrais facilement me trouver dans la nécessité

de condamner mon cher papa à la potence, et comme avocat, j'ai le droit de le défendre, même contre ma conviction.

En qualité d'écrivain, il avait rédigé pendant un an, de concert avec Levacher de Charnois, le *Journal des théâtres,* puis la critique dramatique du *Journal de Neufchâtel,* et plus tard — de 1797 à 1798 — il avait publié seul le *Censeur dramatique.* Mais ces trois feuilles ayant obtenu peu de succès, il se livra à l'étude de la gastronomie — l'unique vertu de son père, mort durant cet intervalle — et mit au jour le fameux *Almanach des gourmands.* Il fit paraître en 1803 le premier volume de ce bréviaire de tous les gastronomes en le dédiant au célèbre cuisinier de Cambacérès, devenu depuis archichancelier; le deuxième volume fut dédié à M. d'Aigrefeuille, l'un des parasites de ce grand ami de la bonne chère; le troisième à l'acteur Camerani, inventeur du potage qui a rendu son nom immortel.

La fortune assez considérable laissée par son père avait permis à notre ex-avocat de joindre la théorie à la pratique. Aussi,

comme l'un des fondateurs du *Caveau moderne* et comme président d'un *Jury dégustateur*, créé par lui, il s'était acquis bientôt un mérite incontestable en faisant refleurir le grand art culinaire qui, par la chute de la royauté, avait perdu l'un de ses principaux soutiens.

Tout aussi renommé que l'abbé Geoffroy comme critique, Grimod de la Reynière était cité maintenant comme un gastronome et un épicurien de la pâte la plus fine et de la meilleure eau. Du reste, d'après l'aveu même de ses amis les plus sincères, il était *un aimable vaurien, un profond scélérat, un gueux fini*, sous le rapport moral, bien entendu. Mieux encore que la cuisine et ses innombrables friandises, il connaissait le cœur féminin avec ses petites et ses grandes faiblesses, avec tous ses mystères et ses énigmes. Malgré son âge et plutôt laid que beau, il était — comme autrefois l'Anglais Lovelace, l'Italien Casanova et le Français Faublas — l'épouvantail de tous les maris jaloux, le suborneur de toutes les femmes et, par prédilection, des dames de théâtre. Aucune

ne pouvait le voir sans changer de couleur, et ce changement de couleur trahissait la surprise, et cette surprise un commencement d'intérêt, inexplicable d'abord, mais bientôt invincible. Il savait cela, et il était aussi fier de la faculté dont il jouissait d'exercer une influence dangereuse sur le cœur des femmes, que Persée de la tête de Méduse, au moyen de laquelle il fascinait, pétrifiait et anéantissait tout ce qui voulait lui opposer de la résistance. Dans ses yeux il y avait un charme magique, qui, attirant toute créature féminine dans le cercle de son pouvoir étrange, finissait par en faire sa victime et par l'attacher à lui avec des liens indissolubles.

Les deux amis sont tellement préoccupés du splendide menu de leur déjeuner, qu'ils n'ont pas encore échangé une seule parole.

— Mon cher Grimod, dit enfin l'abbé, est-il permis de demander quand paraîtra le quatrième volume de votre almanach, si impatiemment attendu ?

— Dans six semaines au plus tard, mon bon abbé.

—Peut-on savoir à qui vous ferez l'honneur de le dédier?

— A parler franchement, je l'ignore encore moi-même. Cette fois j'hésite entre deux dames...

— Et le nom de ces dames?

— Mademoiselle Bourgoin et mademoiselle Mézeray.

— Ah! ah! fit papa Geoffroy en souriant. La première, à ce que l'on assure dans les coulisses, est depuis peu la favorite de notre grand empereur, et la seconde, la maîtresse en titre de son petit ministre de la police.

— On le dit, abbé, mais je ne le crois pas. Notre bonne ville de Paris est très-cancanière; on y répand sur Napoléon des milliers de contes ridicules qui ne méritent pas la moindre confiance. L'un prétend qu'il est fou de Mars, l'autre de Georges, un troisième de Bourgoin.

— Laquelle de ces trois personnes vous paraît la plus jolie?

— A mes yeux mademoiselle Mézeray est la plus attrayante et mademoiselle Bourgoin, la plus répulsive.

— Et comment trouvez-vous mademoiselle Mars ?

— La bonne Hippolyte est une vertueuse dinde ! répond M. Grimod en vidant son verre de chambertin.

— Mon ami, votre jugement à l'endroit d'une pareille artiste me semble bien rigoureux. Selon moi, Mars est le *diamant* pur et sans tache du Théâtre-Français.

— Voilà une opinion qui ne m'étonne nullement. Chacun ne sait-il pas que l'abbé Geoffroy brûle pour son prétendu diamant de ce feu qu'Astrée alluma autrefois dans le cœur du berger Céladon ?

— Mon cher Grimod, j'avoue sans détour que la belle Hippolyte fait sur moi une impression singulière.

— Abbé, permettez-moi de vous déclarer que l'objet de votre flamme, à mon point de vue du moins, est une dinde froide et prude à l'excès, qui, une fois hors de la scène, n'a plus pour moi le moindre prestige. Quelle différence avec mademoiselle Mézeray ! Voilà ce qui s'appelle une femme ! C'est coquet comme le diable, piquant comme le péché et séduisant comme

l'enfer ! A sa vue, on sent l'eau vous venir à la bouche, le sang au cœur et l'argent à la poche ! s'écrie M. Grimod de la Reynière, et il aurait à coup sûr baisé lubriquement le bout de ses doigts, si la Providence ne lui avait pas joué le méchant tour de le faire venir au monde avec un vice de conformation aux mains qui l'obligeait à se servir de doigts postiches.

— Vous, mon ami, vous aimez ce qui est leste, fringant, provoquant ; quant à moi, ne vous en déplaise, je préfère ce qui est délicat, candide et ingénu. Mademoiselle Mars est une chaste vestale, qui enveloppe ses charmes dans un voile impénétrable ; mademoiselle Mézeray — sans vouloir attaquer sa vertu — me fait l'effet d'une bacchante nue et échevelée qui, dans la sauvage ivresse des plaisirs sensuels, se hâte d'en vider la coupe jusqu'au fond et la jette ensuite au visage de son pauvre Adonis avec un rire goguenard.

— La méchante comparaison, mon cher abbé ! Vous détestez ma petite Mézeray — je le sais de longue date — et vous la maltraitez sans trêve au rez-de-chaussée de

votre journal, tandis que votre idole, votre *chaste vestale* — permettez-moi un léger sourire — vous voit toutes les semaines brûler en son honneur d'énormes doses d'encens et planter à ses pieds des forêts entières de palmes et de lauriers. Je vous passe cette plaisanterie, mon très-cher ami, mais d'autre part veuillez ne pas oublier que moi aussi j'ai été journaliste, et qu'à présent encore je m'entends à manier ma plume aussi bien que ma sonnette. Si vous voulez continuer encore à déchirer la réputation artistique de la pauvre Mézeray, je ne puis vous en empêcher, mais je vous rappellerai amicalement un vieux proverbe...

— Et ce proverbe, que dit-il?

— Vous ne le devinez pas? demande notre gastronome en se nettoyant tranquillement les dents. Voici ce qu'il dit d'une manière précise et formelle : Cher postillon, garde-toi bien de battre mon juif, sinon je ne manquerai pas de battre le tien.

— Ah! je comprends, mon bon Grimod! Toutefois réfléchissez que chaque

postillon n'a pas à sa disposition un fouet qui, à l'instar de celui dont j'ai l'honneur de me servir, est soutenu par trente mille abonnés.

— Alors on écrit des brochures, des pamphlets, des libelles...

— Qui malheureusement ne sont pas lus...

— Ah! ceci est mon affaire!

— Ne parlons plus de cela; nous n'en resterons pas moins amis comme auparavant. N'est-il pas vrai, maître Grimod? demande l'ex-jésuite avec le sourire le plus cordial.

— Naturellement, papa Geoffroy, répond l'ex-avocat en s'essuyant la bouche.

Et un instant après les deux amis s'étaient séparés.

II

Non loin du Palais-Royal, que ces deux personnages venaient de quitter, demeurait

mademoiselle Mars, déjà connue de nos lecteurs par son nom et sa réputation. Il leur sera d'autant plus agréable sans doute de faire davantage connaissance avec cette inimitable comédienne.

Hippolyte Mars, née le 19 décembre 1778 à Versailles, était la fille d'un acteur très-estimé de son temps — Jacques-Marie Boutet dit Monvel, le rival de Molé, et, depuis la mort de Lekain, l'héritier des rôles et de la gloire de ces deux artistes. Aujourd'hui encore, après un intervalle de soixante ans, il est à Paris des gens qui se souviennent d'un de ses principaux rôles — celui de l'abbé de l'Épée dans la pièce de ce nom composée par Bouilly — avec une admiration aussi honorable pour le spectateur que pour le comédien. Mais le père d'Hippolyte n'était pas seulement acteur; il était aussi auteur, et la scène française lui doit plusieurs ouvrages qui à présent encore, après tant d'années révolues, reparaissent de temps à autre sur le théâtre et sont toujours revues avec plaisir. Parmi ses comédies — il en a écrit plus de vingt — les meilleures et les plus

connues sont : *l'Amant bourru, la Jeunesse du duc de Richelieu* et *Sargines*, sujet que Ferdinand Paër a plus tard enrichi des charmes puissants de sa musique. A ces titres d'acteur et d'auteur, Monvel joignait en outre celui de membre de l'Institut, distinction que seulement deux de ses camarades, François-René Molé et Jean-Baptiste Fauchard de Grandménil, ont partagée avec lui.

Le roi de Suède Gustave III, qui avait vu notre comédien à Paris, éprouvait pour son talent une si haute estime, que ce monarque ami des arts l'avait invité de bouche et par écrit à accepter un engagement pour Stockholm, en qualité de comédien de la cour et de lecteur du roi. Monvel avait accepté cette offre, et lors de son départ, la mère de sa petite Hippolyte âgée de quatre ans — laquelle était une actrice portant le nom que sa fille a illustré par la suite — avait reçu la promesse solennelle qu'il la ferait venir auprès de lui avec leur enfant. Mais hélas! loin des yeux, loin du cœur! Dans les premiers temps de son absence, il lui avait écrit très-souvent,

puis ses lettres étaient devenues de plus en plus rares, et enfin — ainsi que cela arrive d'ordinaire en pareil cas — il n'avait plus écrit du tout. La Didon abandonnée, d'abord inconsolable de l'infidélité de son bien-aimé, avait repris courage peu à peu et fini par chercher un apaisement à ses regrets dans les bras de M. Valville, acteur du théâtre Montansier. Lorsque le parjure Monvel, après un éloignement de six années, était revenu en 1788 de la capitale de la Suède à Paris, il y avait ramené avec lui une nouvelle femme, Mlle de Cléricourt, fille d'un vieux comédien pensionné, ainsi qu'une enfant issue de cette union et nommée Joséphine. Ivre de fureur, madame Mars avait alors fait le serment de ne jamais revoir le père de sa fille, ce qui sembla ne toucher que fort peu M. Monvel. Au début de la révolution qui éclata bientôt après, l'*homme à deux femmes* s'était montré l'un des partisans les plus fanatiques du nouvel ordre de choses, et au temps de la Terreur, il était devenu président de l'une des sections des patriotes. Comme tel, le 10 frimaire de l'an II de

la République une et indivisible, dans l'ancienne église de Saint-Roch, le jour de la fête célébrée en l'honneur de la déesse de la Raison, il avait prononcé contre le roi et les prêtres un violent discours qui est resté l'un des documents les plus intéressants de cette remarquable époque.

Sur ces entrefaites M. Valville, le deuxième amant de Mme Mars, s'était attaché à la petite Hippolyte comme à son propre enfant; il avait dirigé son éducation tout en lui inculquant les premières notions de son art. En 1791, la fille de Monvel, à peine âgée de 13 ans, avait débuté au théâtre Montansier dans un rôle d'enfant, par le personnage de Jocrisse. Mlle Louise Contat, une amie de son père, qui alors appartenait avec elle au théâtre de la République, avait découvert de si belles dispositions dans la jeune Mars qu'aussitôt elle avait voulu prendre ce talent naissant sous son aile protectrice, trait qui lui fait un grand honneur. Un an plus tard la tendre et gracieuse élève de Thalie avait obtenu par l'influence de sa belle

institutrice un emploi au théâtre Feydeau. Là, pendant les jours orageux de la Convention, au sein de laquelle deux partis politiques, la *Montagne* et la *Plaine,* se livraient un combat à outrance, elle avait déployé les premières fleurs de son talent précoce devant un auditoire qui comptait dans ses rangs les coryphées de l'époque, Danton, Marat et Robespierre, combinant dans leur cerveau fiévreux les plans des mille drames que l'histoire a consignés sur ses pages d'amiante. Deux années après — le 27 juillet 1794 — la crète *de la Montagne,* le *dieu de la Terreur,* Maximilien Robespierre, avait monté les degrés de la guillotine, et huit jours plus tard, alors que Paris et la France recommençaient à reprendre haleine, mademoiselle Hippolyte Mars, l'élève de la fameuse Contat, avait joué pour la première fois le rôle d'Elmire du *Tartufe* de Molière, et récolté dans cette soirée plus d'applaudissements que mainte comédienne durant toute sa carrière.

Depuis ce jour la fille de Monvel fut l'orgueil de son père adoptif, la joie de sa

mère, la favorite du public tout entier.

Au bout de trois ans, les portes de la première scène du monde, les propylées de la Comédie-Française s'étaient ouvertes pour mademoiselle Mars, et là aussi elle avait conquis bientôt la sympathie de tous les connaisseurs en fait d'art dramatique, par le charme indescriptible de sa personne, par le doux prestige de sa mimique. Un poëte allemand, M. de Kotzebüe, qui l'avait vue à cette époque, témoigne pour son talent l'admiration la plus vive, et dans ses *Souvenirs de Paris* il l'appelle la *quatrième Grâce*.

Mais Hippolyte était plus que cela; elle était la Muse elle-même descendue de l'Olympe pour remplir une des plus belles missions de son art divin; pour effacer les sillons que les dernières douleurs du drame sanglant de la *Terreur* avaient creusés sur le front du peuple auparavant le plus enjoué de la terre. Sa Suzanne dans la délicieuse comédie de Beaumarchais, le *Mariage de Figaro*, sa Célimène dans l'incomparable *Misanthrope* de Molière, son *Amélie* dans la ravissante pièce de Mari-

vaux, les *Jeux de l'amour et du hasard*, étaient alors les rôles principaux dont le piquant parfum ravivait et faisait refleurir dans l'âme de ses auditeurs le germe endormi de la vieille gaieté gauloise. Toute l'immense Babel de la Seine, depuis le petit Caporal, qui de sa propre main s'était posé la couronne sur la tête, jusqu'au grand critique qui avait établi son trône dans le feuilleton du *Journal des Débats*, raffolait de mademoiselle Mars, la plus aimable interprète de la verve française, dont le jeu charmait et entrainait les spectateurs de tous les âges.

Avec cela, son extérieur s'harmonisait si bien avec l'esprit de ses rôles, que leur effet n'en était que plus merveilleux. Toute sa personne était comme enveloppée d'une atmosphère éthérée qui avait quelque chose d'éblouissant. L'œil ravi du spectateur croyait voir en elle une de ces houris du paradis de Mahomet, qui formées de rayons de soleil et de parfums de fleurs, n'ont rien de terrestre; une de ces péris aériennes, légères comme le duvet; une de ces libellules délicates et transparentes, qu'on ne

peut regarder, sans éprouver le désir irrésistible de voler après elles jusqu'à l'extrémité de la terre, tout en tremblant néanmoins que, pendant que nous les poursuivons, elles ne dépouillent comme des sylphes leurs brillantes ailes d'or, qu'elles ne disparaissent dans l'azur des cieux comme des âmes dégagées de leurs liens, et qu'alors elles ne soient à jamais perdues pour ce monde. Tout son être avait un aspect si fragile, qu'on n'osait y porter la main de peur de le briser, et qu'on se contentait de l'innocent bonheur de la contemplation. Son œil était une étincelante étoile du soir, encadrée dans une nuit profonde, qui éveillait dans l'âme de celui qui la contemplait des rêves langoureux, rêves de joie et de douleur, rêves de paix et d'agitation, rêves qui nous transportent du ciel dans l'enfer et de l'enfer dans le ciel. Sa bouche vermeille était un livre à demi-ouvert dont chaque mot souriait comme un conte délicieux, car dans sa voix juvénile et fraiche il y avait une musique ravissante, une richesse d'accords, un trésor de mélodies, qui trouvaient un

écho chaleureux dans toutes les oreilles, dans tous les cœurs. Sa chevelure noire couronnait un front pur, serein, sans nuage, sur lequel étaient gravées en traits charmants l'innocence et la candeur. Son teint resplendissant ressemblait à l'hostie sans tache, au lis immaculé, à la neige virginale du sommet des Alpes. Sa taille offrait tant de grâce, de souplesse et d'élasticité, dans tous ses membres régnait un rhythme tel, que sa démarche et son maintien possédaient un charme départi à bien peu de femmes; chacun de ses mouvements rappelait les vagues de l'air, le balancement des fleurs, l'oscillation de la plume du marabout. Que dire encore de l'attrait de sa toilette? Mademoiselle Mars était une de ces femmes privilégiées, qui peuvent porter ce qu'elles veulent. Tout leur sied, tout leur va! Point de couleur qui ne lui convînt, point d'étoffe qui ne l'embellît et ne l'idéalisât pour ainsi dire. La robe de mousseline la plus simple, revêtue par elle, éclipsait le manteau d'hermine et les robes de velours de toutes les dames du grand monde. Papa Geoffroy, qui étudiait la toi-

lette des femmes avec la même conscience que l'esprit des classiques, l'avait appelée à juste titre l'*incarnation du bon goût.* Nulle comédienne ne s'entendait à jouer aussi gracieusement avec le mouchoir, que son *diamant;* nulle ne savait apporter dans cet art plus de gradations, de nuances, de variété, qu'Hippolyte; y mettre plus d'expression, d'éloquence et de charme. Aussi papa Geoffroy, qui toujours poursuivait avec le soin le plus scrupuleux ses études sur le mouchoir, avait-il une fois énoncé dans son feuilleton cette pensée aussi belle qu'originale : *Le mouchoir est le domaine des grandes coquettes,* en adressant à sa favorite ce compliment que mademoiselle Mars était la souveraine absolue de ce domaine. Le rusé compère! Il savait fort bien que les éloges d'une nature aussi fine, aussi choisie, causaient à la comédienne plus de plaisir que les banalités ordinaires que lui débitait sans mesure la tourbe des critiques.

— Papa Geoffroy, disait notre actrice qui venait de lire son dernier feuilleton, est un homme pour lequel je professe la

plus haute estime. Mon ami Talma a beau prétendre que l'abbé est un écrivain très-partial, je ne puis ni ne veux le croire, et je n'en fais pas mystère, ses louanges me réjouissent plus que celles de tout autre; car il possède une vaste érudition et — ce qui est beaucoup plus — de l'esprit, du jugement, et un don d'observation si subtil que la moindre nuance ne saurait échapper à son œil exercé! La majeure partie de nos journalistes juge de notre mérite sur certaines apparences souvent trompeuses. Tous s'attachent à la surface et aucun d'eux — à l'exception de papa Geoffroy — ne pénètre avec nous au fond de nos rôles. Aussi je préfère de beaucoup un léger blâme de l'abbé au plus éclatant éloge de maint autre critique, qui souvent ne se connaît pas plus à la beauté de notre art qu'un maniaque à la pierre philosophale.

Au même instant entre un de ses camarades, le premier mime de son époque, François-Joseph Talma, alors âgé d'une quarantaine d'années.

— As-tu lu cela, ma bonne Hippolyte? lui demande son ami, en jetant un sombre

regard sur le journal qu'elle tient à la main.

— Oui, mon cher Brutus.

— Et qu'en dit ma belle Célimène?

Elle hausse les épaules et se tait.

— Chère Mars, ton silence m'inquiète. Est-ce que tu es aussi d'avis que je n'ai pas saisi convenablement l'esprit de ce rôle?

— Mon cher Agamemnon, je n'ai pas à me prononcer là-dessus...

— Mais si je te dis que j'attache plus de prix à ton jugement sans prévention qu'à celui du méchant abbé?

— Alors je te donnerai le conseil de relire encore une fois sa critique ce soir, de sang-froid, avant de te coucher; tu te convaincras que ses assertions à ton sujet ne sont pas tout à fait mal fondées.

— Ah! je m'en doutais! Ma belle Suzanne est vivement éprise du vieux et vilain Basile...

— Éprise? Et pourquoi?

— Parce qu'il te porte aux nues au détriment de la Bourgoin et de tous les autres...

— Maître Talma, ce langage est celui de l'envie!

— Mademoiselle Mars, ce langage est celui de l'ignorance et de la vanité! Entends-tu, Hyppolyte? s'écrie l'artiste courroucé d'une voix sonore, en lui lançant un regard terrible. Que ce vieux bavard dise de moi ce qu'il voudra, je resterai ce que je suis : François-Joseph Talma, le favori de l'empereur, l'idole du public! poursuit l'acteur furieux.

Puis, enfonçant d'un air tragique, son chapeau sur sa tête, il s'éloigne sans honorer d'un salut, d'un mot d'adieu, son amie que cette violente sortie a laissée parfaitement calme.

A peine Talma a-t-il quitté le salon, qu'elle ouvre la porte pour le rappeler.

— Mon ami, rien qu'une question!

— Qu'y a-t-il? demande-t-il en revenant.

— Vous plairait-il, monsieur, d'accepter un potage chez moi ce soir, après la représentation?

— Non! répond-il d'un ton bref et dur.

— Eh bien, que Dieu vous accompagne! reprend Hippolyte.

Et Talma se précipite hors de la chambre.

III

De là il court chez la Bourgoin. D'après l'avis de bien des gens et de l'abbé Geoffroy entre autres, cette dame et mademoiselle Mars formaient — ainsi que Charybde et Scylla — deux écueils très-dangereux... pour la vertu des admirateurs de leur talent.

Mademoiselle Thérèse-Étiennette Bourgoin, fille unique de parents fort pauvres — monsieur son père était portier et madame sa mère accoucheuse — élève de Mlle Dumesnil actrice pensionnée, de trois ans plus jeune qu'Hippolyte, était aussi une comédienne, qui par son esprit et sa beauté rivalisait avec mademoiselle Mars. A peine âgée de 18 ans, elle avait débuté au Théâtre-Français par le rôle d'*Iphigénie* dans la tragédie de Racine. Mais malgré le beau succès qu'elle obtint alors, elle n'avait été acceptée que deux années plus tard, à la suite d'un nouveau début,

et après s'être concilié pendant cet intervalle, à l'aide de ses jolis yeux, de sa tournure gracieuse et de ses manières séduisantes, la protection et l'amitié des personnages les plus influents.

Dans le nombre de ces derniers on comptait avant tous les autres M. Jean-Antoine Chaptal, chimiste et homme d'Etat célèbre, qui avait été nommé en 1798 membre de l'Institut et, le 1er pluviôse de l'an IX, ministre de l'intérieur par Bonaparte alors consul. Le 28 décembre 1810, un mois après le deuxième début de sa chère Étiennette, il avait fait insérer dans le *Journal de Paris* une lettre, que nous transcrivons ici avec une fidélité diplomatique. Cette lettre contenait ce qui suit :

« Le ministre de l'intérieur à mademoiselle Dumesnil.

« Après avoir illustré le Théâtre-Français par trente années de succès, et laissé à la scène des souvenirs qui sont devenus des leçons, vous avez voulu, mademoiselle, profiter du repos de votre retraite pour former un sujet digne de vous et de l'art dramatique. Le public vous en marque

chaque jour sa reconnaissance par les applaudissements qu'il donne à votre digne élève, mademoiselle Bourgoin, et je me fais un plaisir de vous témoigner, au nom du gouvernement, qu'il n'a pas vu sans intérêt, que tous vos moments sont consacrés à perfectionner votre art. C'est pourquoi je vous accorde une gratification de 5,000 francs et j'ai l'honneur, etc.

« CHAPTAL. »

On avouera que cette lettre publiée par un savant chimiste, ministre de l'intérieur en même temps, constitue un précieux document qui jette une lumière impayable sur lui et sur toute l'époque où se passe l'action de notre récit. Depuis la publication de ce rescrit ministériel, également flatteur pour les deux dames, la digne élève de la Dumesnil était la flamme officielle de Son Excellence, et le dernier balayeur des rues de Paris savait aussi bien que le premier consul de la République que M. Chaptal — *follement amoureux* selon l'expression de Bonaparte — était tellement entiché de Mlle Bourgoin, qu'elle pliait

le ministre à toutes ses volontés. Étiennette, qui connaissait l'immense empire qu'elle exerçait sur son esprit, n'employait pas — il faut le dire à son honneur — sa dangereuse influence pour cabaler ou intriguer, mais uniquement pour assurer son avenir, pour améliorer son passé et embellir son présent. Son penchant inné pour le luxe et la dissipation la poussait à mettre plus souvent à contribution la bourse que le cœur de Son Excellence. M. Chaptal, assez riche par lui-même pour condescendre à chacun de ses coûteux caprices, ne se lassait jamais de se montrer généreux, et de répandre à pleines mains l'or et les billets sur le sein de son idole. Un de ses amis intimes lui ayant demandé un jour à combien lui revenait par an une pareille liaison, il répondit, dit-on, avec la franchise la plus naïve :

— Cette maîtresse seule me coûte plus cher qu'à Fouché sa douzaine tout entière !

Il est vrai que Fouché était un avare, un pingre, un cuistre ; Chaptal au contraire un gaspilleur, qui, en qualité de

chimiste et même de ministre, n'avait pas encore renoncé à l'espoir de découvrir la pierre philosophale et de faire de l'or avec de la paille.

Outre une somme mensuelle de cinq mille francs, la Danaé-Bourgoin recevait de son Jupiter-Chaptal pour chaque rôle nouveau une nouvelle parure et tout ce qui lui était nécessaire pour son personnage. Une des nombreuses manies de la belle comédienne, c'était son insatiable prédilection pour la mode toute récente des châles. La bonne Étiennette en possédait une quantité telle que, pour mieux les distinguer, elle avait eu l'idée de donner à chacun d'eux le nom d'un de ses poëtes favoris. Ainsi elle avait un cachemire bleu céleste qu'elle appelait Corneille, un châle turc couleur orange qu'elle nommait Racine, et un châle de Perse blanc comme la neige qu'elle avait baptisé Molière. Cette fantaisie plut à ce point à son adorateur, qu'il s'était cru obligé de lui faire présent aussi d'un châle vert, auquel elle résolut de conférer le nom de Chaptal, en l'honneur de son aimable ami. Mademoi-

selle Étiennette avait en outre un goût tout particulier pour les parfums de toute espèce; elle trouvait, disait-elle, un plaisir ineffable à se baigner chaque jour dans un bassin, dans une mer de senteurs. Ce qui faisait que la maîtresse de Son Excellence, semblable à une serre ambulante, répandait autour d'elle les émanations de mille fleurs, et que tous ceux qui l'approchaient, aspiraient l'air à longs traits pour se repaître de ce *concert de parfums.*

Cette beauté odoriférante était précisément plongée dans un bain, lorsqu'une de ses caméristes vint lui annoncer la visite de M. Talma.

— Fais-le attendre!

Victoire se retire alors pour aller prier l'artiste de se rendre pendant quelques moments dans le cabinet d'étude de sa maîtresse.

— Va dire à ma chère amie Étiennette que je n'ai pas le temps d'attendre et qu'il faut que je lui parle à l'instant même; dis-lui aussi que je lui apporte une nouvelle très-intéressante et — ce qui lui fera plus de plaisir encore — un nouveau rôle.

Talma connaissait sa Bourgoin ; il était sûr que la dernière partie de son message ne manquerait pas de l'exciter à le recevoir sans délai. Il ne s'était pas trompé.

— Est-ce que je puis entrer ? demande-t-il en frappant doucement à la porte.

— Oui, mais à une condition, répond la jolie baigneuse en capitulant, c'est que mon Hylas me promettra de faire l'aveugle.

— Je fermerai les yeux et je serai aveugle comme le Bélisaire de Marmontel.

— En ce cas vous pouvez entrer, reprend la Bourgoin en s'enfonçant dans le bain de manière à ne laisser voir que sa tête. Eh bien, maître Talma, mon nouveau rôle ? demande-t-elle ensuite à l'acteur dès qu'il a refermé la porte sur lui.

— Le voici !

— Voyons ! continue-t-elle en allongeant un de ses jolis bras. Florestine dans la *Mère coupable*... le cheval de parade de la présomptueuse L'Ange... ce rôle que je convoitais depuis tant d'années... Ah ! Talma, combien je vous remercie d'avoir réalisé un de mes vœux les plus ardents !

Posez le rôle sur ma table... et à quand la répétition?

— Dans quinze jours.

— Fort bien! dit la nouvelle Florestine en se replongeant dans le bain. Et la communication si intéressante que vous aviez à me faire?

— Malheureusement elle est moins agréable. Dans son feuilleton d'aujourd'hui papa Geoffroy nous a de nouveau maltraités tous les deux, et de la manière la plus affreuse!

— Que dit-il donc de moi?

— Mademoiselle Bourgoin a été coquette, selon son habitude; ce qui nous a paru le plus beau dans son jeu, c'est sa robe de soie bleue.

— Oh! le vieux faune! Il devient plus méchant de jour en jour.

— Tel est aussi mon avis!

— Il faut trouver le moyen...

— De lui fermer la bouche, achève Talma.

— Mais serait-ce agir en chrétiens? Ne savez-vous pas ce que dit un de nos apôtres:

Ne ferme pas la bouche au bœuf qui rumine.

— Ma chère Bourgoin, l'abbé n'est pas un bœuf.

— Il est bien pis encore; c'est un manant qui ne se lasse pas de nous injurier. Et cela demande vengeance!

— Je suis de la même opinion! Mais que faire pour l'empêcher de nous nuire?

— Rapportez-vous-en à votre ami. Vous savez que M. Chaptal...

— Est ministre de l'intérieur et votre adorateur le plus fervent.

— Ah! s'il apprenait jamais que, de même qu'Actéon, vous avez surpris sa Diane au bain, dans sa jalousie il jetterait feu et flamme et...

— Si cela était en son pouvoir, il me métamorphoserait en lévrier.

— Mademoiselle, mademoiselle! crie avec un accent d'effroi la camériste qui avait été placée en sentinelle à l'entrée de la salle de bain.

— Qu'y a-t-il? demande Étiennette en pâlissant.

— Voici Son excellence qui arrive!

— Ciel, je suis perdue! s'écrie Diane.

— Diable, que faire? demande Actéon.

— Cachez-vous vite dans ce coffre que voilà ! Par bonheur il est assez grand, assez spacieux pour contenir un homme de votre taille. J'entends les pas du ministre... vite, vite, dépêchez-vous!

— La maudite aventure ! murmure Talma, et il se blottit dans le coffre.

Son Excellence a frappé au même instant.

— Entrez! dit notre chaste déesse avec une aisance vraiment admirable.

— Pardon, chère Étiennette, si, contre mon habitude, je viens te déranger aujourd'hui de si bon matin!

— Qu'est-ce qui t'amène chez moi, Excellence?

— Un souhait de l'impératrice.

— Que veut Sa Majesté?

— Elle désire t'applaudir après-demain dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville* sur son petit théâtre du palais de la Malmaison...

— Ce désir sera satisfait.

— Permets-moi, trésor adoré, de me re-

poser ici un moment; cette longue course et cette forte chaleur m'ont un peu fatigué.

— Oh! mon Dieu! toutes les chaises sont occupées...

— Qu'à cela ne tienne, je me placerai sur ce coffre, dit M. Chaptal en s'asseyant.

Le pauvre Talma n'osait plus respirer.

— Tu arrives on ne peut plus à propos, Excellence! J'ai une petite prière à te faire...

— Ma fidèle Galathée a-t-elle envie d'un nouveau châle?

— Non, pas pour le moment.

— A-t-elle besoin d'argent?

— Nous parlerons de cela à une prochaine occasion. Pour aujourd'hui il s'agit d'une autre affaire. Tu connais M. Bertin de Vaux...

— Le propriétaire du *Journal des Débats*...

— Dont l'abbé Geoffroy est le collaborateur. Eh bien, Excellence, cet homme ne cesse de me poursuivre de ses odieuses épigrammes, et de chercher à m'enlever la faveur du public au profit de mes rivales. Je te demande si tu peux voir cela d'un œil

tranquille, sans me protéger contre les attaques de sa méchante critique.

— Mon cher trésor, que faut-il que je fasse ?

— Engager M. Bertin à ne plus rien accepter de lui...

— Crois-tu donc que ce soit chose si facile? Les critiques de cet écrivain ont procuré au journal une clientèle immense, et en admettant que je réussisse à brouiller l'éditeur et le rédacteur, qu'aurais-je obtenu par là? L'abbé Geoffroy, congédié par le *Journal des Débats*, irait porter sa colère contre toi dans le *Journal de Paris*, dans la *Gazette de France* ou dans une autre feuille.

— Je te prie de réfléchir, monseigneur, qu'aucune feuille n'a autant de lecteurs que celle de M. Bertin...

— Allons, soit, je lui parlerai.

— Aujourd'hui même, n'est-ce pas, mon ami Chaptal?

— On ne peut rien te refuser, dit le ministre en se levant de sa place.

Le prisonnier respira plus librement au fond de son coffre.

— Apporte-moi ce soir, après le spectacle, l'agréable nouvelle que l'abbé Geoffroy a quitté le *Journal des Débats*, et tu verras, Excellence, comment Étiennette te prouvera sa gratitude !

—Je vais faire appeler de suite M. Bertin...

— Mon brûlant amour te suivra, Excellence !

— Au revoir, ma douce, ma charmante tourterelle ! dit le ministre en déposant un tendre baiser sur l'ivoire de son front.

Et puis il s'éloigne.

— Le voilà parti, grâces en soient rendues aux Muses ! murmure Talma, et il se glisse doucement hors de sa prison.

— Maintenant, mon cher Talma, allez-vous-en aussi, je vous en conjure, car je me suis baignée aujourd'hui plus longtemps que jamais.

— Bourgoin, tu es un ange ! Nulle femme autant que toi ne possède le talent de la persuasion ! Ta beauté est la baguette de Moïse, qui fait jaillir l'eau du rocher et change le charbon en diamant. Ah ! si je n'étais pas Talma, je voudrais être M. Chap-

tal, ministre de l'intérieur! s'écrie l'acteur enthousiasmé, en désignant le bassin de marbre plein d'une eau parfumée, du sein de laquelle surgit, immédiatement après le départ de Talma, une des plus ravissantes nymphes de l'empire.

Un coup de sonnette fait accourir Victoire.

— Le danger est-il passé? demande Étiennette.

— Oui! réplique la confidente.

Et mademoiselle Bourgoin, après s'être enveloppée dans un élégant peignoir, va se placer devant sa glace pour remettre en ordre les tresses flottantes de sa riche chevelure.

IV

Tandis que mademoiselle Bourgoin s'occupe de sa toilette, transportons-nous dans le boudoir d'une de ses camarades, où nous ferons une nouvelle connaissance.

Mademoiselle Joséphine Mézeray, l'une des plus gracieuses et des plus séduisantes comédiennes de cette époque, était la fille d'un limonadier de Versailles, dont la manie, bien innocente d'ailleurs, avait été de se croire un descendant du fameux historien François Eudes de Mézeray. Peu lui importait que le nom de celui-ci s'écrivit avec un *i* ou comme le sien avec un *y* ; cette variante, si elle existait, ne provenait que d'un caprice de l'éternelle inconstance de l'ortographe. Sa fille, qui dans un seul de ses petits doigts réunissait plus d'esprit et d'intelligence que l'auteur de ses jours dans l'étroite enveloppe de son cerveau, paraissait complètement indifférente à ce que l'un de ses ancêtres eût été célèbre ou non; il lui suffisait de savoir que son papa avait été un bonhomme ridicule et sa mère une coquette aussi rusée que piquante, ayant orné le front de son mari d'un diadème de cornes de toutes dimensions et mérité ainsi la réputation de la femme la plus galante de Versailles. Toutes les qualités de la mère semblaient avoir été léguées en héritage à sa fille unique. Née à l'heure du

crépuscule, dans un moment où il ne fait plus jour et où la nuit n'est pas encore venue, toute sa personne était formée de contrastes qui constituaient un être des plus singuliers; une créature offrant autant de lumières que d'ombres; une individualité composée d'autant de vertus que de vices; aussi gaie que maussade, aussi humaine qu'impitoyable, aussi fidèle qu'inconstante. Son extérieur portait également le cachet de ce crépuscule. On ne pouvait la dire ni blonde ni noire; elle avait des cheveux châtains, des yeux bleu foncé, des sourcils fortement dessinés; un de ces nez réguliers, finement découpés, que l'on admire sur les camées romains; une bouche ni trop grande ni trop petite, des lèvres fraîches et vermeilles, bordées d'un sourire agaçant, des dents irréprochables, des oreilles fines et rosées; un cou long mais pas trop blanc, un joli chignon un peu brunâtre, parsemé de quelques lentilles — indice d'un penchant natif à la volupté — une gorge ferme mais pas trop forte; une taille svelte avec des hanches promettant beaucoup de choses, un bras ravissant et

un pied admirable, dont la forme laissait deviner une jambe tout aussi belle.

Considérée du côté moral, elle était friande comme une créole, crédule comme un enfant, méfiante comme presque toutes les femmes et hardie comme un homme ; passionnée pour l'équitation et la chasse, habile à l'escrime et au tir. Elle mangeait bien, buvait volontiers et aimait par dessus tout les truffes et les huitres, le vin de Champagne et les glaces. Lorsqu'elle était de joyeuse humeur, elle folâtrait et fredonnait comme la grisette la plus insoucieuse. Mais lorsque venaient les jours où, maugréant contre son sort, elle tombait dans une mélancolie profonde, on la voyait souvent pleurer des heures entières et témoigner un suprême dégoût de la vie. Toutefois les remords que lui inspirait sa conduite plus que légère ne duraient pas plus longtemps qu'une pluie d'avril; bientôt le soleil reparaissait chez elle, et se lançant de nouveau dans le tourbillon des plaisirs, elle étouffait les reproches de son cœur avec les sophismes de son esprit. Parmi les innombrables défauts de mademoiselle Mé-

zeray, sa passion pour le pharaon tenait une des premières places. Elle jouait gros jeu, perdait quelquefois de petites sommes, et quand cela arrivait, elle jurait comme un soldat, déchirait les cartes et souvent s'emportait au point de les jeter à la tête du banquier. De toutes ses manies la plus remarquable était sa prédilection pour les chiens. Elle en possédait plus d'une douzaine de toutes les races : chiens courants, chiens bassets, dogues, épagneuls, carlins, caniches et lévriers. Avec cela, elle avait la malicieuse fantaisie de donner à chacun de ses *gardes du corps quadrupèdes* le nom d'un des journaux ou d'un des aristarques qui prenaient plaisir à attaquer son talent de comédienne et à la poursuivre de leurs aboiements, selon son expression favorite.

Comme nos lecteurs l'ont appris au café Véry de la bouche de l'abbé Geoffroy, cette aimable dame si follement éprise des chiens était une des maîtresses du ministre de la police Fouché qui, selon le dire d'un de ses collègues, M. Chaptal, en avait au moins une douzaine que, par politique ou par goût, il entretenait pour lui et pour

les autres; que dans l'intimité il appelait ses *limiers bipèdes,* ses *mouchards en jupons,* ses *agents femelles,* et dont il s'entendait merveilleusement à exploiter les charmes pour la découverte de maintes trames mystérieuses.

Joseph Fouché, l'un des premiers séides de la révolution française, originairement membre de la *congrégation de l'Oratoire,* puis préfet des études au collége de Nantes, sa ville natale, plus tard avocat et enfin membre de la Convention, sectateur du parti de la Montagne et l'un des amis les plus dévoués de Marat et de Robespierre, avait été envoyé, lors de la chute de ce dernier, en qualité de plénipotentiaire auprès de la république cisalpine à Milan, puis à son retour nommé ministre de la police par le premier consul et en 1804 duc d'Otrante.

Au point de vue moral, Fouché ressemblait à ce théatin, qui avait pour loi les dix commandements suivants :

1. Procure-toi autant d'argent que possible.

2. Sers-toi de tout le monde.

3. Prends soin qu'il ne manque rien à ta table.

4. Achète à bon marché et fais-toi payer chèrement.

5. Fais du jour la nuit.

6. Rafraîchis ton vin rouge avec du vin blanc.

7. Trompe ton supérieur quand tu le peux.

8. Ris lorsqu'il faut pleurer, et pleure lorsqu'il faut rire.

9. Ne mange jamais plus que tu ne sais supporter.

10. Que tout pécheur soit ton esclave.

Quoi d'étonnant qu'un homme avec de pareils principes réussisse plus vite qu'un autre, avec les dix commandements du vieux, du bon, de l'honnête Moïse !

Rien de plus curieux que la manière dont cette *âme de la police secrète* avait entamé sa liaison avec mademoiselle Mézeray.

Dans le courant du mois de février 1810 Joséphine avait reçu la lettre que voici :

« Hier au soir dans la *Coquette corrigée*

vous avez inspiré une si vive admiration au soussigné, qu'il éprouve aujourd'hui l'irrésistible besoin de se ménager le plaisir de faire votre connaissance personnelle. Si vous êtes aussi bonne que belle, permettez à l'un de vos soupirants les plus chaleureux de venir vous rendre visite pour pouvoir vous dire verbalement qu'il est

Votre Louis XXV »

Le duc d'Otrante avait eu soin de souligner trois fois cette significative et intéressante signature, afin de faire remarquer à mademoiselle Mézeray qui passait, non sans raison, pour être dévouée aux Bourbons déchus, qu'il ne demandait pas gratuitement la permission sollicitée.

Joséphine, ravie de la nouveauté de cette déclaration d'amour aussi hardie qu'extraordinaire, s'était empressée d'adresser la réponse suivante à son adorateur inconnu :

« Venez ce soir, Monsieur. On ne peut rien refuser au descendant de l'infortuné

Louis. Je suis impatiente de vous connaître et vous attends à dix heures.

Votre COQUETTE CORRIGÉE. »

Et depuis ce soir-là notre chaste Joséphine était la maîtresse du *chaste Joseph*, ainsi que le grand railleur Talleyrand appela un jour son petit collègue Fouché.

Par une après-midi, entre trois et quatre heures, l'*agent femelle* de M. le ministre de la police était couchée, nue comme une créole, sur les voluptueux coussins de son divan recouvert d'un cachemire, et se livrait aux douceurs de la sieste sous la garde de trois de ses chiens favoris, lorsque son petit mameluk — sous l'empire toute dame d'un certain rang devait avoir à son service une créature de cette race — vint troubler le commencement de son sommeil, pour lui remettre une lettre apportée par un domestique qui, d'après l'ordre de son maître, attendait une réponse.

Elle brisa le cachet et lut ce qui suit :

« Mademoiselle, depuis plusieurs mois un homme qui n'a d'autre titre que celui d'être l'un de vos amis les plus sincères,

éprouve le désir bien excusable de déposer à vos pieds un témoignage de son respect. Maintenant, mademoiselle, le moment est venu où il peut accomplir ce désir. Dans quelques semaines paraîtra la quatrième livraison de son *Almanach des gourmands* que toutes les classes de la société ont accueilli avec la bienveillance la plus flatteuse. L'auteur réclame l'autorisation de pouvoir orner le frontispice de son livre du nom de la plus charmante actrice de France.

« Maître Scarron, qui a dédié son *Roman comique* à la chienne de sa sœur, traite d'adulateur celui qui nous dédie un de sės livres ; et Antoine Furetière, qui a fait hommage au bourreau de son *Roman bourgeois,* prétend que l'homme qui a inventé l'usage des dédicaces, était un mendiant. Mademoiselle, je ne suis ni Scarron ni Furetière, mais je ne suis pas non plus un adulateur ou un mendiant. Si je cède à mon envie de mettre sous la protection de votre nom un volume de mon almanach, c'est uniquement parce que vous appartenez à la petite phalange de ces personnes éclairées pour lesquelles la science de la

gastronomie, hélas ! si méconnue, n'est pas une jouissance profane, mais une révélation divine, accessible à la seule intelligence de ceux à qui le *Dieu de la cave et de la cuisine* a départi un palais et un goût délicats et fins. *N'est pas gourmand qui veut!* dit notre grand Brillat-Savarin, et il a parfaitement raison.

« Mademoiselle, si vous êtes en réalité ce que le monde entier vous croit, si vous êtes une véritable amie des plaisirs de la table, vous me permettrez sans hésiter d'inscrire votre nom glorieux sur le livre d'or de la science gastronomique, et vous m'accorderez la faveur de venir vous présenter mes hommages, afin de me fournir l'occasion de vous prouver la pureté et le désintéressement du respect profond que je vous porte.

« Votre tout dévoué

« Grimod de la Reynière. »

Notre comédienne, qui depuis longtemps raffolait en cachette de l'auteur de cette missive, se sentit agréablement surprise de

la délicatesse de son attention, et elle se crut obligée de lui répondre sans retard. Elle courut à son secrétaire et lui écrivit de ce ton laconique qui lui était habituel :

« Mademoiselle Mézeray remercie M. Grimod de la Reynière de la dédicace qu'il lui offre. Elle l'accepte avec le plaisir le plus vif, en le priant de lui procurer aussi tôt que possible l'avantage de faire sa connaissance personnelle. »

A peine cette invitation est-elle expédiée, qu'on vient lui annoncer la visite de son adorateur officiel. Au moment où elle enfonce dans son sein la lettre de Grimod, Fouché paraît sur le seuil de sa chambre. Son regard exercé remarque de suite l'embarras de l'actrice. Mais il feint de ne s'être aperçu de rien, et prenant son air le plus aimable, il lui dit :

— Bonjour, chère Joséphine.

— Mon cher Joseph, sois le bienvenu.

— Le plus dévoué de tes serviteurs s'informe avant tout de ta santé.

— La plus fidèle de tes amies se porte très-bien, réplique mademoiselle Mézeray,

en lui saisissant la main et l'attirant avec tendresse sur le divan.

— Laissons cela aujourd'hui, reprend Fouché d'un air glacial. Je ne suis venu que pour te demander sur quel pied tu es avec la Bourgoin ?

— Ma foi, nous nous occupons fort peu l'une de l'autre; elle est éprise de l'intérieur, moi de la police.

— Cette *flamme de l'intérieur* est sur le point de devenir extrêmement dangereuse pour nous tous.

— Eh quoi, Chaptal...

— Oh ! non, cet homme-là n'est pas redoutable ! ajoute le ministre avec un sourire dédaigneux. Hier j'ai été informé par un de mes limiers de l'entourage de l'empereur que Napoléon le grand, par ennui sans doute, s'est affolé de la petite Bourgoin.

— Il se pourrait ? s'écrie mademoiselle Mézeray avec un mouvement d'envie très-visible.

— A vrai dire, le petit caporal n'est pas un grand amateur des femmes, mais néanmoins il a par intervalle des caprices étranges et bizarres. Récemment encore il s'est

amouraché de la colossale Georges, et après lui avoir fait cadeau d'une masse de diamants estimés cinquante mille francs, pour le sacrifice d'une seule nuit, il n'a plus songé à elle.

— Cinquante mille francs !

— Voilà qui te plaît, n'est-ce pas ? Mais tout le monde ne jouit pas de l'avantage d'être empereur des Français et de disposer à son gré de la bourse de trente millions d'hommes ! Mais revenons au but de ma visite. Joséphine, il te faudra, je t'en prie, adopter à partir de ce jour une tout autre conduite vis-à-vis de la Bourgoin. Montre-toi affable et prévenante envers elle ; ne néglige rien pour gagner ses bonnes grâces et pénétrer les secrets de son cœur.

— Comment ! monsieur, demande mademoiselle Mézeray d'un air irrité, vous exigez que je lui fasse la cour ?

— Rien que pour la forme, chère enfant.

— Monsieur le duc d'Otrante, jamais Joséphine Mézeray ne s'abaissera jusqu'à vous servir d'espion !

— Passons à un autre sujet, mon amie.

Au moment où je suis entré chez toi, tu as cherché à dérober une lettre à mes yeux... Un homme comme moi voit tout. Que contient cet écrit que tu as caché dans les charmantes profondeurs de ton sein?

— De quel droit veux-tu m'arracher mes secrets?

— Loin de moi l'intention de te contraindre; c'est une simple prière que je t'adresse

— Ah! c'est différent! Dès que vous priez, mon cher duc, je n'ai plus rien à vous refuser. Vous désirez lire ce billet? Le voici! dit-elle en le tirant de dessous son fichu et le lui remettant.

Fouché qui s'est hâté de le déplier, lit à demi-voix :

« Mademoiselle, un de vos amis, qui prend le plus vif intérêt à votre sort, s'empresse de vous prévenir que votre *fidèle Joseph,* las de vos charmes, a jeté les yeux sur une de vos camarades et guette l'occasion de rompre avec vous aussitôt que possible. Soyez prudente, afin de déjouer le plan de ce fin renard.

« Un espion de M. Fouché. »

— Et tu ajoutes foi à ce chiffon de papier? demande le ministre tout décontenancé.

— Comme à l'amen d'une prière!

— Ah çà! pas d'enfantillage, Joséphine; ne va pas te créer des tourments chimériques. Ce sont des bruits ridicules inventés par un de mes amis, pour me ravir tes faveurs, dit l'hypocrite en déchirant la lettre et pressant l'actrice sur son cœur avec une tendresse simulée. Mézeray, je te le jure, c'est me juger bien mal!

— J'en suis persuadée, mon Joseph! répond la comédienne du même ton.

— Mon devoir m'apelle aux Tuileries. Les affaires s'accumulent de jour en jour; cependant j'espère te revoir encore dans le courant de cette semaine. Jusque là-conserve toujours ton affection à ton ami, qui a commis le crime de te croire un moment parjure, toi, le modèle de la fidélité. Pardon, Joséphine, pardon! s'écrie Fouché; puis il lui serre la main et se retire.

— Hypocrite! dit Joséphine dès qu'elle est seule, je te bats avec tes propres armes! C'est de toi que j'ai appris l'art difficile de

mentir impudemment de l'air le plus sincère du monde, poursuit-elle en ramassant les débris de la lettre qu'il vient de mettre en morceaux. Tu te vantes de tout voir? Pauvre fou, tu es aussi aveugle que les autres! Tu as cru lire la lettre véritable, tandis que je te donnais un billet apocryphe que par précaution je tiens toujours en réserve. Tu te figures que cette lettre a été rédigée par un de tes espions... Imbécile, c'est Joséphine qui l'a écrite.

Lecteur, que dites vous de cette femme?

V

Revenons à mademoiselle Mars et décrivons également sa cour. Les grands dignitaires en étaient presque tous des hommes notables de la littérature, de l'art et de la critique: Chénier, Arnault, Delrieu; David, Girodet, Gérard; Dalayrac, Blangini, Drouet; Geoffroy, Hoffmann, Jouy, Lamésangère; Talma, Fleury,

Dugazon et une foule d'autres. La cour féminine de cette *reine de la comédie* était tout aussi brillante, tout aussi nombreuse ; nous nous contenterons d'en citer les coryphées, madame Tallien, la comtesse Salm-Dyck et madame Talma.

A la tête de cette glorieuse phalange, on remarquait Marie-Joseph Chénier, frère du pauvre André Chénier, que ses opinions royalistes avaient conduit sous le couteau de la guillotine ; Joseph Chénier — législateur, philosophe et poëte tout à la fois — qui, à la tribune avec la magie entraînante de son éloquence, et au théâtre avec le pouvoir de son imagination gigantesque, avec ses tragédies de *Charles IX*, *Caïus Gracchus, Jean Calas,* etc., avait livré bataille sur bataille et remporté victoire sur victoire. Protecteur généreux de tous les écrivains dans l'indigence, il avait arraché en 1793 à la Convention une pension annuelle pour le poëte Carlo Goldoni mourant de faim à Paris, et prouvé dans une oraison funèbre prononcée sur sa tombe, que peu de cœurs avaient recélé autant de noblesse que celui du défunt.

Au second rang on voyait Antoine Vincent Arnault, l'auteur républicain de *Marius*, d'*Horatius Coclès* et de *Lucrèce*, tragédies qui à l'époque du régime de la terreur étaient tombées comme des fusées en ignition dans des mines gorgées de poudre. C'est à la première de ces tragédies qu'il devait la faveur que l'empereur lui témoignait actuellement. Celui-ci, alors qu'il était premier consul, l'avait déjà pris en vive affection, et il se montrait encore fier de pouvoir le compter au nombre de ses amis.

Le troisième personnage de ce groupe était Étienne-Joseph Delrieu, auteur de quelques comédies charmantes et d'une tragédie, à laquelle il avait travaillé pendant neuf longues années, et qui, lors de sa représentation en 1808, lui fit accorder par l'empereur une pension annuelle de deux mille francs. Cet homme était un franc original, possédé de l'étrange manie de lire son *Artaxerce* à tout le monde, quatre années avant sa représentation, pour savoir le jugement qu'on en portait. Un soir que M. Delrieu lisait sa pièce pour

la cent quatre-vingt dix-neuvième fois dans le salon de M. Chaptal, en présence de mesdames Bourgoin, Mars, Leverd et L'Ange, il desserra un peu sa cravate avec la permission de ses auditeurs, parce qu'il avait déjà trop chaud dès le premier acte. Au second acte, il l'ôta tout à fait ; au troisième il enleva son habit, au quatrième son gilet, et au cinquième acte, comme il se mettait à détacher ses bretelles, le ministre de l'intérieur dit aux dames assez haut pour être entendu du lecteur : Quel bonheur que sa tragédie n'ait pas plus de cinq actes! car nous serions exposés à voir bientôt notre ami sans culottes.

Le quatrième, Jacques-Louis David, le peintre fameux qui à la Convention avait voté la mort de Louis XVI, était devenu premier peintre de la cour de l'empereur, immédiatement après son avénement au trône. Ce grand artiste, qui autrefois avait témoigné tant de fanatisme pour Marat *l'ami du peuple* et pour mademoiselle Théroigne de Méricourt la *fille du peuple*, était maintenant tout aussi enthousiaste de Napoléon et de mademoiselle Mars. Après

avoir immortalisé Marat par la puissance de son pinceau, il avait bientôt après peint le premier consul à cheval, et écrit au pied de ce splendide chef-d'œuvre ces trois mots seulement : Bonaparte, Annibal, Charlemagne. L'empereur, qui se souvenait de ce rapprochement, avait conféré à son favori le titre de baron de l'empire et la croix de la Légion d'honneur.

Anne-Louis Girodet, un des élèves les plus distingués de ce maître, célèbre par son *Endymion* et son *Ossian,* était naguère encore un fervent adorateur de l'actrice L'Ange. Mais celle-ci lui ayant préféré un carrossier bruxellois, nommé Simons, le peintre offensé avait eu la malicieuse idée de représenter sa perfide Elisabeth sous le travestissement de Danaé, qui en place d'une pluie d'or reçoit sur son sein de misérables pièces de cinq et de dix sous. A la suite de cette équipée, un duel aurait eu lieu entre lui et un de ses amis, si mademoiselle Mars ne fût point intervenue dans la querelle et n'eût décidé Girodet à retirer de l'exposition son outrageant tableau.

François Gérard, ami et condisciple de Girodet, autrefois l'un des juges du tribunal révolutionnaire qui, par haine de la royauté, avait condamné Marie-Antoinette, était fier à présent de pouvoir se réchauffer aux rayons de la beauté tropicale de l'heureuse Joséphine, et d'être un des serviteurs de la monarchie et des peintres de la cour. Sa spirituelle palette avait immortalisé presque toutes les célébrités de cette époque : l'empereur et l'impératrice, Marie Annonciade et Hortense de Beauharnais (la sœur et la belle-fille de Napoléon); le général Bernadotte, le duc de Bassano, le maréchal Soult, le duc de Montebello ; le prince de Talleyrand, madame de Staël, la Corinne de la France, et la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély, la Messaline de l'empire ; son maître David et son ami Ducis ; Talma et notre fameuse Mars.

Arrivons aux compositeurs.

Nicolas Dalayrac, l'auteur des *Deux Savoyards,* de *Raoul de Créquy,* d'*Adolphe et Clara* et de cinquante autres opéras et opérettes plus ou moins réussis, qui, un jour, voulait mettre en musique tous les

bulletins de bataille de l'empereur, et un autre jour, le *Code Napoléon* tout entier, afin de prouver son vif attachement à son souverain et sa reconnaissance pour la croix de la Légion d'honneur qu'il lui avait décernée. Ce musicien, éternellement amoureux et affligé d'un catarrhe perpétuel, déclarait à qui voulait l'entendre, qu'il était prêt à donner tous ses opéras pour un seul rôle de mademoiselle Mars, et toute sa fortune pour un seul baiser de sa bouche.

Félix Blangini, auteur des opéras-comiques : la *Fausse Duègne, Zélie et Terville*, un des amis de la princesse Pauline, sœur de l'empereur et femme du prince Borghèse, lequel profitait des inspirations de sa muse facile pour déposer, comme tribut d'admiration, aux pieds de la célèbre Hippolyte une multitude de jolies romances et d'amoureux nocturnes, entre autres un remarquable *chant de Mars*.

Louis-Philippe Drouet, le plus fameux flûtiste de ce temps-là, proche parent de l'ancien maître de poste de Ste-Menehould, Jean-Baptiste Drouet, qui, ayant reconnu Louis XVI dans sa fuite à Varennes, avait

été la cause de son arrestation, enchanta plus d'une fois le cercle d'élite de cette cour par son rare talent.

Si nous passons de la littérature et de l'art à la critique, nous trouvons en première ligne une de nos connaissances, l'abbé Geoffroy, l'Annibal des coulisses, l'Attila des comédiens, la critique personnifiée, le *roi du feuilleton*.

On ne redoutait pas moins le spirituel aristarque François-Benoît Hoffmann, l'ancien éditeur du journal le *Menteur*, qui, à l'époque du Directoire, débitait sous le masque des plus innocents mensonges les vérités les plus amères; l'écrivain qui plus tard sous les initiales de son nom avait publié les piquantes *lettres champenoises* pour le *Journal de l'Empire*, et en outre une quantité considérable de comédies et d'opérettes pour le théâtre, tout en entretenant une guerre incessante avec papa Geoffroy.

Un homme tout aussi connu et aussi estimé, c'était Etienne de Jouy, qui, après avoir échangé l'épée contre la plume, avait acquis le nom d'auteur classique en écri-

vant les poëmes des opéras de la *Vestale* et de *Fernand Cortez,* mis en musique par Spontini, en coopérant à la rédaction de la *Gazette de France* et en composant ses tragédies de *Tippo-Saëb,* de *Bélisaire* et de *Sylla.*

Pierre Lamésangère, personnage moins important mais bien plus original, rédigeait depuis 1797 le *Journal des dames et des modes*, fondé par Sellèque. C'était un abbé Geoffroy de la toilette, qui, toutes les semaines, esquissait dans le salon de mademoiselle Mars les plus récentes fantaisies de l'inconstante déesse de la mode, et s'attirait un nombre infini de lecteurs par le goût de ses dessins : au demeurant un singulier patron, capricieux à l'excès, et, comme Michel Adanson, ennemi déclaré des parapluies. Il sortait toujours sans se munir du sien. Commençait-il à pleuvoir alors qu'il était dans la rue, il en achetait un. Il oubliait tout aussi fréquemment sa tabatière, et quand elle lui faisait faute, il en achetait une autre. A chacune de ses sorties il faisait une acquisition quelconque ; tantôt une paire de bas de soie, tantôt une

paire de gants, aujourd'hui un gilet, demain un chapeau, mais il n'était complétement satisfait de ses emplettes que lors qu'elles avaient reçu l'approbation de sa muse Hippolyte (1).

Parmi les artistes ses camarades François-Joseph Talma tenait la première place, Fils d'un dentiste, qui bien avant l'explosion de la révolution avait émigré de Paris à Londres, il était resté jusqu'à l'âge de quinze ans dans la vaste Babel de la Tamise, et il était revenu ensuite dans sa ville natale, afin de s'y livrer à l'étude de la médecine, selon le désir de son père. Mais bientôt il avait senti s'éveiller en lui un penchant irrésistible pour l'art dramatique. Le matin il négligeait de se rendre à ses cours, et le soir il fréquentait les théâtres. Après s'être abandonné pendant trois années avec l'ardeur la plus vive à sa nou-

(1) A la mort de cet original, survenue le 22 février 1831, on trouva dans sa garderobe plus de mille paires de bas de soie, deux mille paires de souliers, six douzaines d'habits bleus, quatre vingt onze tabatières et quarante-sept parapluies. Par un testament, écrit de sa main sur le revers d'un de ses dessins de modes, il avait légué un de ces derneirs à mademoiselle Mars comme une *marque de sa reconnaisance*.

velle vocation, il avait débuté pour la première fois et contre le gré de son père dans le rôle de Séide du *Mahomet* de Voltaire, et dès cette apparition il avait excité un tel enthousiasme, que le dentiste fut tout émerveillé du talent de son rejeton. Dans l'espace de trente ans, François Talma avait créé une longue série de rôles magnifiques et supérieurement rendus, et les personnages d'Arsace, Oreste, Ninyas, Agamemnon, Manlius, Brutus, Marius, Régulus, etc., l'avaient fait considérer comme le fondateur d'une ère nouvelle et comme le premier de tous les acteurs tragiques. Napoléon qui, alors qu'il n'était que général, connaissait déjà cet artiste, s'était attaché à lui de plus en plus, et une fois devenu consul et empereur, il s'était montré fidèle à sa vieille amitié pour le *dieu de la tragédie* — ainsi qu'il l'appelait souvent — et dans toutes les occasions il lui avait donné des preuves nouvelles de son immuable faveur. *L'ami de l'empereur* — c'est le titre que dans sa vanité il s'attribuait habituellement lui-même — était très-irritable et extrêmement susceptible

comme tous les comédiens, mais à part ces petites faiblesses, c'était un homme noble et bon. Comme acteur, il n'avait point d'égal. « La manière dont il compose ses rôles, dit madame de Staël, décèle la connaissance la plus profonde du cœur humain, et l'expression de sa physionomie, le pouvoir magique de son organe le font le deuxième auteur de tous les rôles créés par lui. »

A côté de Talma, on remarquait Joseph Fleury, comédien de la vieille école, qui, sachant à peine écrire, parlait si bien en revanche, que M. de Lauraguais ne l'avait pas surnommé sans raison *le plus aimable diseur de riens*. Il dut sa première célébrité au talent tout à fait exceptionnel avec lequel il copia Frédéric le Grand trait pour trait dans les *Deux Pages*. A cette occasion le prince Henri de Prusse, frère de ce monarque, lui envoya une superbe tabatière, ornée du portrait de Frédéric.

Venait ensuite Jean-Baptiste Dugazon, autrefois l'un des jacobins les plus exaltés et l'adjudant du brasseur Santerre, commandant de la garde nationale. Aujour-

d'hui il était le maître absolu de tous les Crispins, Frontins, Pasquins et Scapins; le comique le plus réputé de la scène française, et au dehors du théâtre un réjouissant farceur, ayant cent mille folies dans la tête et de temps à autre de légers accès de goutte dans les pieds, ce qui ne l'empêchait point de conserver une gaieté éternelle, un appétit infatigable et une soif inextinguible. Ce personnage était le boute-en-train, le bouffon, le Triboulet de cette cour.

Au milieu de l'éblouissant essaim des dames, on distinguait tout d'abord, par l'éclat de sa beauté et le brillant de son esprit, Thérèse Cabarrus, la femme divorcée de Tallien, ancien membre de la Convention; la maîtresse intérimaire du comte Alexandre de Girardin (1), et bientôt après l'épouse du comte de Caraman, prince de Chimay, dame aussi galante qu'intrigante, qui, peu soucieuse du choix des moyens destinés à mener au but, avait organisé de

(1) Comme on l'a prétendu depuis, le célèbre journaliste Emile de Girardin serait un fruit de cette liaison passagère.

concert avec Tallien la chute de Robespierre, du fond de sa prison des Carmélites (1) et depuis cette epoque était devenue un des principaux ornements des salons.

Une autre personne aussi belle, mais moins coquette, c'était Constance de Théis, la femme divorcée du célèbre chirurgien Pipelet III, et depuis trois ans l'épouse du comte de Salm-Dyck, devenu prince par la suite. C'était une femme auteur, non dépourvue de mérite, à qui l'on devait la tragédie de *Sapho* et quelques poésies charmantes et qu'un de ses plus grands flatteurs avait surnommée le *Boileau des femmes*.

Pour compléter le tableau, nous ne mentionnerons plus que Caroline Vanhove (2),

(1) Jean Lambert Tallien, le promoteur du 9 thermidor, avait donné à l'unique enfant issu de son mariage avec Thérèse Cabarrus, le nom de baptême de Thermidor, en mémoire de ce jour fameux. Séparé de sa femme, il mourut le 16 novembre 1820, dans la plus profonde misère, tandis que Thérèse Cabarrus, qu'il avait autrefois sauvée de la guillotine à Bordeaux, nageait dans le luxe.

(2) Après la mort de Talma, elle se maria avec le comte de Chalot et publia des *Etudes sur l'art théâtral*, avec des esquisses tirées de la vie de son second époux. Auparavant elle s'était essayée comme poëte et avait composé une comédie intitulée : *Lequel des trois*, qui fut jouée à son bénéfice. Mais cet ouvrage n'ayant point obtenu de succès, il est resté en manuscrit.

épouse divorcée de M. Petit, et depuis madame Talma, femme qui, bien qu'aussi jolie que spirituelle, ne sut briller ni comme actrice ni comme écrivain.

VI

Au milieu de ce labyrinthe d'éminentes célébrités, on rencontrait un homme solitaire et délaissé, qui, sans nom, sans rang, sans fortune, ne possédait pour tout bien que sa jeunesse, son courage, sa persévérance et son ambition. Il s'appelait Jérôme Brown et il était officier suisse au service de la France. Il avait pour parent un bijoutier de Genève qui était venu s'établir à Paris, et l'avait rendu le plus heureux des hommes en l'introduisant chez mademoiselle Mars, dont le talent et la personne inspiraient depuis deux ans au jeune militaire une admiration et une affection sans bornes. La jeunesse — dit M. de Jouy, un des satellites de la planète Mars — est le

cadre de l'amour, et l'amour — dit un autre — est l'esprit du cœur. Un jeune homme qui n'aime pas doit être dénüé d'esprit ou tout à fait sauvage. Jérôme, avec ses vingt et un ans, n'était ni l'un ni l'autre; quoi d'étonnant en ce cas s'il aimait ? Le Montaigne de la Suède, le comte Oxenstiern, auteur des *Pensées sur divers sujets,* appelle le sentiment de l'amour la plus belle et la plus folle de toutes les passions; un autre le définit la tarentule du cœur; d'après l'avis de Brown, c'était l'échelle de Jacob, qui conduit l'esprit des profondeurs de la terre aux splendides hauteurs du ciel, le pont de Varole par lequel l'âme descend du cerveau dans le cœur, pour y réveiller mille joies assoupies.

Jérôme aimait Hippolyte avec toute l'ardeur d'un premier amour; il l'aimait depuis deux ans sans avoir le courage de le lui avouer. Il cachait son amour dans les replis les plus secrets de son cœur, comme le testacé malade cache dans son sein ses larmes, qui sont autant de perles. Son amour était un doux mystère, qu'il ne révélait à personne de peur de lui ravir tout son charme,

il le gardait aussi soigneusement que la fleur garde son parfum dans le fond de son calice. Jérôme se contentait d'admirer en silence la beauté virginale d'Hippolyte et il se réchauffait aux rayons de sa céleste auréole, comme l'héliotrope qui se consume, cherche à se ranimer aux rayons du soleil, Jérôme était l'Epigone du Werther de Gœthe, et de même que celui-ci brûlait pour Charlotte, de même il brûlait pour deux divinités, portant un seul et même nom, pour le dieu de la guerre et pour la déesse de la paix, qui tous les deux s'appelaient *Mars*. Son jeune cœur était dévoré par deux passions également vives, également puissantes, également invincibles : par l'amour et l'ambition. Gloire et amour mutuel, tels étaient les trophées que son âme convoitait, et il se disait qu'il ne pouvait obtenir l'un que par l'autre. L'amour éveillait en lui toutes les vertus du héros : le courage et la bravoure; il sentait en lui la force de gagner des batailles, de conquérir des royaumes, de subjuguer des peuples, pour arriver à la gloire, pour mériter l'attachement d'Hip-

polyte. Mais l'occasion lui manquait, et c'était là ce qui l'affligeait, ce qui l'abattait, ce qui le décourageait à la fleur de son âge. L'ambition est l'aiguillon des grandes âmes.

Jérôme avait obtenu l'autorisation de visiter tous les jours mademoiselle Mars. Elle s'intéressait à l'avenir du jeune officier, dont l'ambition déçue, jointe à un amour sans espoir, donnait un aliment nouveau à sa mélancolie naturelle. Le malheureux se désespérait et le cœur de la comédienne, bienveillant pour tout le monde, ressentait à son égard la pitié la plus sincère. Par bonheur pour le jeune homme, personne ne savait consoler comme Hippolyte.

Plus sombre que jamais, le regard baissé vers la terre, avec mille soupirs au fond du cœur et pas un mot sur les lèvres, le nouveau Werther était assis en face de son idéal, qui, tout en travaillant à une broderie, l'observait en silence.

— Pourquoi, dit-elle au bout de quelques moments, M. Brown est-il encore si triste aujourd'hui?

— Je souffre ! soupira le jeune homme.

— Et qu'est-ce qui vous fait souffrir ? continua Hippolyte sans lever les yeux de dessus son ouvrage.

— Un chagrin qui menace de me tuer.

— Un chagrin ? répéta mademoiselle Mars avec un accent qui, à n'en pas douter, partait du fond du cœur. Vous savez que je suis votre amie, que je prends le plus vif intérêt à votre sort ; me direz-vous le motif de ce chagrin ?

Il sentait bien que l'instant était venu de lui confesser son amour, et néanmoins le courage lui fit encore défaut. Il poussa un gros soupir et répondit :

— A quoi bon vous dévoiler mes souffrances ? Vous ne pouvez pas les guérir.

— Mais peut-être, M. Brown, réussirai-je au moins à les soulager...

— Par quel moyen ? reprend Jérôme d'un air distrait.

— Quelle question ! En tâchant de vous consoler, mon ami.

— Pour les maux de cette nature, mademoiselle, il n'y a qu'une consolation... la mort !

— Vous voudriez mourir? s'écrie-t-elle avec épouvante en laissant reposer son aiguille.

— Aujourd'hui plutôt que demain!

— Quelle horreur! Désirer la mort à vingt et un ans!

— Vous, mademoiselle, vous avez le droit de parler de la sorte. Vous êtes dans tout l'éclat de la jeunesse, à l'apogée de la gloire; la France entière vous admire, vous fête et vous idolâtre; vous ne sauriez ni soupçonner ni comprendre la situation affreuse de l'être obscur et inconnu du monde, pour qui l'existence n'est qu'un insupportable supplice!

— Mon pauvre ami, c'est l'ambition qui vous tourmente.

— Oui, mademoiselle, oui! Je puis bien vous l'avouer.

— Vous êtes fou, M. Brown! ajoute l'actrice en se remettant à broder. L'ambition, mon ami, est un de ces vampires qui sucent le sang de nos veines, nous dérobent le sommeil et le plaisir de vivre. Renoncez à cette passion qui ne mène que trop souvent hélas! à l'égoïsme.

— Oh ! si vous saviez ce que c'est que la torture d'être privé de nom, de réputation, et de se trouver confondu comme un misérable mendiant dans l'épais cortége des personnages de votre cour, qui réunit tout ce qu'il y a de brillant et de fameux dans l'empire ! Si vous saviez ce que c'est que le martyre d'être le seul homme insignifiant et nul au milieu de cette phalange de célébrités, vous concevriez mon affliction et vous ne me refuseriez pas votre pitié. Et cependant combien vous êtes cruelle avec moi ! Pour chacun de vos satellites vous avez un regard encourageant, un sourire délicieux, une parole enchanteresse ; pour moi seul, pauvre officier inconnu, qui, convaincu de sa nullité, se relègue timide et triste dans un coin retiré et ne s'aventure que rarement dans votre éblouissant voisinage, pour moi seul vous n'avez pas un sourire, pas un mot, qui me dise que je suis, comme tous les autres, le bienvenu pour vous.

— M. Brown, vous êtes injuste à mon égard. Quand donc me suis-je oubliée au

point de vous faire un accueil plus froid qu'à mes autres visiteurs?

— Lorsque dernièrement j'ai eu enfin le courage de vous inviter pour une contredanse, vous souvient-il, mademoiselle, de la réponse que je reçus?

— M. Brown, je ne danse pas aujourd'hui.

— Et néanmoins une demi-heure plus tard je vous vis passer devant moi, voltigeant dans un cotillon au bras du peintre Gérard...

— J'avais d'excellentes raisons pour cela...

— Je les respecte sans les connaître. Mais de votre côté, respectez aussi le chagrin qui depuis ce moment s'est emparé de mon cœur. Pour la première fois j'ai éprouvé le sentiment de l'envie, et quand le bas de votre robe effleura mes pieds, il me sembla que j'allais m'enfoncer sous terre.

— Vous êtes un homme étrange, M. Brown! Lorsque, pendant cette danse le cordon de mon soulier se déchira, j'ai cru remarquer que vous l'avez ramassé.

— C'est vrai, mademoiselle.

— Peut-on savoir ce que vous en avez fait?

— Je l'ai conservé comme une relique, et depuis ce soir-là je le porte en guise de talisman.

— Vous plaisantez!

— Voyez plutôt! dit Jérôme en ouvrant son uniforme rouge et montrant un cordon de soie noire attaché à la boutonnière supérieure de son gilet blanc, comme un ruban d'ordre.

— Ah! s'écrie Hippolyte avec une émotion visible, n'avais-je pas raison de dire tout à l'heure que vous étiez fou? Comment un militaire, un homme sensé peut-il mettre tant de prix à un futile cordon de soulier?

— Mais ne venait-il pas de vous? demande-t-il avec un admirable élan d'enthousiasme.

— M. Brown, parlons d'autre chose. Comment vous plaît madame Tallien, la fiancée du comte de Caraman? continue-t-elle en cherchant à donner une autre tournure à la conversation.

— Mademoiselle réplique l'officier, je ne saurais répondre à cette question.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que je l'ai à peine regardée jusqu'ici.

— Elle est cependant une des plus jolies femmes de Paris.

— Je n'ai des yeux que pour vous, mademoiselle.

— Vous êtes un flatteur, M. Brown...

— Mademoiselle, c'est vous montrer injuste envers vous-même...

— Un traître, dont il faut se méfier...

— Mettez mon cœur à l'épreuve, je vous en supplie. Demandez-moi l'impossible, je l'exécuterai !

— Vous êtes un extravagant, un fanatique...

— Qui verserait avec joie son sang pour l'objet de son adoration. Mademoiselle, fournissez-moi l'occasion de vous prouver que je sais obéir à vos ordres quels qu'ils soient !

— Brisons là-dessus, M. Brown !.. Dites-moi, comment avez-vous trouvé hier

au soir la toilette de mon amie Bourgoin dans la *Fausse Agnès ?*

— Mademoiselle, vous m'interrogez sur des choses qui me sont tout à fait indifférentes.

— Je vous crois d'autant moins, qu'elle est une de ces beautés célèbres dont raffole tout Paris.

— Affaire de goût, mademoiselle! Elle ne me plaît pas du tout, à moi.

— Pour quelle raison?

— Il lui manque le premier de tous les attraits : celui de l'innocence. Elle est présomptueuse, coquette, hardie, et souvent même d'une effronterie révoltante. La divinité que j'adore, est modeste, sans prétention, et dans tous ses traits respire une pureté angélique.

— Décidément, M. Brown, vous êtes un homme dangereux! Avec vous on a beau changer de sujet d'entretien, vous en revenez toujours à des choses auxquelles on ne peut prêter l'oreille.

— Ayez pitié de moi! s'écrie Jérôme avec transport, et il se précipite à ses pieds.

Mademoiselle Mars s'est levée d'un air solennel.

— Relevez-vous, M. Brown ! lui dit-elle.

— Pitié ! pitié ! je vous en conjure à genoux ! reprend le jeune homme avec un touchant désespoir.

— On ne s'agenouille que devant Dieu, M. Brown !.. Vous m'inspirez l'intérêt le plus vif...

— Mais ce que je demande, réplique l'officier, en prenant enfin courage, c'est de l'amour... de l'amour !

— Assez! répond Hippolyte ; puis jetant au loin sa broderie, elle sonne, et Jérôme se relève tout consterné.

VII

Le soir du même jour nous trouvons M. Chaptal chez mademoiselle Bourgoin. Elle habitait un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain, attenant à celui

où la comtesse Regnault de St-Jean d'Angély, épouse de l'un des conseillers d'Etat les plus influents de Napoléon, avait établi sa somptueuse demeure. Les deux voisines, qui se ressemblaient sous plusieurs rapports, se distinguaient aussi l'une et l'autre par une singulière prédilection pour les perroquets. Elles en avaient un bataillon, à gros et à petit bec, à longue et à courte queue, de toutes les zones et de toutes les couleurs. M. Chaptal, habitué à faire tous les jours une nouvelle surprise à sa charmante amie, venait précisément d'entrer.

— Que m'apportes-tu, Excellence? demande la Bourgoin en courant à sa rencontre.

— Une merveille, un kakatoès rose qui possède le don extraordinaire de crier : Vive l'empereur! en trois langues différentes, en français, en italien et en espagnol.

— *Evviva l'imperatore!* crie au même instant la superbe bête d'une voix si claire et si distincte, qu'Etiennette, au comble de l'étonnement, pousse une exclamation de joie.

— Est-ce qu'il mord?

— Qui ça, l'empereur? demande son Excellence.

— Mauvais plaisant!... non... ce petit monsieur-là?

— Il est apprivoisé comme un canari et mange dans la main.

— Le charmant oiseau! reprend-elle en le prenant sur son doigt et lui caressant la huppe. Excellence, à qui as-tu acheté ce phénomène?

— A l'un des plus anciens secrétaires de mes bureaux.

— Combien l'as-tu payé?

— Quarante napoléons.

— Vraie bagatelle pour un pareille merveille! dit la Bourgoin, et elle avance sa jolie bouche pour poser ses lèvres de rose sur le bec noirâtre du perroquet.

— Enfant, exclame le ministre, à qui ce mouvement a fait venir l'eau à la bouche, ne prodigue pas tes baisers à un animal incapable de les apprécier!

— Tiens, Excellenee, je crois que tu es jaloux.

— Cela m'arrive quelquefois, ma douce colombe.

— Il faudra te déshabituer de cela, cher ami, poursuit la comédienne avec un sourire enchanteur. Le soupçon est le bourreau ; la jalousie est la guillotine de l'amour.

— Mon bijou, tu parles comme un livre...

— Qui renferme certains passages...

— Qu'en qualité de censeur je voudrais bien pouvoir rayer dans mon intérêt, achève l'amoureux portefeuille de l'intérieur.

— Laissons cela? dit mademoiselle Bourgoin en plaçant le perroquet sur un perchoir vacant. A propos! Votre Excellence a-t-elle daigné s'entretenir avec le propriétaire du *Journal des Débats*, relativement au personnage en question?

— Sans doute; je me serais gardé d'y manquer.

— Et qu'avez-vous obtenu?

— Rien, ma chère, absolument rien! M. Bertin m'a déclaré sans détour qu'il

était désolé de ne pouvoir obtempérer à mes désirs.

— Et pourquoi cela ? demande-t-elle d'un ton impérieux.

— Premièrement, parce qu'il a signé avec M. Geoffroy un contrat de plusieurs années ; deuxièmement, parce que les articles de cet écrivain excitent l'attention de tout Paris ; et troisièmement, parce qu'il a appris depuis peu que l'empereur a daigné dire lui-même, en présence de ses chambellans, qu'il trouvait les feuilletons de l'abbé amusants et instructifs tout à la fois.

— Preuve que le ci-devant citoyen général Bonaparte juge aussi mal notre art que les critiques auxquelles il donne lieu.

— Ne va pas dire cela à d'autres personnes, car notre grand empereur a une foule de petits espions qui lui rapportent immédiatement tout ce qu'ils entendent, et — ajoute M. Chaptal avec un sourire ironique — si Sa glorieuse Majesté apprenait que mademoiselle Bourgoin a osé émettre un jugement si dédaigneux, elle serait capable...

— De quoi? interrompt la comédienne en redressant fièrement la tête.

— De l'envoyer pour huit ou quinze jours à Sainte-Pélagie ou à la prison des Madelonnettes.

— C'est un tyran!

— D'accord, mais il ne faut pas le dire aussi haut, vu que les murs ont des oreilles. Que pouvons-nous y faire? Ma bonne amie, il faut hurler avec les loups.

— Ah! je comprends à présent pourquoi notre petit despote t'a nommé comte de Chanteloup!... C'est parce que tu chantes le loup!

— Tu es une petite moqueuse charmante!

— Et toi, Excellence, tu es une de ces innombrables girouettes qui tournent à tout vent.

— Sais-tu, mon trésor, ce que c'est qu'un politique?

— Un politique, ami Chaptal, c'est un Tartufe!

— Erreur! *Politicus est animal rationale bipes, ità serviens Deo, ut non offendat diabolum.*

— Je n'entends rien à ce galimatias.

— Eh bien, en voici la traduction : Un politique est un animal bipède raisonnable, servant Dieu de manière à ne point offenser le diable.

— A bas la politique, mon cher animal bipède ! Parlons d'autre chose. Qu'y a-t-il de nouveau à la cour ?

— Depuis quelque temps notre loup en hermine semble s'intéresser plus que jamais au théâtre.

— D'où cela peut-il venir ? demande la jolie curieuse.

— Je vais te l'expliquer. Les uns présument qu'il ressent une secrète inclination pour ta belle amie Mars ; mais d'autres, qui sont mieux informés, prétendent que ma chère Bourgoin est l'aimant qui l'attire au théâtre plus fréquemment qu'autrefois.

— Qu'il se soit épris de l'une ou de l'autre de nous, peu importe ; toujours est-il que le petit caporal prouve par là qu'il a meilleur goût que je ne l'avais cru jusqu'à présent. Je t'avoue , Chaptal , qu'une particularité m'a frappée dernièrement. Il y a huit jours, en jouant le rôle de *Rosine*

dans le *Barbier*, j'ai remarqué que son regard restait incessamment fixé sur moi, et qu'il eut très-souvent recours à sa lorgnette pour mieux m'examiner. Ce manége dura toute la soirée.

— Il paraît que tu plais beaucoup au Corse — à l'empereur, voulais-je dire — car, lorsque cette après-midi je suis allé aux Tuileries, pour lui présenter le rapport sur la question du sucre de cannes et du sucre de betteraves, qu'il avait demandé pendant la nuit, il m'a retenu après la séance du conseil, en m'arrêtant avec plus d'affabilité que jamais par un pan de mon habit et en me disant: Demeurez ici! Une fois les autres ministres partis, il me tira par une de mes boutonnières dans l'embrasure d'une fenêtre, et m'adressa à bout portant la question que voici: Comment se porte mademoiselle Bourgoin? Tout déconcerté à cette apostrophe inattendue, je lui réponds tout bonnement: Sire, elle se porte à merveille. — Et comment le savez-vous? continue le malin renard. Mon embarras était tel que je ne savais quoi répliquer. — Répondez-moi! s'écrie-t-il brus-

quement. — Sire, lui dis-je, je le sais, parce que j'ai l'honneur d'être connu de mademoiselle Bourgoin. — Depuis quand? poursuit le grognard couronné, en croisant les deux bras derrière son dos, et s'amusant de mon trouble. — Depuis plus de cinq ans, sire. — Et vous est-elle restée fidèle pendant tout ce temps là? demande l'empereur, et puis selon son habitude, il se met à siffler le commencement de sa marche favorite.

— Quelle audace ! s'écrie Étiennette. De quoi donc se mêle-t-il?

— C'est aussi ce que je pensais, et je me sentis tellement révolté de la grossièreté de cette question, que je gardai le silence. — Vous me paraissez bien distrait aujourd'hui, reprit alors Napoléon; il faut donc que je répète la demande que vous semblez n'avoir pas entendue : Croyez-vous que pendant tout ce temps la Bourgoin vous soit restée fidèle? — Sire, répliquai-je... je ne le crois pas...

— Comment? Tu as osé...

— Laisse-moi achever, mon trésor! Sire, dis-je... je ne le crois pas, j'en suis con-

vaincu. Mademoiselle Bourgoin est à coup sûr tout aussi fidèle à l'homme qu'elle aime, qui l'adore et qui ne recule devant aucun sacrifice pour lui plaire, que si la main du prêtre les avait unis.

— A la bonne heure, Excellence, à la bonne heure!

— Chaptal, continua l'inquisiteur, êtes-vous certain de ce que vous avancez? pourriez-vous le jurer? — Sire, répondis-je en levant la main droite, je le jure! —Prenez garde, monseigneur! interrompit le tyran. Vous connaissez tous les mystères de la chimie, mais je connais mieux que vous le cœur des femmes. La meilleure de toutes est fausse et volage, dès qu'elle se trouve en présence de celui qui ose attaquer ouvertement sa prétendue vertu.

— Excellence, sais-tu ce que j'aurais répondu à ta place? Sire, l'homme qui dénigre toutes les femmes doit avoir eu une mère qui a été aussi blâmable que les autres.

— Chaptal, ajouta le bourreau, je veux vous convaincre que votre Bourgoin que vous vantez si fort, dont vous ne craignez

pas de garantir la fidélité par un serment, ne vaut ni plus ni moins que les autres femmes.

— C'est tout ce qu'il t'a dit?

— Il continua à me tenir, comme saint Laurent, sur des charbons ardents. Voulez-vous parier avec moi, reprit-il en me saisissant de nouveau par la boutonnière, que d'ici à deux mois je vous fais complétement changer d'opinion sur mademoiselle Bourgoin?

— Ah! ce Bonaparte est un Néron, un tyran!

— Vive l'empereur! Vive l'empereur! croassa le perroquet dix fois de suite sans reprendre haleine.

— Tais-toi, vilaine bête! s'écrie Étiennette furieuse. Eh bien, M. le comte, avez-vous eu le courage d'accepter cet insolent défi?

— Non, mon trésor, non!

— Quelle sottise de ta part, Excellence! Ce vil despote qui prétend connaître mieux le cœur des femmes que M. Chaptal les mystères de la chimie, est un fat, un insensé, rien de plus!

— Vive l'empereur! Vive l'empereur! répéta le perroquet bonapartiste.

— L'insupportable animal! exclame la Bourgoin.

— Calme-toi, ma toute belle !

— Ce qui m'indigne, c'est l'impudence de cet homme qui range toutes les femmes dans une seule et même catégorie. Tout Paris te dira que je ne suis pas une prude, attendu que le vice est amusant, la vertu ennuyeuse, et que pour moi l'ennui est l'abomination de la désolation. Et cependant, moi qui *ne vaux ni plus ni moins que les autres femmes,* j'ai plus de principes que bien des saintes couvertes d'hermine, qui pèchent dans le silence de leur palais, et qui à l'église, sous les yeux de la multitude facile à abuser, lèvent dévotement leurs regards vers le ciel. Comprends-tu maintenant pourquoi l'impératrice désire me voir après-demain à la Malmaison ? Chaptal, donne-moi ta main ! Je veux que tu remportes sur cet arrogant personnage une victoire qui te comblera de joie et rabattra son orgueil. En attendant, pour te tranquilliser, je te jure sur cette croix de

diamant qui me vient de toi que ni après-demain ni jamais — quoi qu'il arrive — je ne jouerai au château de la Malmaison. Ce disant, la Bourgoin baisa la petite croix qui pendait à son cou, attachée à un ruban de velours noir.

— Ah! que tu me rends heureux! On comprend à ce langage que ton père était un Vendéen qui a sacrifié sa vie pour le trône des lis. Toutefois sois prudente, je te le conseille, et n'excite point la colère du Corse, car nous pourrions nous en repentir tous les deux. J'ai promis en ton nom à l'impératrice qu'après-demain tu jouerais à la Malmaison, rétracte donc, je t'en conjure, le serment que tu viens de faire, et par amour pour toi et pour moi accomplis ta promesse!

— J'ai juré sur la croix, et par le Sauveur! je ne romprai pas ce serment.

— En ce cas, Étiennette, prépare-toi aux plus grands malheurs.

— J'y suis toute préparée, dit la fille du Vendéen. Mais parlons de choses plus gaies, mon cher Chaptal. Devine qui m'a écrit cette après-midi?

— M. Geoffroy ?

— Oh! non, mais un de ses amis, M. Grimod de la Reynière.

— Comment! ce vaurien-là ! Que veut-il?

— Me dédier le quatrième volume de son *Almanach des gourmands*, parce que j'appartiens, assure-t-il, au petit nombre de ces personnes éclairées, pour qui la gastronomie, si méconnue de tant de gens, n'est pas une jouissance profane, mais une révélation divine.

M. Grimod avait eu la précaution d'envoyer la même lettre aux dames Bourgoin et Mézeray, persuadé d'avance que l'une des deux accepterait la dédicace et que l'autre la refuserait. Le rusé compère ne s'était point trompé.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu? demande Chaptal.

— « Monsieur, la franchise étant la première qualité requise d'un gourmand, je crois devoir vous ouvrir mon cœur. Oserai-je vous avouer un crime de lèse-gourmandise? Ah! monsieur, je hais les truffes, je hais les pâtés de foie d'oie, je hais — grands Dieux, donnez-moi la force

d'achever ! — je hais les canards de Toulouse, les terrines de Nérac et même les dindons de Périgueux ! Et c'est pourquoi, monsieur, je n'ose pas accepter la dédicace d'un ouvrage qui est sans contredit l'évangile de tous les gastronomes. D'ailleurs, monsieur l'apôtre de la cuisine, je prie Dieu qu'il prenne vous et votre aimable appétit dans sa sainte garde, etc. »

— Charmant ! charmant !

— Oui, mais à présent, Excellence, ta méchante Étiennette compte un ennemi de plus dans la bonne ville de Paris. M. Grimod publie aussi des critiques de temps à autre ; il a aussi une plume très-piquante ; il ne laissera pas un cheveu sur la tête de ta pauvre amie !

— Sois tranquille, je l'aurai bientôt fait passer de ton côté.

— Et comment cela ?

— Je l'inviterai à dîner. Autrefois Ésaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, eh bien M. Grimod vendrait son père, sa mère, sa maîtresse et lui-même pour un pâté de foie gras.

— Et si moi, je l'invitais à dîner ?

— Oh ! alors il écrira tout ce que tu voudras.

VIII

M. Grimod de la Reynière, qui avait reçu les deux réponses à la même heure, était enchanté qu'un seul des deux poissons eût mordu à l'amorce de sa dédicace. Vers le soir il revêtit une toilette des plus recherchées, et se souvenant de ce sage conseil donné par Confucius aux Chinois il y a plus de deux mille ans : Quiconque ne va pas assez vite en marchant à pied, doit monter à cheval ou se servir d'une voiture, il prit son cabriolet et en compagnie d'un domestique, encore plus grand et plus maigre que lui, se dirigea vers la rue Feydeau.

C'était là que demeurait mademoiselle Mézeray.

La chambre où elle reçut l'un des premiers apôtres de la gastronomie, était bai-

gnée d'une lumière mate et mystérieuse, qui se dégageait du verre diapré et transparent d'une lampe suspendue au centre d'un plafond richement doré. Sur le tapis, qui recouvrait le parquet dans toute son étendue, étaient brodés de superbes bouquets de fleurs dont les couleurs étaient si naturelles, que leurs calices semblaient exhaler un parfum enivrant. Au pied d'un large canapé, garni de damas rouge, sommeillait un groupe de ses quadrupèdes favoris : un roquet à longs poils soyeux et blancs comme neige, qui s'appelait *France;* un carlin au pelage ras, d'un embonpoint remarquable et extrêmement hargneux, nommé *Paris;* et un grand caniche noir, qui répondait également au nom de *Débats* et de *Papa Geoffroi*. Une cravache reposait sur les coussins du canapé. Au milieu de la chambre, juste sous la lampe, on voyait une petite table dressée avec un goût merveilleux.

— Soyez le bienvenu, M. Grimod de la Reynière! dit mademoiselle Mézeray, en courant sans façon au-devant de son convive.

— Thersite salue avec respect la reine des Amazones Penthésilée, objet de l'adoration de la ville de Troie tout entière.

— De grâce, point de flatteries ni de métaphores, reprend-elle en le conduisant à la table, devant laquelle sont placés deux larges fauteuils de velours. Bannissons toute étiquette. Prenez place, M. Grimod, et permettez qu'on nous serve de suite le souper.

— Je suis prêt, réplique le gourmand, et il s'assied.

La comédienne tire l'élégant cordon d'une sonnette. Le mameluk entre apportant un potage à la julienne.

— La franchise étant un de mes plus grands défauts, dit Joséphine, je commence par vous avouer que depuis quelque temps déjà je désirais faire votre connaissance.

— Absolument comme moi, mademoiselle. Depuis des années j'aspire après l'occasion de vous connaître de plus près et de pouvoir vous admirer hors de la scène. La réputation de votre amabilité, continue-t-il en dépliant sa serviette et l'étendant sur ses genoux, est devenue pro-

verbiale dans tout Paris; aussi ne comprend-on pas — votre franchise provoque la mienne — que vous puissiez prodiguer les perles de votre beauté à un homme qui en est aussi peu digne que notre ministre de la police.

— Ma liaison avec M. Fouché est très-instructive pour moi.

Le caniche qui s'était blotti sous la table, se met à aboyer d'un ton martial, parce que M. Grimod, sans le vouloir, a marché sur ses pattes.

— Couche-toi, Geoffroy! s'écrie Joséphine en appliquant une petite tape sur le museau du chien qui est sorti de sa cachette. Cette liaison, reprend-elle, a aussi son bon côté... on recueille une infinité d'observations, et on apprend à connaître les hommes...

— Son Excellence n'a affaire qu'à des fripons et à des vauriens...

— Mais quel homme n'est pas un peu fripon ou vaurien? Tenez, M. Grimod, vous êtes aussi l'un et l'autre dans votre genre, ajoute-t-elle sans gêne aucune, en

remplissant son verre d'un clos-vougeot de la cave de Fouché.

— Mademoiselle, répond Grimod, je n'en fais pas mystère.

— A la bonne heure ! Entre amis, à quoi bon vouloir paraître meilleur qu'on ne l'est réellement ?

— Quant à vous, vous êtes ravissante !

— Voilà qui me touche fort peu. Le premier précepte que m'a inculqué le ministre, mon professeur de morale, consiste dans cette sentence laconique : Ne te fie pas aux flatteurs !

— Et pourtant vous vous fiez à cet homme ?

— Oh ! pas plus qu'à un autre.

— A merveille ! C'est on ne peut plus sage.

— Ses autres préceptes sont tout aussi bons. Combien de fois ne m'a-t-il pas répété : Sois douce comme un miroir, souple comme l'anguille, hypocrite comme le moine et rampante comme le serpent. Change de couleur comme le caméléon, pique qui met le pied sur toi, renverse qui veut te trahir.

— En vérité son Excellence est un coquin fieffé.

— Eh ! sans doute, M. Grimod ; sinon, comment serait-il parvenu à la haute position qu'il occupe ! Vous savez ce qu'un esprit de sa trempe, le cardinal Dubois, le Fouché de la Régence a dit un jour ?

— Pour devenir grand homme, interrompt Grimod en achevant son potage.

— Il faut être coquin ! achève mademoiselle Mézeray. M. Grimod est-il de cet avis ?

— Naturellement ! dit-il en s'essuyant la bouche.

— Mais alors expliquez-moi, grand homme, d'où il vient que vous ne soyez pas aussi ministre depuis longtemps ?

— Parce que je suis libre de toute ambition. Une table bien dressée et un mets préparé avec goût ont plus d'attrait pour moi que cinq ordres et dix titres. Les pauvres diables seuls éprouvent le tourment de l'ambition ; l'épicurien ne connait cette passion que de nom. Une heure agréablement employée devant une table bien servie me semble préférable à une nuit passée de-

vant une table de travail. Vive la joie! s'écrie-t-il en élevant son verre.

— Et l'amour! ajoute Joséphine en vidant le sien d'un seul trait.

Au même moment le mameluk apporte un brochet à la sauce de homard.

— Avec une pareille sauce, dit le gourmand après l'avoir examinée d'un air de parfait connaisseur, je serais capable de dévorer ma grand'mère sans le plus léger remords de conscience, si la vieille femme vivait encore, fût-elle plus coriace que ce brochet qui fond dans la bouche comme du beurre. Quel est donc votre cuisinier?

— Un parent éloigné de Fouché, un ancien ecclésiastique, qui, à l'époque de la révolution, après que ces messieurs de la Convention eurent jeté toute la *prêtraille* par-dessus bord, a échangé l'ostensoir contre la casserole et l'étole contre le tablier de cuisine.

— En effet, les prêtres ont toujours été les meilleurs cuisiniers.

— Et cependant ils ont toujours gâté les sauces.

A ces mots le caniche s'est remis à gronder.

— Ah ! mon Dieu ! est-ce que j'aurais encore écrasé la patte de ce pauvre animal ?

— Oh ! non, M. Grimod. Il aboie souvent sans savoir pourquoi.

— C'est pour cette raison sans doute...

— Que je lui ai donné le nom du plus hargneux de nos aristarques dramatiques. Ici, Geoffroy ! crie-t-elle ensuite en faisant claquer ses doigts pour rappeler près d'elle le désobéissant caniche qui ne bouge pas de sa place.

— Vous haïssez donc bien le papa Geoffroy ? demande Grimod.

— Comme la mort et l'ennui !

— Vous avez raison, mademoiselle, car il se montre extrêmement méchant avec vous.

— Est-ce que vous connaissez l'abbé ? reprend Joséphine en remplissant son verre.

— Mieux que moi-même. Ce matin, tout en déjeunant avec lui chez Véry, je lui ai déclaré la guerre à cause de vous. Si

vous vilipendez mademoiselle Mézeray, lui ai-je dit, je me donnerai le plaisir de vilipender mademoiselle Mars, votre protégée.

— Et comment papa Geoffroy a-t-il accueilli votre déclaration ?

Grimod sourit et ne répondit point.

Le mameluk servit le deuxième plat : une poularde.

— M. Grimod poursuit la comédienne, tâchez de parvenir, n'importe par quel moyen, à fermer la bouche à cet affreux requin de critique, qui une fois par semaine menace de m'avaler, et alors mon cher ami, dit-elle en lui tendant à la pointe de sa fourchette un de ses morceaux favoris, je vous prouverai bientôt que Joséphine Mézeray sait être reconnaissante.

— Je vais m'introduire comme un ichneumon dans la gueule de ce crocodile, pour détruire les œufs qu'il dépose sur les rives du *Journal des Débats*, et — comptez sur la parole d'un gastronome — je saurai bien empêcher ce lion rugissant d'être nuisible.

Le mameluk apporta du champagne glacé.

— On dit que papa Geoffroy est facile à corrompre, et que mademoiselle Mars, qu'il porte aux nues aux dépens de toutes ses rivales, a conquis sa faveur en lui faisant de temps à autre de riches cadeaux et en lui envoyant récemment un service en argenterie.

— En vérité! dit M. Grimod, et il se met à déguster le champagne qui petille dans son verre.

— Si j'employais le même moyen pour me faire bien venir de lui? demande Joséphine en vidant sa coupe.

— Y pensez-vous, mademoiselle! Pour prouver son intégrité d'une manière éclatante, le méchant papa Geoffroy serait capable de faire connaître cette tentative de subornation par la voie de son journal, et de vous perdre dans l'opinion publique. De la prudence avant tout, mademoiselle; nous avons affaire à un coquin qui ne se laissera pas prendre aisément dans nos filets, et qui, lorsque nous croirons l'avoir attrapé, pourrait bien nous attraper nous-mêmes. Laissez-moi faire, mais dès aujourd'hui promettez-moi, sur ce Cliquot qui

perle dans nos verres, que votre cœur compatissant, qui a daigné se rendre à un Fouché, ne sera pas non plus de marbre pour moi.

— Une main lave l'autre ! s'écrie-t-elle ; puis elle choque son verre contre celui de Grimod et le vide derechef d'un seul trait.

Dans ce moment apparaît le mameluk ; il apporte le dessert et la fatale nouvelle que l'équipage du duc d'Otrante vient de s'arrêter devant la porte de la maison.

— Bonté divine ! s'écrie le gourmand saisi d'effroi, en engloutissant sa dernière bouchée de poularde.

— Pourquoi cette épouvante? demande la moderne Penthésilée à son pâle Thersite.

— Vous savez, dit Grimod, qui a bondi de son siége et porté vivement la main sur le dessert, qu'il est dangereux d'être en contact avec M. Fouché. Où faut-il me cacher ?

— Vous voulez vous cacher? demande Joséphine en ricanant.

— Préférez-vous que je me jette par la fenêtre ?

— Restez tranquillement assis et ne vous dérangez pas.

— Mais que diable dira votre monsieur Fouché?

— Qu'importe! répond mademoiselle Mézeray, en débouchant avec le plus grand sang-froid une nouvelle bouteille de Cliquot.

— Cependant ne serait-il pas plus sage de me cacher dans cette alcôve obscure? J'y serais plus en sûreté...

— Restez ici! lui crie l'amazone d'une voix éclatante et impérieuse, et il se laisse machinalement retomber sur son fauteuil. Montrez-vous calme et indifférent en présence de Fouché, votre hardiesse lui imposera; c'est le seul moyen d'éviter les effets de sa colère. Si, au contraire, vous paraissez embarrassé ou inquiet, tout est perdu. Ainsi donc, du courage, du courage!

— Du courage! répète M. Grimod en vidant son verre.

Le duc est entré un instant après.

D'abord il a semblé désagréablement surpris de trouver, à une heure aussi avan-

cée, un étranger soupant et sablant le champagne, en tête-à tête avec sa maîtresse. Mais bientôt il surmonte son premier mouvement de trouble et demande avec toute la gentillesse d'un chat qui joue avec des souris :

— Est-ce que je gêne?

— Pas du tout!... Giafar, s'écrie Joséphine en appelant son mameluk qui se tient en sentinelle à la porte, un siége et un verre! Ces messieurs ne se connaissent pas encore? demande-t-elle ensuite à ses deux hôtes.

— Je n'ai point cet honneur, réplique Grimod, prêt désormais à tout événement.

— C'est un déplaisir pour moi, dit le chef de la police avec un air d'ironie adroitement dissimulée.

— En ce cas, permettez-moi de vous présenter l'un à l'autre, M. Grimod de la Reynière, président du *Caveau moderne;* M. Fouché, ministre de la police.

Et ils font tous deux une légère inclination de tête. Le mameluk revient avec un plat d'argent sur lequel est posé un verre à champagne, qu'il présente à sa

maîtresse; puis il avance un fauteuil près de la table et se retire.

— Oserai-je vous demander, dit Fouché à son amie, ce qui vous a valu, à pareille heure, l'honorable visite de M. le président?

— Mon cher, M. Grimod me donne des leçons...

— Des lecons? interrompt le ministre avec un sourire glacial.

— Dans l'art de découper, ajoute M. de la Reynière qui, reprenant son air d'effronterie habituel, tire de la poche de son gilet un tuyau de plume pour nettoyer les dents qui lui restent encore.

— Ah! fait le ministre que cet excès d'impudence déconcerte malgré lui.

— Et puis, achève mademoiselle Mézeray en remplissant le verre de son ami, M. Grimod me met au courant de certains secrets...

— Des secrets? répète Fouché.

— De l'art culinaire; il me révèle les mystères de la gastronomie dont il est un des grands prêtres les plus éclairés.

— Vénérable grand prêtre, reprend le

ministre en s'armant de son verre, permettez au duc d'Otrante de boire à votre santé.

— A la vôtre ! réplique M. Grimod sans autre préambule. Vous aussi, monseigneur, continue-t-il ensuite, vous avez la réputation d'un gastronome, et si c'est une gloire éternelle pour le marquis de Cussy de savoir faire cuire et rôtir une poule de trois cent soixante-cinq manières différentes, c'en est une pour vous également de connaître six cent quatre vingt-cinq manières de préparer les œufs. Cela est-il vrai, Excellence? demande-t-il en partageant un abricot en deux et en offrant une moitié du fruit à sa voisine.

— Non, M. Grimod, répond le duc un peu piqué. Un personnage de mon rang a bien autre chose à faire qu'à s'occuper des œufs !

— Alors, monseigneur, je vous ai confondu avec notre archichancelier Cambacérès qui, soit dit en passant, est la première et peut-être la seule notabilité gastronomique à la cour des Tuileries. L'empereur Napoléon lui-même, à qui un sénatus-consulte, du 17 janvier de cette année,

a donné le surnom de Grand, Napoléon est un héros et un homme d'Etat incomparable, je le veux bien, mais il lui manque une chose qui ne s'acquiert pas, qui doit naître avec nous ; il lui manque...

— Quoi donc? demande Fouché.

— L'intelligence du beau, de l'esthétique de la cuisine, du génie de la gastronomie. L'empereur, comme les Bourbons dont il a enterré la dynastie, n'est autre chose qu'un mangeur ordinaire, sans goût, sans notion aucune des choses intellectuelles de l'art culinaire.

— N'est pas gourmand qui veut! dit mademoiselle Mézeray.

— Vous le voyez, monseigneur ; ma docile élève a déjà profité de mes enseignements.

— En effet, répond Fouché en effleurant de ses lèvres le bord de son verre, je vous admire tous les deux et n'éprouve qu'un seul regret...

— Lequel, mon cher Joseph?

— C'est que je n'ai pas le temps aujourd'hui d'attendre la fin de la leçon de ton

excellent maître, réplique le ministre qui s'est levé de son fauteuil.

— Vous nous quittez déjà?

— Oui, monsieur. Il me faut donner quelques ordres qui doivent être exécutés demain matin, avant le lever du soleil.

—Les affaires avant tout! s'écrie le président du *Caveau moderne*.

— Rien de plus vrai! Aussi permettez-moi de vous souhaiter à tous deux une bonne nuit et de me recommander à votre souvenir, répond son Excellence, et prenant la main de Joséphine il y dépose un baiser. Au plaisir de vous revoir, dit-il ensuite au professeur de l'*esthétique de la cuisine*, et il s'éloigne pour regagner son équipage qui stationnait dans la rue.

— Mon cher M. Grimod, exclame la comédienne, dès qu'elle est seule avec son nouveau précepteur, ce départ subit et l'affabilité excessive de M. Fouché ne présagent rien de bon.

— Que supposez-vous donc?

— Il vous ménage quelque méchant tour.

— Vous m'épouvantez, mademoiselle!

— Du courage, mon ami ! Nous sommes sous la protection des lois... Grâce à notre glorieuse révolution, le temps des lettres de cachet est passé, et si vous avez sommeil, vous pouvez aller vous mettre tranquillement au lit.

M. Grimod, qui a compris le sens de cet avis, vide son verre et se lève.

— Quand nous reverrons-nous ? demande Joséphine.

—Je viendrai tous les jours vous rendre ma visite, répond M. de la Reynière.

Cinq minutes après il rejoignait sa demeure.

IX

Le lendemain matin — au moment où le soleil levant commençait à rougir les bords de l'horizon — l'éditeur de l'*Almanach des gourmands,* plongé dans le sommeil le plus doux, rêvait des merveilles sans nombre d'un paradis culinaire où les

faisans rôtis, les lièvres entrelardés et les dindes farcies de truffes lui pleuvaient dans la bouche, lorsque son grand maroufle de valet vient brusquement le réveiller.

— Qu'y a-t-il? demande le gastronome en bâillant.

— Un monsieur désire vous rendre ses devoirs.

— Laisse-moi dormir, dit M. Grimod en se tournant de l'autre côté.

— Il faut qu'il vous parle!

— Alors qu'il revienne quand j'aurai fini de dormir!

— Mais il refuse de s'en aller!

— Ah çà! diable, quel est donc cet importun patron?

— Un délégué de la haute police!

— Que dis-tu? demande M. de la Reynière en se réveillant tout à fait et se retournant avec effroi.

— Il vient de la part de son Excellence le duc d'Otrante.

— Saint Lucullus, que me veut cet homme?

— Vous communiquer un ordre qui n'admet point de délai.

— Qu'il entre ! exclame M. Grimod en se dressant sur son séant.

Aussitôt paraît un commissaire de police avec son écharpe tricolore.

— Pardon, monsieur, si je viens contre mon gré troubler le calme de votre sommeil matinal.

— Que m'apportez-vous donc, M. le commissaire ?

— Un mandat d'arrêt expédié cette nuit même, réplique l'agent de M. Fouché en dépliant un papier qu'il lui met ensuite sous le nez.

— Est-ce un rêve ? demande le gastronome après en avoir parcouru la teneur.

— Oh ! non, monsieur ! Ce que vous venez de lire n'est pas une illusion, c'est la pure vérité !

— Moi, accusé de haute trahison, d'un crime de lèse-majesté ? Sacrebleu, de quelle faute suis-je donc coupable ?

— Je ne saurais vous le dire ; mais il m'a été sévèrement enjoint de m'assurer de votre honorable personne et de vous conduire en prison sans nul retard.

— A pareille heure, sans avoir déjeuné ?

— C'est un peu dur, je l'avoue ! mais vous comprendrez, monsieur, que je suis forcé d'exécuter ponctuellement l'ordre du ministre. Ayez la bonté de vous habiller immédiatement.

— Songez donc, M. le commissaire, que je ne suis pas encore rasé !

— Une fois en prison, vous aurez le temps de procéder à cette opération.

— J'ai besoin d'une heure pour ma toilette !

— Pour aujourd'hui je vous prierai d'être plus expéditif, car d'après l'ordre de son Excellence, il faut que vous soyez en lieu de sûreté avant le jour ; nous n'avons donc pas un moment à perdre !

— Voilà qui est affreux, monsieur !

— Je ne dis pas non ! Mais veuillez vous dépêcher, afin de ne pas me mettre dans la triste nécessité d'appeler mes gens pour vous aider à vous vêtir !

— Le diable emporte la police ! s'écrie M. Grimod en sautant hors de son lit.

— Je n'ai pas entendu ce que vous venez de dire, monsieur, répond le com-

missaire en s'asseyant sur une chaise. Hâtez-vous!

— Je ne suis nullement pressé, répond M. de la Reynière en s'habillant lentement.

Le sbire a ouvert son uniforme et tiré sa montre.

— J'ai l'honneur de vous prévenir que si, dans cinq minutes, vous n'êtes pas complétement habillé, j'appellerai la garde pour vous faire emmener sans vêtements.

— M. le commissaire, voilà un procédé qui me paraît bien cruel; c'est un vandalisme digne du moyen-âge!

— Cela se peut; mais il ne dépend pas de moi d'adoucir les ordres de mon supérieur... ainsi donc dépêchez-vous!

Le pauvre Grimod dut faire bonne mine à mauvais jeu, et achever sa toilette bien plus vite que d'habitude.

— Êtes-vous prêt? demande l'officier de police au bout de quelques instants.

— Pas encore, M. le commissaire, répond la malheureuse victime, en se plantant devant sa glace, pour pommader les ruines de sa chevelure. Véritable huile de Macas-

sar ! En désirez-vous ? ajoute M. de la Reynière avec un air de bonhomie ironique.

— Merci, monsieur, réplique le commissaire qui a toutes les peines du monde à réprimer son impatience.

— Allons, voilà qui est fait, je suis à votre disposition, dit M. Grimod en endossant son frac. Voulez-vous que je fasse mettre le cheval à mon cabriolet?

— Inutile ! Une voiture fermée nous attend en bas.

— Tant mieux ! dit le prisonnier, et il suit l'agent de police en affectant une grande gaieté.

La voiture le conduisit à Sainte-Pélagie.

X

Le quatrième jour après l'arrestation de M. Grimod, nous trouvons mademoiselle Bourgoin dans son délicieux jardin, sous une tonnelle de vigne sauvage, soutenue par de sveltes colonnes sur lesquelles s'en-

roule la clématite italienne, dont les innombrables fleurs, en se berçant dans l'air balsamique du matin comme autant de papillons violets, forment un ravissant contraste avec les fleurs couleur de chair du chèvrefeuille odoriférant qui garnit le pied de ces colonnes. Au centre de cette tonnelle est assise sur un large banc de jonc la maîtresse de ce jardin, dans une légère toilette du matin, ayant un vaste chapeau de paille sur la tête, et tenant à la main un rôle qui semble la préoccuper beaucoup. C'est celui de *Florestine* dans la « Mère coupable » de M. de Beaumarchais. Tout absorbée dans ce rôle, elle n'entend point le babillage du petit essaim d'oiseaux, qui chantent et voltigent dans une grande volière placée près d'elle, ni le croassement des superbes perroquets, qui se balancent à leurs anneaux de cuivre, ni le murmure du jet d'eau qui, au milieu d'un tapis de fleurs, jette ses rayons d'argent dans un bassin de marbre, sillonné par une joyeuse armée de carpes au ventre d'or. Tout ce luxe, toute cette richesse, lui viennent de la générosité de

M. Chaptal, qui paye ainsi les faveurs qu'elle lui accorde, sans qu'elle l'aime le moins du monde.

Tout à coup elle s'est arrachée à ses réflexions, et jetant son rôle sur le banc, elle se parle tout haut à elle-même :

— Je suis curieuse de savoir ce que dira notre grand Bonaparte en apprenant que, malgré ma promesse, j'ai refusé de jouer à la Malmaison devant lui et devant sa cour. Le petit caporal, ajoute-t-elle, sera furieux de ce que la représentation a manqué par ma faute. Le Corse va jeter feu et flamme; mais je me ris de son courroux, car que peut-il me faire? Me congédier? Impossible, attendu qu'il y a huit jours j'ai conclu avec le Théâtre-français un nouvel engagement de dix années. Ordonner à son ami Talma de profiter de son influence comme régisseur pour me chicaner à tout propos? Impossible encore, car Talma est fou de moi, et je fais de lui tout ce que je veux. Peu m'importe donc la rancune impuissante de l'empereur; et comme je sais qu'il a jeté les yeux sur moi, et qu'il s'imagine que ma

conquête est facile, je répondrai à ses avances par un dédain opiniâtre, et j'écouterai le dernier figurant de notre scène plutôt que cet affreux despote !

Au même instant Victoire se glisse, comme un oiseau, sous le berceau de sa maîtresse, pour lui annoncer la visite de trois étrangers qui demandent à lui parler.

— Que me veulent ces messieurs?

— Ils ont un papier de la plus haute importance à vous communiquer.

— Dis-leur que je suis prête à les recevoir, ici, dans le jardin.

La caméristе s'éloigne pour aller chercher les visiteurs.

— Est-ce que nous avons l'honneur de saluer la célèbre comédienne, mademoiselle Bourgoin? demande l'un d'eux en ôtant son chapeau.

— C'est moi! répond Étiennette, avec l'air royal et hautain d'*Iphigénie*. Que désirez-vous?

— Nous sommes chargés de vous remettre cet ordre, dit l'étranger en tirant de sa poche un papier cacheté.

— Un ordre? répète-t-elle avec un accent de mépris et d'ironie.

— Ayez la bonté, mademoiselle, de vous en convaincre par vos propres yeux, reprend l'envoyé en lui tendant l'écrit.

— Personne n'a d'ordres à me donner! Voyons ce que c'est, continue-t-elle en lui arrachant dédaigneusement le papier de la main.

Puis avec un calme plastique, qui semble avoir été emprunté à l'une des statues antiques du grand Praxitèle, elle brise l'immense cachet, déplie le papier et se met à lire. Mais à peine a-t-elle vu la teneur des premières lignes, qu'elle oublie soudain son rôle et s'écrie avec une émotion et une inquiétude extrêmes :

— Ciel! qu'est-ce que c'est que cela?

— Un mandat d'arrêt, mademoiselle! répond le messager.

Mademoiselle Bourgoin s'est remise à lire à demi-voix, en tremblant et roulant des yeux hagards :

« En vertu d'un décret spécial de sa Majesté l'empereur, je dois informer mademoiselle Bourgoin, artiste du Théâtre-

français, que dès la réception de ce mandat, elle aura à obéir immédiatement au porteur de cet écrit, en suite de sa coupable résistance dans l'accomplissement de ses devoirs comme comédienne. Le porteur est chargé de conduire mademoiselle Bourgoin à la prison qui lui a été indiquée, et elle y restera jusqu'à nouvel ordre. Paris, le 29 juillet 1806.

« Le ministre de l'intérieur

« Comte CHAPTAL DE CHANTELOUP. »

Le texte entier de ce décret ne l'a pas indignée, autant que le nom de celui qui l'a expédié et signé de sa main.

— C'est inouï! c'est scandaleux! s'écrie-t-elle avec rage et en retombant anéantie sur le banc de jonc. Chaptal, mon ami; Chaptal, mon adorateur, a eu le courage de signer l'ordre de mon arrestation! Depuis que Brutus a condamné son propre fils à mort, jamais l'histoire n'a mentionné une monstruosité de ce genre! balbutie-t-elle en montrant le papier qu'elle tient à la main.

— Mademoiselle, dit l'officier de police, tandis que ses deux acolytes se tiennent

couverts et immobiles comme des statues de neige, recevez l'assurance de nos plus profonds regrets.

— Monsieur ! s'écrie la Bourgoin en bondissant de fureur, de quel droit vous permettez-vous de m'insulter ?

— Mademoiselle..., bégaye son affable et compatissant interlocuteur.

— Taisez-vous, monsieur ! Mademoiselle Bourgoin, poursuit l'artiste avec un air de suprême orgueil, vous dispense de vos regrets et vous prie de vous retirer !

— Mademoiselle, nous sommes chargés de la mission bien flatteuse pour nous de vous mener en prison...

— Ah çà ! vous êtes fou, monsieur ?

— Cet ordre, mademoiselle...

— Eh ! que m'importe ce misérable chiffon ! s'écrie Étiennette, et elle déchire le papier en morceaux.

— Veuillez nous suivre ! prie l'envoyé du ministre avec une douceur extrême.

— A aucun prix ! exclame la comédienne, et dans sa colère elle lui lance au visage les débris du mandat d'arrêt.

— Mademoiselle Bourgoin , reprend

l'agent avec un sang-froid admirable, l'estime que je fais de votre beau talent me dit que je vous dois plus de ménagements, plus d'égards qu'à toute autre personne, et je crois vous prouver combien cette estime est réelle et sincère, en vous pardonnant de tout cœur l'outrage auquel vient de vous pousser votre emportement.

Étiennette, tout à coup métamorphosée par le calme de ce personnage, s'est avancée d'un pas de son côté, et elle lui dit avec tout le charme qu'elle savait donner à sa voix insinuante :

— Monsieur, votre manière d'agir me plaît ! Mais à présent répondez-moi avec franchise et sans détour : Dois-je réellement vous suivre?

— Hélas! oui.

— Mais, grand Dieu, mon ami le comte Chaptal ne peut exiger que je traverse les rues en plein jour, sous l'escorte de trois étrangers?

— On a songé à cela, mademoiselle; une voiture attend en bas à la porte.

— Fort bien, monsieur; par égard pour vous, je ne résisterai pas davantage. Seu-

lement accordez-moi, de grâce, cinq petites minutes de répit, afin de me faire apporter un châle, car un homme tel que vous comprendra qu'une dame de mon rang ne peut sortir en simple négligé, même pour se rendre en prison. Victoire! dit-elle en appelant sa camériste, apporte-moi mon Corneille, mon Racine, ou tout autre châle, à l'exception cependant de mon Chaptal vert, car tout ce qui me rappelle cet homme ne peut que me révolter. N'ai-je pas raison, monsieur?

— Son Excellence, je crois devoir le dire pour sa justification, n'a signé cet arrêt que sur l'ordre positif de Sa Majesté l'empereur.

— Moi, monsieur, j'aurais mis ma main sous la hache du bourreau plutôt que d'apposer mon nom au bas de ce papier!

— Alors un autre l'aurait signé...

— Tout autre m'eût beaucoup moins offensée que le comte Chaptal qui... Mais taisons-nous là-dessus!

Victoire a apporté un châle magnifique dans les plis duquel mademoiselle Bour-

goin s'est enveloppée, comme la déesse Eos dans son manteau de nuages roses.

— Votre toilette est-elle achevée?

— Oui, monsieur! Vous me permettez d'emporter un de mes nouveaux rôles?

— Tout votre répertoire, si cela vous plaît.

— C'est trop de bonté, monsieur! répond la dame avec une ironie ravissante. Et Victoire, la Providence de ma toilette, peut-elle aussi m'accompagner?

— Je ne m'y oppose pas dit l'agent, en remettant son chapeau.

— Eh bien alors, venez! Couvrez-vous, messieurs, dit la maligne railleuse aux deux pagodes, qui n'avaient pas retiré leurs coiffures; couvrez-vous, car vous pourriez aisément attraper un coup de soleil. Et ce serait vraiment dommage! N'est-ce pas, monsieur? demande-t-elle à l'officier de police.

Et celui-ci s'incline en souriant.

— Viens, ma fidèle Victoire, tu me tiendras compagnie dans la solitude de ma prison, ajoute-t-elle avec un douloureux soupir. Puis, reprenant sa gaieté habi-

tuelle, elle se met à fredonner son air favori : *Partant pour la Syrie*, et comme si elle allait au bal, elle suit joyeusement le galant conducteur qui l'avait précédée pour ouvrir la voiture.

Mademoiselle Bourgoin s'y élance rapidement; puis vient Victoire qui prend place à côté de sa maîtresse, et l'agent de police qui s'assied en face des deux dames. L'une des statues de neige s'installe assez lestement sur le siége du cocher, l'autre grimpe avec peine sur le derrière de l'élégante voiture, dont les chevaux partent en courant.

— Où me conduisez-vous, monsieur?

— A Sainte-Pélagie, mademoiselle.

— Ah ! c'est charmant ! répond la comédienne, puis elle s'enfonce dans le coin de la voiture et ne prononce plus une syllabe.

Victoire aussi reste muette comme un poisson. Ce qui fait que l'exécuteur du mandat d'arrêt se voit également condamné à un silence bien involontaire. Le brave homme se contente de jeter de temps à autre un regard furtif sur la maîtresse du

ministre, et de se dire à part lui : Diable! son Excellence a un excellent goût!

Au bout d'un petit quart d'heure, le véhicule était arrivé à sa destination.

XI

Pendant que mademoiselle Bourgoin et M. Grimod de la Reynière, accusés l'une de désobéissance et l'autre d'un crime de lèse-majesté, sont renfermés à leur insu dans la même prison, et que l'ennui les y ronge, retournons à l'héroïne de notre récit, à mademoiselle Mars.

Papa Geoffroy assis vis-à-vis d'Hippolyte attache sur son *diamant* un regard de feu. Le redoutable critique, esclave des plus dociles, tient ses deux mains en l'air en guise de dévidoir, et tandis qu'il balance machinalement ses bras, la comédienne roule en peloton un énorme écheveau de fil.

— Tout Paris, dit-elle au bout d'un moment avec un sourire enchanteur, vous

croit l'homme le plus malicieux de France, et quiconque ne vous connaît que de nom, vous suppose une créature pétrie de fiel et de venin. Comme on vous juge mal! Si vos ennemis pouvaient voir avec quelle soumission vous faites ici l'office d'un dévidoir, avec quelle bienveillance vous conversez avec moi, avec quelle attention vous m'instruisez, ils n'hésiteraient point à proclamer que l'abbé Geoffroy vaut mieux que sa réputation, que l'abbé Geoffroy est un modèle de galanterie, un type de bonté et de désintéressement.

— Être méconnu, calomnié et diffamé, tel est le sort de tout critique qui dit la vérité sans déguisement aux auteurs et aux artistes. Depuis Zoïle, qui osa s'attaquer à l'Iliade d'Homère, jusqu'à Fréron qui blâma les tragédies de M. de Voltaire, nous avons tous été lapidés et crucifiés plus ou moins, comme ce censeur d'Homère, dont le nom est devenu le diplôme de notre profession. Pourquoi le monde ferait-il une exception en ma faveur? Aux yeux de la multitude aveugle, je ne suis aussi qu'un Zoïle bilieux qui mérite d'être écharpé.

— Le nombre de vos adversaires est considérable ; mais vous comptez aussi de bons et chaleureux amis.

— Puis-je vous ranger parmi eux ?

— Quelle question ! Ne serait-ce pas de ma part le comble de l'ingratitude, si j'oubliais que mon médiocre talent n'a fructifié qu'à l'aide de votre protection, et qu'on en fait plus de bruit qu'il ne le mérite peut-être ?

— C'est trop de modestie, belle Hippolyte ! Sans moi votre remarquable génie se serait développé également ; sans moi vous seriez également devenue tôt ou tard la première comédienne de France. Pauvre vieillard, je n'ai contribué que pour bien peu de chose à faire apprécier vos incomparables qualités, et sur le soir de ma vie, je me réchauffe aux rayons éclatants de votre gloire, comme un modeste ver luisant à la lumière de la lune.

— Votre nom, mon cher abbé, brillera dans le panthéon de notre littérature plus longtemps que le nimbe éphémère d'une piètre actrice dans les annales de notre théâtre.

— Le vôtre, mademoiselle, survivra à la réputation de tous vos camarades.

— Voilà qui signifie beaucoup et bien peu tout à la fois! Dans le royaume des aveugles, le borgne est roi, disait le grand railleur Voltaire.

— Talma, notre ami commun, n'est pas aveugle.

— Et cependant il a le malheur d'encourir bien souvent votre blâme.

— Parce qu'il est plein de présomption et de vanité, avouons-le franchement. Il se croit infaillible comme le saint-père, et se figure que ce qu'il pense est toujours juste. Mais Talma n'est qu'un homme comme les autres, et il est de la nature de l'homme de se tromper, mademoiselle. Pourquoi M. Talma serait-il le seul au monde qui ne se tromperait pas?

— Vous avez raison, mon cher abbé. La lune a ses taches, et Talma, notre grand Talma, a aussi ses petits défauts. Mais d'où vient, abbé, que sous votre loupe ces derniers prennent une forme si gigantesque?

— La critique, belle Hippolyte, a deux yeux, dont l'un regarde à travers une lu-

nette couleur de rose et ne distingue que les qualités, tandis que l'autre se sert d'un verre trouble et n'aperçoit que les défauts. L'un ne voit que la lumière et l'autre l'ombre. Mais parmi les observateurs il n'y en a pas un seul qui ne ferme tantôt un œil tantôt l'autre, d'où il résulte que tel acteur est blâmé aujourd'hui et couvert d'éloges le lendemain.

— Ceci s'appelle de la partialité...

—Je dirai même que c'est de l'injustice, et néanmoins je ne puis me soustraire à cette habitude.

— Il le faudra pourtant, mon cher abbé ! reprend mademoiselle Mars avec le son de voix le plus insinuant.

— Oh ! je suis déjà trop vieux pour cela ! soupire papa Geoffroy.

— La jeunesse est inconséquente, la vieillesse...

— Est entêtée et opiniâtre, comme votre très-humble serviteur.

— Ainsi donc vous êtes incorrigible ?

— Avec moi on perdrait son temps et ses efforts.

Dans ce moment on annonça M. Brown.

— Faut-il me retirer? demande l'abbé.

— Restez, je vous prie, répond Hippolyte.

Après les compliments d'usage, mademoiselle Mars demande à son timide adorateur :

— Que nous apportez-vous?

— Des nouvelles de toute espèce, dit l'officier en s'asseyant. Depuis cinq jours on a opéré deux arrestations qui ne sont connues que d'aujourd'hui, et qui excitent les commentaires de toute la ville...

— Qui donc a-t-on arrêté? interrompt la comédienne.

— M. Grimod de la Reynière et mademoiselle Bourgoin.

— Que nous racontez-vous là? s'écrient à la fois l'actrice et le critique.

— Une aventure qui ce soir ou demain matin se lira dans tous les journaux, à moins que les ciseaux de la censure n'en décident autrement.

— Et connaît-on le motif de ces arrestations? demande mademoiselle Mars.

L'officier explique alors le fait dans toute sa simplicité.

— Je n'ose me permettre d'exprimer mon opinion, dit le prudent ex-jésuite.

— Quant à moi, ajoute Hippolyte, je trouve ce procédé inouï! Eh quoi, parce que mademoiselle Bourgoin a refusé de jouer à la Malmaison, on la jette en prison comme une criminelle; c'est plus que de la rigueur, c'est de la cruauté! M. Brown, qu'eussiez-vous fait à la place de M. Chaptal?

— J'aurais sur-le-champ offert ma démission.

— A la bonne heure, j'en eusse fait autant! s'écrie Hippolyte, enchantée de cette réponse. La pauvre Bourgoin! Elle, habituée à vivre au sein du luxe, comme elle va s'ennuyer dans la morne solitude de sa prison!

— Et mon pauvre ami Grimod... qui mangeait tous les jours chez Véry... comme son estomac va se révolter contre la détestable cuisine des détenus!

— La malheureuse!... pourra-t-on du moins aller la voir?

— Je ne le crois pas, mademoiselle; d'après ce que j'ai entendu dire, le direc-

teur de Sainte-Pélagie, en vertu d'un ordre suprême, aurait refusé de recevoir le ministre Chaptal.

— Et l'infortuné Grimod?

— On raconte que, dans son désespoir, il se serait livré hier à une tentative de suicide, ou, en d'autres termes, il aurait avalé une soupe maigre de pois verts, pour ne pas être exposé au supplice de mourir de faim.

Hippolyte est partie d'un éclat de rire involontaire.

— Ne riez pas! s'écrie papa Geoffroy, dont le visage s'est assombri tout d'un coup. Mon ami serait capable, comme le duc de Clarence accusé de haute trahison par son frère Édouard, de se noyer pendant sa captivité dans une tonne de Malvoisie, pour se dérober à l'horrible nécessité de soumettre son orgueilleuse soif au régime de l'eau.

— Mon cher abbé, vous êtes un railleur impitoyable.

— Erreur, mademoiselle! si j'étais à la place de mon ami, dans ma juste affliction,

je verserais des larmes de la grosseur d'un œuf d'outarde !

— Consolez-vous, M. l'abbé, dit l'officier. Cette abstinence forcée donnera une vigueur nouvelle à l'estomac de votre illustre ami, et de même qu'autrefois le phénix renaquit de ses cendres, plus brillant que jamais, de même l'appétit de M. Grimod sortira plus splendide que jamais de cette dure épreuve.

— Dieu le veuille ! soupire papa Geoffroy. Mais, poursuit-il en s'adressant à mademoiselle Mars, permettez-moi de m'arracher aux charmes de votre conversation, pour aller accomplir le devoir de l'amitié et m'informer le plus tôt possible de la santé de M. Grimod.

— Vous n'avez exécuté que la moitié de votre pensum, mais en considération de l'important devoir qui vous réclame, la justice cédera aujourd'hui le pas à la clémence. Ce disant, mademoiselle Mars le débarrasse de l'écheveau de fil. La princesse Omphale, continue-t-elle avec une grâce ravissante, consent au départ de son Hercule.

Papa Geoffroy fait une révérence mythologique et s'éloigne. Puis Hippolyte pose son écheveau de fil sur les mains du jeune *Werther en uniforme,* qui se sent extrêmement flatté de cette marque de faveur.

— Montrerez-vous autant de calme et de patience que mon Hercule? demande Omphale, en pelotonnant son fil beaucoup plus vite qu'auparavant.

— Je me tiendrai coi comme une souris.

— Les souris me font peur, M. Brown.

— Eh bien, je serai tranquille comme un enfant qui dort.

— Mon ami, les enfants qui dorment parlent quelquefois en rêvant...

— En ce cas, je serai muet comme un poisson.

— A la bonne heure! Ainsi donc, vous saurez vous taire?

— Oui, aussi longtemps que vous l'ordonnerez.

— Est-ce que vous parlez sérieusement, M. Jérôme?

L'officier ne réplique point.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas?

— Pour vous prouver que je sais me taire.

— Le silence, dit un poëte, est le dieu des gens heureux. Vous êtes donc heureux aujourd'hui?

— Plus que jamais!

— Pourquoi donc? demande Hippolyte en débrouillant une maille.

— Parce qu'aujourd'hui vous êtes plus charmante qu'hier.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

— La robe que vous portez.

— M. Brown, je ne comprends pas.

— C'est avec cette robe, mademoiselle, que je vous ai vue la première fois...

— Et vous vous en souvenez encore?

— Oh! je me souviens de toutes les robes que vous avez revêtues, comme un jeune cadet se rappelle la date de chaque victoire fameuse.

— Quelle comparaison!

— N'est-ce pas une victoire pour moi que de contempler en vous la déesse de la victoire!

— Vous vouliez vous taire comme un enfant endormi, et voilà que vous parlez

comme si vous rêviez tout éveillé. Combien de fois, mon ami, me faudra-t-il vous répéter que je déteste tout ce qui sent la flatterie ! Nous autres, pauvres comédiennes, dont les oreilles se sont accoutumées, malgré nous, aux propos flatteurs de quelques fous galants à l'excès, nous nous sentons plus touchées d'un seul mot de franche vérité, sorti de la bouche d'un ami, que de toutes ces phrases adulatrices qui ne sont que de la fausse monnaie. Est-ce que j'ai tort, M. Brown ?

— Vous avez toujours raison.

— Ah ! encore une flatterie ! Et cependant votre cœur m'accuse d'avoir été souvent injuste envers vous.

— Vous l'êtes encore, en prenant pour une fade adulation ce qui n'est que l'expression sincère de ma pensée. Est-ce donc un crime, mademoiselle, que d'appeler la rose la *reine des fleurs;* est-ce une flatterie que de vous appeler la *rose des roses?*

— Que vous êtes insupportable ! vous finirez par me fâcher, s'écrie-t-elle, et d'un air moitié dépité, moitié content, elle casse

vivement son fil qui vient de s'embrouiller. Tenez, voyez-vous, monsieur ; voilà l'effet de vos flatteries sempiternelles... ce pauvve fil et moi, nous ne savons plus où nous en sommes. Oh ! papa Geoffroy était bien plus sage, ajoute-t-elle en lui reprenant le reste de son écheveau.

— M. Geoffroy est un homme âgé...

— Et vous, qu'est-ce que vous êtes? demande Hippolyte avec la plus délicieuse naïveté; un jeune étourdi en qui on ne doit pas avoir la moindre confiance, je vous l'ai déjà dit une fois.

— Pourtant, mademoiselle, je vous ai instamment priée de mettre ma docilité à l'épreuve, n'importe dans quelle circonstance. Plus cette épreuve sera rude, plus elle me semblera douce.

— Paroles en l'air que tout cela, monsieur !

— Mademoiselle, vous m'offensez...

— Bonté divine, loin de moi cette intention, car je vous... Mais en vérité, s'écrie-t-elle tout à coup en s'interrompant, vous me troublez tout à fait. Que voulais-je donc dire? Ah! je me rappelle. Vous

exigez absolument que je vous mette à l'épreuve ? Fort bien, je le ferai.

— Mais quand ? demande Jérôme tout enthousiasmé.

— Maintenant, à l'instant même, M. Brown ! Tout à l'heure vous m'avez promis d'être muet comme un poisson, en vous faisant fort de vous taire aussi longtemps que je l'ordonnerais. Est-ce bien là ce que vous avez dit, M. Brown ?

— Je l'ai dit et je le répète.

— Eh bien, je serai aussi cruelle que la noble dame dont Brantôme raconte l'histoire. Je vous prends au mot et vous impose pour épreuve et pour châtiment — tremblez, mon pauvre ami ! — l'obligation d'être muet comme la tombe durant six mois, et de ne pas articuler un mot devant moi, devant d'autres ou seul avec vous-même, pendant cet intervalle. Si vous vous sentez la force de soutenir cette épreuve, donnez-moi la main comme gage de votre parole que fidèle à ce serment, accepté par moi en témoignage de votre obéissance, vous l'accomplirez de point en point, et ne le romprez à aucune condition avant

l'époque indiquée. M. Brown, y consentez-vous?

L'officier lui tend la main sans souffler mot.

— Dès ce moment vous êtes condamné à un silence de six mois. Nous verrons, s'écrie-t-elle avec transport et les traits tout rayonnants, si vous êtes en réalité l'homme que vous prétendez être. La noble dame de la cour de Henri III condamna son chevalier à un silence d'une année; moi, je n'en demande pas autant et je n'exige ce pénible sacrifice que pour six mois, espace déjà bien long. Si vous sortez vainqueur de cette terrible lutte, Jérôme, mon cher Jérôme, répète-t-elle avec un regard que la joie illumine, vous aurez obtenu la plus belle victoire, celle que l'on remporte sur soi-même, et je serai la première à proclamer votre triomphe. Tenez, dirai-je à chacun, voici un homme, tel qu'il n'en existe pas un autre sur la terre; voici un héros digne de l'estime et de l'amour... du monde entier, achève-t-elle en lui serrant une seconde fois la main.

Jérôme la presse avec élan sur son

cœur. Dans ce moment son mutisme plein d'éloquence était plus touchant que la plus douce poésie du Tasse ; plus puissant que toutes les stances de Pétrarque, plus expressif que tous les serments d'amour des poëtes de toutes les époques. Tout frissonnant de bonheur, il plonge son regard dans l'œil d'Hippolyte étincelant comme une nuit étoilée, dépose un long et brûlant baiser sur sa main et s'éloigne à la hâte.

Mademoiselle Mars tombe sur un siége et pleure. Puis elle prend son carnet et y inscrit d'une main tremblante la date de ce serment solennel.

C'était le quinze août.

Ceci nous remet en mémoire quatre proverbes très-vieux : un latin, un italien, un français et un allemand.

Voici le premier ; *Ut ameris, amabilis esto* — Pour être aimé, sois aimable.

Le deuxième : *L'amore è cieco e non conosce lume, ma perde intelletto ed il buon costume.* — L'homme que l'amour enivre, est aveugle tout en voyant clair.

Le troisième : Amour ne s'achète ni se

vend, mais au prix d'amour, amour se rend.

Le quatrième et dernier: *Liebe überwindet alles.* — L'amour surmonte tout.

XII

M. Grimod de la Reynière, privé de sa liberté depuis cinq jours déjà, était furieux de n'avoir pas encore subi d'interrogatoire. Dès le second jour de sa détention, pour tâcher de combattre l'ennui qui pénétrait par tous ses pores, l'idée lui était venue de prier le directeur de la prison, un des plus fervents lecteurs de l'*Almanach des gourmands*, de lui procurer un de ses auteurs favoris. Un savant allemand, qui cite dans deux traités latins, les ouvrages de prédilection de tous les hommes célèbres (1), raconte qu'un pieux Arabe, nommé Abou Hanifah, lut sept mille fois le Coran du

(1) Jean Frédéric Sommerlat — *Exercitationes historico-litterariæ de eruditis cujusdam libri amatoribus. Leipzig*, 1715.

commencement jusqu'à la fin, pour apaiser les souffrances, d'une longue captivité, et que de cette manière sa prison devint pour lui un paradis. A coup sûr, il fallait pour cela un estomac mahométan et l'appétit d'un bédouin. Le président du *Caveau moderne* avait meilleur goût : sa lecture favorite était le délicieux poëme de Joseph Berchoux, la *Gastronomie*, que M. Grimod avouait avoir lue cent quatre-vingt-dix-huit fois, depuis le premier vers jusqu'au dernier, dans l'espace de cinq ans. Il le relut donc pour la cent quatre-vingt-dix-neuvième fois, et déclara que jamais ce livre ne lui avait causé autant de jouissance. Et pourtant il savait déjà par cœur des pages entières de poëme, comme Juste Lipse savait son Tacite, Jules Scaliger son Térence et le cardinal Mazarin les tragédies de Sénèque. Pour abréger les heures de sa détention, il s'occupait en outre de l'ébauche d'un nouvel ouvrage, dont il portait le plan dans son cerveau depuis des années, et qui sous le titre de : *Manuel de l'amphitryon* renfermait une foule d'observations gastrouomiques, tout en préci-

sant les droits et les devoirs réciproques d'un maître de maison et de ses convives.

Qu'il nous soit permis d'extraire du deuxième et du troisième chapitre de cet ouvrage de notre Apicius sous les verrous, une série de pensées et de paragraphes isolés, afin de donner à ceux qui nous lisent un léger avant-goût du contenu de ce livre et du remarquable esprit de son auteur.

Deuxième chapitre.

Alcoran des gourmands.

1.

Manger est un besoin, mais savoir manger est un art! dit la Rochefoucauld dans ses *Maximes*, que nous recommandons à quiconque sent l'envie d'être un gastronome éclairé.

2.

Tout convive qui se fait attendre plus d'un quart d'heure pour le dîner, est un rustre plutôt qu'un gourmand.

3.

L'homme qui attache sa serviette à sa cravate ou à la boutonnière de son habit, ne peut être qu'un parasite ou un imbécile.

4.

Il y a des femmes qui croient se donner un air distingué et imposant, en gardant leurs gants à table. Quel manque de tact, quelle faute, quelle sottise ! Porter des gants à table, est chose aussi peu naturelle que se mettre au lit avec des bottes et des éperons.

5.

L'ancien chancelier anglais Thomas Morus dit dans son *Utopie*, que le caractère et les penchants de l'homme ne se révèlent nulle part mieux et plus aisément qu'à table.

6.

Un simple plat, servi sur une table bien éclairée, flatte plus le goût que le mets le plus délicieux mangé dans l'obscu-

rité. La lumière est l'étincelle de Prométhée qui allume l'appétit le plus vif dans l'estomac le plus paresseux.

7.

Le convive, bien élevé, n'entamera jamais une conversation qu'après le premier service. Jusque-là manger est l'occupation la plus sérieuse, dont personne ne doit détourner mal à propos l'attention des autres commensaux.

8.

L'homme qui sait vivre ne doit jamais être plus prudent dans le choix de ses paroles, que lorsqu'il est à table. Parler pendant le dîner à sa jolie voisine de la beauté d'une autre femme, à un poëte ou à un musicien du talent d'un de ses rivaux, à un général des victoires d'un autre capitaine, ou à un rédacteur de journal des innombrables abonnés d'une autre feuille, c'est gâter l'appétit de son auditeur, ou se faire soupçonner d'être un méchant ou un nigaud.

9.

Le plus grand crime que le gastronome

puisse commettre à l'endroit d'un confrère, c'est de lui troubler son appétit. L'appétit est l'âme du gourmand , et quiconque cherche à le pervertir, se rend coupable d'un assassinat moral, d'un meurtre gastronomique, et mérite les galères à perpétuité.

10.

Rien ne favorise mieux la digestion qu'une anecdote bien racontée et provoquant le rire.

11.

En nulle circonstance le menteur n'est plus amusant qu'à table. Pendant un bon repas, le Thomas le plus incrédule devient l'enfant le plus facile à convaincre.

12.

Un sot n'est jamais plus sot qu'à table, attendu que l'homme d'esprit n'a jamais une meilleure occasion pour se placer dans le jour le plus avantageux.

13.

Celui qui tout en mangeant, peut lire

des livres, des journaux ou des lettres, doit être un Anglais ou un Kamtschadale, et posséder un appétit excellent ou détestable.

14.

La meilleure manière de refuser un mets offert par la dame de la maison, c'est de demander avec politesse un second morceau du plat précédent.

15.

Un découpeur doit être désintéressé ou maladroit à l'excès, s'il ne sait pas s'y prendre de façon à ce que, devant se servir le dernier, le meilleur morceau ne reste pas pour lui.

16.

Les aiguillettes d'une volaille sont préférables aux ailes. Il faut tenir compte de cette remarque, lorsqu'on sert les dames.

17.

Quand un convive présente un plat à un autre, celui-ci doit se servir sans délai, car

toute discussion sur une préséance ridicule occasionne le refroidissement des mets, et c'est commettre envers soi-même et envers les autres une faute grossière, dont personne ne nous sait gré.

18.

Devant la loi et à table tout le monde doit avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs. La table nous rend tous égaux.

19.

A la manière dont une personne se nettoie les dents à table, on peut mesurer le degré de son éducation. Nous sommes surpris qu'on n'ait pas encore eu l'idée d'écrire un traité sur l'art de se nettoyer convenablement les dents pendant les repas.

20.

Nous conseillons à tout gastronome, ayant des prétentions au savoir-vivre, de s'administrer dix soufflets plutôt que de renverser une seule fois à table une salière ou un verre plein, ce qui constitue l'abomination de la désolation.

21.

Quiconque mange des pommes ou des poires avec la pelure, se fait passer pour un gueux ou un cynique. Le fruit que l'on a cueilli soi-même doit seul être mangé de cette façon.

22.

Une bonne table entretient la santé, la santé conserve la constitution, et de ces deux choses dépend tout ce qui maintient l'édifice social sur des bases solides.

23.

La première vertu du vrai gastronome, c'est de ne jamais manger plus qu'il ne sait digérer, et de ne jamais boire plus qu'il ne peut supporter.

24.

Les béotiens seuls ruinent leur estomac et s'adonnent à l'ivresse.

25.

L'ivresse appelée en latin *crapulositas*, en allemand *betrunkenheit*, en anglais *cra-*

pulence ou *rhomb*, et en persan *bidamag buden,* est la prostitution de l'estomac.

26.

Le gastronome pur-sang n'a que deux amis véritables au monde : lui et son cuisinier — si toutefois ce dernier est réellement bon, sans quoi il faut le chasser au plus tôt.

27.

Tout convive, qui dit un mot désagréable à son hôte avant un intervalle de trois heures, mérite un blâme sévère. La reconnaissance de l'estomac satisfait doit durer au moins aussi longtemps que la digestion du dîner.

28.

La devise du vrai gastronome est celle du vieux Michel Montaigne: *Mon métier est l'art de bien vivre.*

29.

Voici, d'après Martin Luther, le premier des dix commandements gastronomiques :

Mange ce qui est bien cuit, bois ce qui est clair, dis ce qui est vrai.

30.

Le plus beau verset du Nouveau Testament, c'est celui de l'apôtre saint Paul, qui dit : *Que celui qui mange, ne déprise point celui qui ne mange pas ; que celui qui ne mange pas, ne juge point celui qui mange.*

Combien papa Geoffroy avait raison, lorsqu'un jour il avait appelé M. Grimod le *Jésus Sirach de la cuisine*.

TROISIÈME CHAPITRE.

SALMIGONDIS

DE RÉMINISCENCES HISTORICO-GASTRONOMIQUES.

1.

Les chrétiens fêtent le dimanche, les Grecs le lundi, les Perses le mardi, les Assyriens le mercredi, les Egyptiens le jeudi, les Turcs le vendredi et les Juifs le

samedi. Le vrai gastronome fête la semaine entière, c'est-à-dire qu'il mange aussi bien un jour que l'autre.

2.

La dixième prescription de la loi du mariage en Chine porte ce qui suit : La femme doit préparer de sa propre main les mets que son mari préfère. Quel gastronome ne voudrait pas être Chinois ou avoir une Chinoise pour femme?

3.

En Chine la plus insignifiante souillure qui se trouve dans les plats destinés à la table de l'empereur, est punie de quatre-vingts coups de bambou appliqués au cuisinier. Si cela dépendait de nous, nous en ordonnerions tout de suite une centaine.

4.

Montézuma, le dernier roi des Mexicains, avait un si merveilleux appétit, que chaque jour on lui servait deux cents mets différents, dont aucun ne restait intact.

Triste preuve que Sa Majesté Mexicaine était plutôt gloutonne que gastronome.

5.

Qui fut l'inventeur de la salade? Le roi Nabuchodonosor, qui dans un caprice de bête de somme, mangea du foin. A ce sujet les habitants de Babylone lui érigèrent un monument, ce qui témoigne qu'ils surent mieux apprécier l'invention de la salade que maint animal de notre Babel de la Seine.

6.

A la brillante époque de Périclès et de Zeuxis, alors que tous les arts étaient à leur apogée en Grèce, l'art admirable de la cuisine, qui est la base de tous les autres, ne pouvait rester en arrière. Mais, de même que des œuvres de tant de grands maîtres il ne nous est resté que le souvenir de leur gloire, de même nous ne connaissons que quelques noms de cuisiniers fameux d'Athènes et de Syracuse: Pantaléon, Zophon, Simonactides, Espenetos, Epiricos, Moschion et Agathon. Ils forment la pléiade, la constellation de la cuisine.

7.

Les anciens Grecs estimaient par dessus tout les faisans de la Colchide, lesquels étaient tellement rares qu'un des Ptolémées, à son lit de mort, maudissait la fatalité qui lui faisait quitter la terre, sans avoir jamais goûté une bouchée de la chair de ce précieux volatile. Versons une larme sur ce pauvre Ptolémée !

8.

Apicius fait un splendide éloge de l'autruche. Héliogabale , le sybarite par excellence, n'en aimait que la cervelle.

9.

Les descendants de Romulus engraissaient aussi des cygnes pour la cuisine, et dans ce but on aveuglait d'abord ces superbes bêtes. Ainsi que le paon, le cygne était un aliment favori du moyen-âge. Un mémoire de dépenses de la maison Northumberland au quatorzième siècle ne porte pas moins de vingt et un cygnes

consommés à la table ducale dans l'espace d'une année.

10.

On ne saurait calculer le nombre des animaux aquatiques qu'on mangeait avec plaisir. Parmi les poissons les plus recherchés on comptait l'esturgeon — *acipenser Sturio* — qui était servi triomphalement, et la lamie que le cuisinier le plus inhabile ne pouvait gâter, selon le dire d'un proverbe athénien.

11.

La mesure et le poids avaient leur importance dans les mystères culinaires de l'antiquité; une douzaine d'alouettes devait peser douze livres au moins pour être dignes de paraître à table.

12.

Dix volumes in-folio ne suffiraient pas pour raconter les faits de gourmandise du temps de l'empire romain. L'empereur Tibère nomma un des Pisons préteur, parce que celui-ci avait bu trois jours et trois

nuits de suite sans s'enivrer. Flaccus, pour un acte de bravoure semblable, fut élevé à la dignité de consul en Syrie. Vitellius donna un jour un somptueux festin, où l'on servit à ses convives deux mille cinq cents espèces de poissons différentes, que la flotte romaine était allée pêcher jusque dans la mer Noire. Géta, qui restait souvent à table trois fois vingt-quatre heures sans interruption, faisait apporter les mets par ordre alphabétique, et savourait ainsi tout un dictionnaire de plats de tous les pays *in succum et sanguinem*. Héliogabale se plaisait à rendre mangeables des choses qui ne l'étaient pas, particularité qui nous rappelle un gourmand français mort de chagrin, parce que malgré toutes ses tentatives, il n'avait pu obtenir avec le veau une friandise que jusqu'à présent la bécasse seule nous offre.

13.

La fameux orateur Quintus Hortensius, rival et ami de Cicéron, ce même Hortensius qui avait établi sa bibliothèque dans

sa cave et sa cave dans sa bibliothèque, légua à ses amis dix mille mesures du falerne le plus fin, succession dix fois plus agréable que l'héritage littéraire de Cicéron. Ce rhéteur avait une telle affection pour ses murènes, qu'il pleurait à chaudes larmes lorsqu'une d'elles venait à mourir.

14.

Crassus, après la mort d'une de ses murènes, porta le deuil pendant six mois, tandis qu'il accordait à peine autant de jours à la plus belle de ses maîtresses. Mais quel grand homme que ce Pollion, qui, convaincu qne les murènes engraissées de chair humaine sont plus délicates que les autres, faisait jeter tous les mois deux ou trois de ses esclaves dans son fameux étang situé près du golfe de mare piano, et qui un jour leur donna en pâture une de ses maîtresses, danseuse romaine !

Beaux, sublimes et heureux temps, qui devaient faire pleurer M. Grimod de joie, pendant qu'il écrivait ses souvenirs !

Empruntons-lui maintenant quelques anecdotes en guise de dessert.

Le cardinal Fesch, oncle de l'empereur, se fit apporter un matin une tasse de bouillon. A peine Son Eminence l'eut-il bu, que le domestique lui rappela que c'était un jour maigre. Aussitôt le dignitaire de l'Eglise lui administra un vigoureux soufflet, en s'écriant : Imbécile, pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tard?

Le prince Joseph Bonaparte, frère aîné de l'empereur, avait à sa charmante maison de campagne de Morfontaine, un suisse nommé Verneuil, remarquable par son monstrueux appétit. — Combien de dindons pourrais-tu engloutir? lui demanda son maître pour s'assurer de la capacité de son estomac. — Des dindons? répliqua le colosse helvétique; je ne le sais pas au juste. — Mais à peu près? — Je crois être en état d'en manger huit, neuf, dix, peut-être même une douzaine. mais pas davantage. — Et combien de poulets? — Des poulets? Quinze, vingt, trente. — Et combien de pigeons? — Des pigeons? Quarante, cinquante, soixante; mais pas plus. — Et

combien d'alouettes? — Des alouettes?... ah! mon Dieu, tant qu'il vous plaira!

Ce glouton, dit M. Grimod, aurait mérité d'être conservé dans l'esprit-de-vin après sa mort, et d'être montré comme un épouvantail à tout véritable ami de la bonne chère, car à défaut de poulets, de pigeons et d'alouettes, le misérable engloutissait, pour combler le vide de son estomac, tout ce qui lui tombait sous le groin, et une fois il avala deux douzaines de gants et trois livres de bougies.

Un jour que l'impératrice Joséphine donnait à son château de la Malmaison un déjeuner auquel M. de Talleyrand était invité, elle montra au diplomate une broderie à laquelle elle travaillait, en lui disant : Cela vous plaît-il? — Je suis tout yeux! répondit le prince. A table il se trouva placé entre les deux sœurs de l'empereur, et comme il s'entretenait trop chaleureusement avec la princesse Pauline, la princesse Elise lui cria : Ecoutez-moi donc aussi à la fin! — Je suis tout oreilles! repartit Talleyrand. Mais au bout d'un instant l'autre lui ayant présenté un perdreau en

lui demandant s'il ne voulait pas en goûter, l'habile et rusé personnage répondit aussitôt : Je suis tout estomac !

Rien d'étonnant à cela ! Tout diplomate n'est-il pas gourmand ?

XIII

Le cinquième jour de sa détention, M. Grimod en se promenant dans le préau de Sainte-Pélagie, y rencontre tout à fait à l'improviste mademoiselle Bourgoin, laquelle avait aussi quitté sa monotone cellule pour venir prendre l'air à l'ombre de quelques tilleuls. Il court à elle et lui dit :

— Je ne sais, mademoiselle, si j'ai l'avantage d'être connu de vous. Il y a peu de jours j'ai osé solliciter la permission de vous dédier un volume de mon *Almanach des gourmands.*

— M. Grimod? s'écrie Étiennette embarrassée et changea de couleur.

— Pour vous servir, mademoiselle, re-

prend-il avec une légère inclination de tête. Vous avez eu la cruauté de repousser ma requête ; je n'en suis pas moins ravi et étonné de faire votre connaissance personnelle ici, dans cette prison.

Mademoiselle Bourgoin, qui se sent rougir sous le regard de cet homme, se trouble encore davantage. Mais se remettant bientôt, elle lui dit que c'est également un plaisir pour elle de faire sa connaissance en ce lieu, et d'une manière si inattendue. Une situation identique nous rend vite communicatifs. Ils se racontèrent tous deux le motif de leur subite arrestation, et au bout de dix minutes, M. de la Reynière était aussi à son aise avec sa belle compagne de captivité que s'il l'avait connue depuis des années. Mais malgré tous les efforts imaginables pour garder son assurance, la comédienne ne pouvait se soustraire à l'embarras qui la dominait. En regardant son interlocuteur , son visage changea dix fois de couleur en cinq minutes ; elle rougit et pâlit tour à tour et fut obligée de s'avouer, bien qu'à regret, que M. Grimod, en dépit de sa laideur, avait

produit sur elle une impression inexplicable. Elle se dit que dans l'œil de ce *profond scélérat,* il y avait quelque chose de mystérieux qui l'attirait involontairement, sans qu'elle pût s'en rendre compte. Maître Grimod qui connaissait les femmes, et à qui cette impression n'avait point échappé, mit en œuvre toutes les ressources de son pouvoir magnétique, afin de fortifier et d'étendre ce premier résultat.

— Mademoiselle, lui dit-il, il y a six jours je me suis presque brouillé à mort avec le meilleur de mes amis par rapport à vous.

— Par rapport à moi? demande Étiennette en rougissant de nouveau.

— Oui, mademoiselle; mais devinez-vous avec qui?

— Non, monsieur, je ne le devine pas, réplique la Bourgoin, qui baisse involontairement les yeux pour échapper à l'embarras d'être forcée de le regarder.

— Avec le plus dangereux de vos adversaires.

— Avec l'abbé Geoffroy?

— Précisément, mademoiselle! Indigné

de la cruelle façon dont sa plume impitoyable déchire votre réputation, je lui ai lancé un cartel en déclarant sans détour que je ne souffrirais pas davantage qu'il foulât impunément aux pieds votre beau, votre grand, votre incomparable talent.

— Eh quoi, monsieur? interrompt l'actrice vivement flattée de ces compliments.

—Je l'ai menacé, poursuit-il, de lui rendre offense pour offense, et pour chaque feuille qu'il détachera de votre magnifique couronne de lauriers, d'arracher dix rayons à l'auréole de son amie, de votre rivale, de mademoiselle Mars, enfin, que l'on vante beaucoup trop, selon moi.

— Vous avez réellement fait cela, monsieur?

— Demandez-le-lui! Le voici qui vient, ajoute M. Grimod en désignant papa Geoffroy, qui au même instant arrivait dans le préau comme le loup de la fable. Mademoiselle Bourgoin, permettez-moi de vous présenter mon excellent ami et commensal, le plus spirituel et en même temps le plus méchant des feuilletonistes, M. l'abbé Geoffroy.

L'art et la critique se saluèrent réciproquement.

— *Quand on parle du loup, on en voit la queue,* continue M. Grimod. Nous causions sur votre chapitre...

— J'espère que vous ne disiez rien de mal?

— Mais rien de bon non plus, mon cher abbé. Mademoiselle, tout comme votre très-humble serviteur, est d'avis que vous êtes injuste à son égard...

— M. Grimod! dit Étiennette en l'interrompant.

— Laissez-moi achever, mademoiselle. Mon vénérable ami est un homme qui aime à entendre la vérité. Il ne se trouvera nullement offusqué, si je répète devant vous ce que je lui ai dit en votre absence, lors de notre dernier déjeuner : Abbé, vous êtes injuste envers mademoiselle.

— Permettez-moi, mademoiselle, de me défendre ici contre une pareille accusation. Mon cher Grimod, je me suis toujours efforcé de rendre pleine justice au beau talent de notre première tragédienne; j'ai toujours exalté ses qualités, mais j'ai eu

soin également de ne pas fermer les yeux sur ses défauts.

— Monsieur l'abbé ! interrompt la Bourgoin.

— Mademoiselle , un mot encore ! M. Grimod est un homme qui aime à entendre la vérité. Il ne se trouvera nullement offusqué, si je répète devant vous ce que je lui ai dit récemment en votre absence : Je ne suis point injuste envers vous, mademoiselle !

— Messieurs, je rentre dans ma cellule, reprend la comédienne que cet entretien commence à gêner.

— Veuillez de grâce, poursuit l'abbé en la retenant par le bras, m'accorder encore un petit moment d'audience. C'est vous montrer bien plus injuste envers moi, que de croire que je sois prévenu contre vous, mademoiselle. La tragédie est votre élément. Tant que vous resterez dans cette sphère, vous trouverez en moi l'un de vos plus sincères admirateurs. Mais si vous en sortez pour disputer dans la comédie un laurier à mademoiselle Mars votre amie, je vous blâmerai tout aussi bien que made-

moiselle Mars, si jamais il lui prenait la fantaisie de vous contester la palme de Melpomène.

— M. l'abbé, dit l'artiste, flattée de cet éloge, quand on a le bonheur de causer avec vous on est contraint d'avouer que votre bouche est moins méchante que votre plume.

—Si la critique comportait la galanterie, j'irais plus loin et je dirais à mon ami Grimod, qui aime à entendre la vérité, qu'en dehors de la scène vous êtes bien plus aimable que sur la scène.

— Ah! mademoiselle, admirez votre toute-puissance; voilà le tigre apprivoisé tout à coup!

— La beauté, mon cher Grimod,est un talisman auquel rien ne résiste.

— Messieurs, je vous présente mes civi lités, dit la jolie prisonnière; et elle regagne sa cellule.

— Eh bien, avez-vous subi un interrogatoire? demande l'abbé Geoffroy, avec l'intention d'arriver aussi vite quepossible sur un autre sujet de conversation.

— Pas encore! Les cinq jours que je

viens de passer dans cette affreuse prison m'ont paru autant d'éternités. Par moments l'ennui me consume, et sans la *Gastronomie* de Berchoux, déjà depuis longtemps j'aurais attenté à ma vie, et lu par désespoir votre dernier feuilleton sur mademoiselle Mars. Cher abbé, comment se porte votre *diamant?*

— Je crois qu'il sera bientôt enchâssé?

— Que voulez-vous dire par là?

—Je crains qu'elle ne soit amoureuse...

— De vous? demande l'éternel goguenard.

— Hélas! non. Ce matin je me suis aperçu avec effroi que la charmante Mars brûle en silence pour un de nos jeunes amis, M. Brown. L'amour ne peut se cacher!.. Un simple coup d'œil, et j'avais tout compris.

— Pauvre ami, vous voilà jaloux maintenant.

—Je n'en ai pas le droit! Et cependant cela m'attriste, cela m'afflige.

— Consolez-vous, papa Geoffroy! Je vais vous remettre quelques mots pour mademoiselle Mézeray. C'est un petit

Satan qui aura bientôt apaisé vos regrets, et dont la délicieuse liaison vous fera bientòt oublier votre *dinde si prude*.

— Un homme de mon âge ne change pas si vite d'affection.

— Eh bien, je suis plus heureux que vous! Dans l'espace d'un jour, je puis m'amouracher de dix femmes, et les oublier dès le lendemain, comme si je ne les avais jamais connues. *Variété, c'est ma devise!* Le même plat finit par nous gâter tout à fait l'appétit. Il y a huit jours, je raffolais de la brune Mézeray... à présent, je suis épris de la blonde Bourgoin, et demain... Dieu sait quelle femme j'aimerai! Laissez-moi reconquérir ma liberté, et puis, mon ami, je me charge d'opérer votre trop sensible cœur et d'en extirper le polype de l'amour, qui ne vous fera plus souffrir désormais!

Au même instant on entendit les sons d'une cloche. C'était le terme assigné au temps de la récréation.

— *Hora ruit!* fit notre Lovelace, et il tendit à son ami un de ses doigts postiches.

L'abbé le serra avec précaution et dit en prenant congé :

— Mille choses aimables à mademoiselle Bourgoin.

Maître Grimod répondit par un signe de tête et papa Geoffroy quitta Sainte-Pélagie.

XIV

Trois jours plus tard, vers quatre heures de l'après-midi, un riche équipage armorié, attelé de deux hongres gris-pommelés, s'arrêta devant la porte de la prison. Un gigantesque laquais, portant une livrée écarlate garnie d'argent, sauta de son siége pour ouvrir la portière. De l'intérieur de la voiture descendit un homme de belle prestance, d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un uniforme à broderies d'or avec la grand'croix de la Légion d'honneur. C'était le comte Chaptal de Chanteloup.

Aussitôt les portes de la prison s'ouvri-

rent à deux battants, et un moment après il entrait dans la cellule de sa *flamme officielle*. Mademoiselle Bourgoin, sans manifester le moindre étonnement, demeura tranquillement assise et lui dit d'un ton boudeur :

— Ah ! monseigneur, vous voilà ; vous daignez enfin vous souvenir d'une pauvre prisonnière ?

— Étiennette, répliqua l'honnête ministre, je ne mérite pas ce reproche. Dès le premier jour de ton arrestation, je suis venu ici pour t'informer que ce n'est qu'après une longue et inutile résistance, avec une douleur inexprimable, que j'ai fait exécuter l'ordre de l'empereur ; je voulais te supplier de ne pas me tenir rancune; mais selon la volonté formelle de notre ennemi commun, le directeur a refusé de me laisser pénétrer jusqu'à toi

— Et Son Excellence le ministre de l'intérieur, a accepté cette humiliation sans mot dire ?

— Contre la force point de résistance ! Je me suis soumis aux injonctions de notre tyran, et j'ai voulu justifier mon absence à

tes yeux en t'écrivant ; mais, par ordre de l'empereur, les lettres que je t'adressais ont été refusées.

— Quelle infamie! s'écrie Étiennette avec une profonde indignation.

— Calme-toi, mon ange! reprend le ministre en cherchant à l'apaiser. J'arrive des Tuileries. Après une séance du conseil, où je lui ai exprimé mon avis définitif sur la question des sucres de canne et de betterave, il m'a entraîné dans l'embrasure d'une fenêtre et demandé, comme l'autre fois : Eh bien, comment se porte mademoiselle Bourgoin? — Sire, lui ai-je répondu d'un air sérieux et froid, je n'ai pas pu la voir depuis le jour de son emprisonnement. — C'était par mon ordre! a-t-il ajouté en me saisissant par un bouton de mon habit et ne me lâchant plus. La petite obstinée en privant l'impératrice d'un plaisir qu'elle se promettait depuis longtemps, a mérité une juste punition. Dans mon empire, comte Chaptal, je ne tolère pas la moindre opposition de la part de mes serviteurs, depuis le premier jusqu'au dernier. L'obéissance, une obéissance sans bornes, est le

devoir sacré de tous mes sujets. Pour châtier doublement la dame Bourgoin, j'ai voulu que vous-même vous fissiez exécuter l'arrêt d'incarcération. Si M. Chaptal s'y était refusé, quelle que soit mon estime pour ses connaissances et son talent, je l'aurais immédiatement destitué de toutes ses fonctions. Vous avez accompli mes ordres, votre empereur est content de vous ; et pour vous donner une preuve de ma bienveillance et de ma faveur, je vous charge d'aller en personne porter à votre chère et fidèle amie Bourgoin la nouvelle qu'elle est libre à dater de ce moment, et qu'elle n'a plus rien à redouter de moi.

— Dieu merci ! s'écrie Étiennette qui a senti un énorme fardeau tomber de dessus son cœur.

— Chaptal, poursuivit-il ensuite en lâchant le bouton de mon habit, je veux vous donner, à vous et à ce petit lutin, une nouvelle marque de mes bonnes dispositions à votre égard. Remettez ce petit souvenir à la belle prisonnière au nom de l'impératrice, en dédommagement de la courte captivité qu'elle a subie. Ce disant, Napoléon

prit un écrin dans le tiroir de son bureau.

— Voyons, voyons! exclame Étiennette transformée tout à coup.

— Le voici! dit le ministre, et il tend à sa maîtresse le présent de l'empereur.

Elle soulève avec la plus vive curiosité le couvercle de maroquin rouge.

— Son portrait, et rien de plus! s'écrie-t-elle d'un air tout déconcerté. J'espérais trouver là dedans une parure! L'abominable avare que ce petit caporal!.... Tout autre eût embelli son visage en l'encadrant de diamants!

— Chaptal, reprit l'empereur en s'attachant derechef au bouton de mon habit, encore un mot! Talma, qui sur mon désir est allé visiter hier au soir la dame de votre cœur à Sainte-Pélagie, m'a rapporté ce matin que mademoiselle Bourgoin vous avait juré sur le crucifix que jamais elle ne jouerait à la Malmaison. Est-ce que cela est vrai? demanda-t-il en me perçant de son regard. — Oui, sire, lui répondis-je hardiment. — Qu'importe! continua-t-il. Les serments des femmes ne sont qu'une vaine fumée. Elles jurent aujourd'hui de

haïr celui qu'elles aiment déjà le lendemain.

— Et toi, Excellence, qu'est-ce que tu as dit?

— Sire, je bâtirais des châteaux sur un serment de mademoiselle Bourgoin. —Des châteaux de cartes? interrompit-il avec un sourire diabolique. — Des pyramides de pierre et de bronze! ajoutai-je pour le piquer davantage.

— Et puis? demande vivement Étiennette.

— Il s'est remis à siffler les premières mesures de sa marche favorite et m'a dit ensuite avec le plus grand sang-froid : Vous ne connaissez pas l'astuce des femmes! Chaque fois qu'elles jurent pour nous rassurer, elles ont la précaution, comme les fils de Loyola, de garder au fond de leur conscience une petite porte ouverte, afin de pouvoir en profiter tôt ou tard. Votre flamme, poursuivit-il, a déclaré qu'elle ne jouerait jamais à la Malmaison. Eh bien, vertueux Adam, voulez-vous parier avec moi que votre malicieuse Ève paraîtra sur

notre théâtre de Saint-Cloud dans un mois au plus tard?

— Oh! voilà qui est par trop fort! s'écrie Étiennette.

— C'est indigne! pensai-je en moi-même, mais le courage me manqua pour le lui dire. Je haussai les épaules et ne répliquai rien. Après m'avoir ainsi torturé, il reprit avec l'air le plus doucereux du monde: Parlons sérieusement. Je n'ai voulu que vous mettre la puce à l'oreille et exciter votre jalousie. A présent que mon but est complétement atteint, il est de mon devoir, cher comte, de vous tranquilliser et de vous avouer que mademoiselle Bourgoin m'est tout à fait indifférente.

— En vérité? dit la comédienne blessée au vif.

— Plus indifférente que ce marbre! ajouta le despote en me montrant par la fenêtre une des statues du jardin des Tuileries. Dès lors je fus entièrement rassuré. — Que Dieu et les saints vous accompagnent, et désormais ne vous inquiétez plus à cause de moi. Courez à Sainte-Pélagie, et portez le plus vite possible à votre amie

la nouvelle de son élargissement, acheva l'empereur, et il me quitta avec une affabilité entrême, comme si rien ne se fût passé entre nous.

— Eh bien, partons!

— Mon équipage attend à la porte.

— Je suis prête! dit-elle, et appelant sa camériste, elle lui ordonne de tout emballer et de la rejoindre chez elle.

A peine est-elle assise dans la voiture, à côté de Chaptal, qu'elle devient soudain silencieuse et pensive. Elle avait senti sa vanité, son amour-propre profondément humiliés, en apprenant que l'empereur, qu'elle croyait bien follement épris de sa beauté, était froid pour elle comme pour une statue, et qu'il s'était permis avec elle et Chaptal une plaisanterie dont la grossièreté la révoltait.

— A quoi penses-tu, mon enfant? lui demande Chaptal après une courte pause.

— Je songe au moyen de nous venger tous les deux.

— La meilleure vengeance, selon moi, c'est de punir l'indifférence par l'indifférerrce et de ne plus te préoccuper de lui.

M. Chaptal avait beau dire; depuis le moment où elle avait su qu'elle était indifférente à l'empereur, mademoiselle Bourgoin sentait que Napoléon ne lui était plus indifférent.

Car il en est ainsi du cœur des femmes, que de fois ne dédaignent-elles pas l'amour le plus ardent, pour essayer le pouvoir de leurs charmes sur un cœur insensible et froid !

— Comte Chaptal, reprend-elle après avoir mûrement réfléchi, un tel outrage réclame une satisfaction éclatante.

— Parle, mon enfant, que dois-je faire?

— Il faut me donner une preuve de votre amour.

— Exige de moi ce que tu voudras; je suis ton débiteur, et pour te contenter je me soumettrai à tout.

— Eh bien, je vous prends au mot. Comte Chaptal, qu'avant le coucher du soleil, votre démission soit entre les mains de l'empereur.

— Comment! ma chère Bourgoin, déposer mon portefeuille !

— Il n'y a pas à hésiter. L'empereur

vous a gravement offensé... il m'a insultée sans pitié... il a suspecté ma fidélité... ridiculisé mes principes... il m'a ravi ma liberté pendant huit jours, et il a fait de vous l'instrument de sa vengeance en vous faisant exécuter son ordre despotique. N'est-ce donc point assez pour lui envoyer votre démission ?

— Tu a raison, ma colombe. D'ailleurs depuis quelque temps je ne me sens plus de goût pour les tracas de la politique ; je suis fatigué d'être obligé de danser selon les caprices de ce Corse, comme un singe au son de la flûte d'un Savoyard. J'ai besoin de repos ! s'écrie-t-il avec humeur ; je veux retourner à ma science favorite, à ma chimie, et trouver dans tes bras, mon Étiennette, une compensation aux plans ambitieux et aux rêves chimériques de la politique et des affaires de l'Etat.

— A la bonne heure, Excellence ; voilà comme tu me plais !

— Fais-moi grâce de ce titre ridicule ! Mon père était un honnête apothicaire. J'ai exercé la même profession, et je n'en rougis pas. Du premier sot venu l'empe-

reur peut faire un ministre, mais de tous ses ministres il ne saurait faire un chimiste comme Chaptal, et voilà ce qui me réjouit, Étiennette. Je suis plus fier de cela que de tous mes titres et de tous mes ordres, de toutes mes places et de toutes mes dignités !

— Le comte de Chanteloup est mort, vive Jean-Antoine Chaptal ! s'écrie mademoiselle Bourgoin en le pressant avec transport sur son cœur. Quel beau triomphe pour la chimie !...

Deux heures plus tard, le ministre de l'intérieur présenta sa démission.

Six jours après on lisait dans le *Moniteur* :

« Sa Majesté l'empereur a daigné accepter la démission du comte Chaptal de Chanteloup, et nommer le duc d'Otrante ministre de l'intérieur. »

La France entière crut que la discussion survenue dans le cabinet de l'empereur au sujet de la supériorité du sucre de canne ou du sucre de betterave avait provoqué ce changement de ministère (1). Mais ma-

(1) L'empereur s'était prononcé pour le sucre de betterave, Chaptal pour le sucre de canne.

demoiselle Bourgoin était beaucoup mieux renseignée.

XV

Pendant cette crise ministérielle qui avait occupé huit jours la cour et la ville, M. Grimod de la Reynière avait été soumis à un interrogatoire du juge d'instruction et déclaré libre après deux semaines de captivité. Mais comme il n'y a point de roses sans épines, il s'était vu condamné au payement de tous les frais. Accusé par Fouché d'offense envers l'empereur pour avoir dénié à Napoléon le sentiment du beau et l'avoir traité d'ogre, notre ci-devant avocat avait avoué sans détour que, malgré son estime pour le grand empereur comme guerrier, législateur et homme d'État, il ne se sentait nullement enclin à le vanter aussi comme gastronome. Tout en confessant le blâme émis par lui sous ce point de vue, il avait

terminé sa justification par ces paroles :

« Héliogabale était un pauvre empereur, mais un admirable gourmand ; Napoléon est un pauvre gourmand, mais un admirable empereur, et si c'est un crime de lèse-majesté que d'exprimer cette pensée tout haut, il faut faire un procès à la France entière, car elle partage mon sentiment. »

Après cette péroraison, sa mise en liberté avait été prononcée.

Si, d'un côté, il avait éprouvé l'amère douleur de payer ces propos par quinze jours de reclusion, d'autre part il ressentait la joie la plus vive de devoir à sa captivité le premier chapitre de la connaissance personnelle de mademoiselle Bourgoin, le deuxième et le troisième chapitre de son *Manuel de l'amphitryon* et — ce qu'il préférait à tous les chapitres du monde — un appétit vorace, dont il se promettait des merveilles.

Immédiatement après sa sortie de prison, il prit un bain ; puis il alla chez Véry et ensuite chez la Mézeray.

Mademoiselle Joséphine, enchantée de

revoir son précepteur, le reçut avec une cravache à la main et avec une tendresse vraiment touchante.

— Votre M. Fouché est un dénonciateur! lui dit Grimod.

— Depuis le soir en question, le coquin ne s'est plus montré chez moi, de peur que je ne lui demande compte de son abominable conduite. Ce maroufle qui fait trembler la France entière est un lâche qui redoute plus mon animosité que la disgrâce de Napoléon. Par bonheur, je sais de lui des choses qui peuvent le perdre. Un mot de ma bouche et Fouché est renversé! s'écrie la Mézeray en agitant sa cravache.

— Mademoiselle, réplique M. de la Reynière en saisissant cette occasion aux cheveux, il faut que vous nous vengiez tous les deux.

— Mon ami, je vous vengerai!

— De quelle manière, ma charmante Erinnys.

— Le duc d'Otrante m'a fait l'honneur de m'inviter par écrit à venir chez lui ce soir.

— Et vous vous rendrez à cette invitation?

— Naturellement! s'écrie Joséphine en faisant siffler sa cravache d'un air joyeux..

— Mais n'avez-vous rien à craindre?

— Je me fie à ce talisman! dit-elle en jouant avec sa cravache.

— Mademoiselle, vous êtes un petit Satan, un diable en jupons, un Belzébuth en gants glacés.

— Oh! M. Grimod, je suis bien plus que tout cela! Je suis la fille unique de ma bonne et défunte mère, qui plus d'une fois a rossé son cher et honnête mari.

— Respect aux cendres d'une telle mère!

— Respect au courage d'une telle fille! dit mademoiselle Mézeray en frappant l'air de son talisman.

Grimod trépignait de plaisir.

XVI

M. Fouché, après s'être vengé d'une

façon éclatante de son rival, le digne président du *Caveau moderne,* songeait actuellement à se venger aussi de l'infidélité de son *agent femelle.* Cela lui devenait d'autant plus facile que, rassasié des charmes de Joséphine, il cherchait un prétexte pour rompre le plus tôt possible sa liaison avec elle. Il avait, ainsi que nous l'avons dit, plus d'une douzaine de ces mouchards femelles à sa disposition, mais nulle de ces créatures ne montrait autant d'indocilité et d'entêtement, d'arrogance et de colère, que mademoiselle Mézeray.

Quelle différence avec mademoiselle Zoé, petite danseuse du grand Opéra, toute jeune, svelte comme un épi, légère comme une bulle de savon, et plus effrontée que le Puck du *Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare! Cependant malgré sa jeunesse, elle avait déjà réduit à la mendicité deux vieux sénateurs et le fils d'un pair d'Angleterre; et peu de temps avant de contracter alliance avec le duc d'Otrante, elle avait conçu le projet d'émigrer à Calcutta pour y ruiner les Indes entières — d'après le dire d'un plaisant — car elle aimait

aussi le luxe et la prodigalité par dessus tout et n'avait, selon sa propre expression, noué cette nouvelle intrigue avec l'avare Fouché que faute de mieux et en attendant.

A Paris on ne connaissait cette danseuse que sous le nom de la *Perle d'Avignon*, car Avignon avait le bonheur d'être la patrie de cette précieuse abeille.

Fouché avait également invité cette *Perle*.

Mademoiselle Zoé, transparente comme une banknote anglaise, était assise sur le sofa à côté du ministre, qui réunissait à présent dans ses mains les portefeuilles de l'intérieur et de la police, et son bras droit entourait le cou de son amant. Devant eux était placée une table servie, sur laquelle se trouvait un vase en cuivre plein de glace renfermant deux bouteilles de champagne débouchées.

Après avoir sablé le dernier verre de la première bouteille, il entama la deuxième.

—Pourquoi ce troisième verre que voilà? demande la danseuse.

— J'attends encore un autre convive.

— Qui donc? reprend la *Perle d'Avignon*.

— Une de tes rivales, mademoiselle Joséphine Mézeray. La connais-tu?

— De réputation seulement, répond Zoé en vidant son verre.

— Quels yeux elle va ouvrir, quand elle t'apercevra à mes côtés!

— On la dit très-irascible.

— Qu'importe! Tu sauras bien l'intimider, dit Fouché en remplissant son verre. Elle me fatigue, et je suis décidé à rompre avec elle, ajoute-t-il. Tu m'aideras, ma jolie Perle.

— Que faut-il que je fasse? demande Zoé.

— Dès qu'elle entrera, tu demeureras tranquillement assise.

— Pas autre chose?

— Puis je lui verserai un verre de champagne et...

— Je le lui présenterai en la priant de choquer avec moi.

— A merveille! je n'en demande pas davantage, dit Fouché

— La délicieuse plaisanterie! J'en ris

d'avance comme un enfant! Et puis après?

— Le reste viendra tout seul, ajoute le duc en se frottant les mains.

Au même instant paraît une dame revêtue d'une amazone bleu clair à boutons de nacre, d'un chapeau blanc et d'un voile noir; tenant dans une main la longue queue de sa robe et dans l'autre sa cravache. C'était mademoiselle Mézeray.

Lorsqu'elle voit l'impudique *Perle d'Avignon* pendue au cou de son *pudique Joseph,* elle s'arrête un moment.

— Ah! ah! bonsoir, s'écrie Fouché. Vous connaissez-vous, mesdames?

Zoé qui a saisi son lorgnon, toise sa rivale des pieds à la tête, et dit ensuite d'un ton dédaigneux :

— Non!

— Alors, continue le duc en parodiant la scène de l'autre fois, permettez-moi de vous faire faire connaissance. Mademoiselle Mézeray, actrice du Théâtre-Français; mademoiselle Zoé, une des gloires du grand Opéra.

Elles restent toutes les deux immobiles.

— Veuillez prendre un siége et vous asseoir près de nous, dit le ministre en remplissant le troisième verre.

Joséphine semble réfléchir une minute; puis elle avance une chaise sans dire mot et s'assied. Zoé pose ensuite le verre sur un plat d'argent et le lui présente.

La comédienne l'accepte sans prononcer une parole.

— Vous êtes en costume d'amazone, mademoiselle. Est-ce que vous venez du manége?

— Je viens du bois de Boulogne, répond Joséphine avec un sang-froid admirable.

— Y étiez-vous seule ou en compagnie? demande le ministre d'un air ironique.

— J'avais avec moi un de mes chiens de chasse, et — votre Excellence l'ignore sans doute encore — ce chien répond au nom de Fouché.

— Quand avez-vous baptisé ainsi cet animal?

— Ce matin.

— Je vous remercie de cette attention délicate, dit M. Fouché, qui s'efforce de garder son calme. Une politesse en vaut

une autre. Demain matin je chargerai mon cocher de changer le nom d'un de mes chevaux, et de lui donner celui de *Mézeray*.

Zoé se met à rire aux éclats. Joséphine grince les dents, mais elle reste froide en apparence.

— Vous plairait-il de choquer avec moi? demande la danseuse en se levant et en tendant son verre.

Mademoiselle Mézeray ne lui répond pas.

— Est-ce que vous êtes sourde? reprend la petite et impudente Zoé. Je vous ai demandé si vous vouliez choquer avec moi? répète-t-elle, et elle approche son verre d'un air moqueur.

Joséphine, qui ne peut plus se contenir, se lève de sa chaise, arrache de la main de la *Perle d'Avignon* le verre qu'elle lui présente, et lui en lance le contenu au visage.

— Quelle audace! s'écrie la danseuse.

— Quelle infamie! exclame le ministre, bondissant de fureur.

— Duc d'Otrante, modérez votre colère! dit la Mézeray.

— Il faut jeter cette insolente à la porte! vocifère la danseuse.

— A l'instant même! s'écrie M. Fouché.

Mais à peine ce mot est-il tombé de ses lèvres, que mademoiselle Mézeray, dont la patience est à bout, brandit son talisman, et leur applique à tous deux une couple de coups de cravache à travers le visage, de manière à faire jaillir le sang de leurs joues.

— Au meurtre! au meurtre! s'écrie Zoé en tombant évanouie sur le sofa.

— Au secours! au secours! hurle le mimistre.

Et aussitôt toute une meute de chiens à livrée se précipite dans la chambre pour lui venir en aide.

— Emparez-vous de cette insensée! ordonne Fouché en étanchant avec sa serviette le sang qui coule de ses blessures.

Et les chiens veulent se ruer sur elle. Mais au milieu de ce tumulte, elle demeure impassible comme une amazone, tire de sa poche un pistolet chargé et dit ensuite d'un ton froid et tranquille :

— Je tue le premier qui m'approche!

— Entraînez-la hors d'ici! s'écrie le duc.

— Inutile! Je me retire, dit mademoiselle Mézeray, et elle s'éloigne gravement, sans que personne ose porter la main sur elle.

Zoé, qui n'est pas encore revenue de son évanouissement, est portée sur un lit d'après les ordres de Fouché, et au bout de quelque temps elle reprend connaissance.

Le lendemain à l'aube du jour, notre intrépide amazone eût été conduite sous l'escorte des sbires de Fouché dans l'une des nombreuses prisons de la ville, si en même temps que son talisman, elle n'eût possédé certains secrets dont la révélation aurait ruiné le duc et son pouvoir.

M. le ministre de l'intérieur et de la police se vit donc forcé d'accepter humblement les coups de cravache, trop heureux que mademoiselle Mézeray se montrât encore assez généreuse pour ne pas dévoiler ces terribles secrets.

De cette façon M. Grimod se trouvait aussi vengé.

XVII

Le président du *Caveau moderne* jouissait à peine de sa liberté depuis une quinzaine de jours, qu'il se vit embarqué dans une nouvelle aventure. Il avait appris de la bouche de papa Geoffroy que M. Jérôme Brown, dans son impardonnable enthousiasme pour mademoiselle Mars, s'était soumis au martyre d'un mutisme de six mois, et que, pour pouvoir accomplir sa promesse, il s'était démis immédiatement de son grade. Un Casanova tel que M. de la Reynière devait juger tout cela ennuyeux, ridicule, absurde à l'excès. Aussi avait-il déclaré sans ambages qu'un fanatique de ce calibre devait avoir complétement perdu la tête ou — ce qui est pis encore — être tout à fait stupide et imbécile, pour faire un pareil sacrifice à une dinde aussi prude. Papa Geoffroy s'était empressé de rapporter ces propos au jeune

Suisse. M. Brown, que l'opinion d'un homme de la trempe de Grimod touchait fort peu en définitive, ne s'était pas senti personnellement offensé. Mais ce qui le révoltait, c'était qu'un vieux mauvais sujet comme M. de la Reynière eût l'impudence d'outrager mademoiselle Mars — l'idéal de ses rêves juvéniles, l'étoile de ses plus douces espérances, l'idole de son culte — et de la traiter de *dinde*. Il faut jouir du bonheur de n'avoir que vingt et un ans, pour comprendre qu'une expression de ce genre peut exciter le désespoir d'un amoureux. Jérôme, condamné à un long silence, ne pouvait, comme un autre, soulager sa colère qui débordait, par des injures qui lui eussent été salutaires; il était obligé de se taire et de dévorer sa rage. Vous tous, qui pouvez parler, concevez-vous la peine, le tourment, le supplice d'un amoureux, qui voudrait décharger sa fureur, et qui doué de la parole, doit rester muet comme un poisson! Et cependant il s'y résigna avec une telle abnégation qu'il ne lui vint pas à l'idée d'en vouloir à la divinité qu'il adorait, de murmurer contre

elle, parce qu'elle lui avait imposé un sacrifice qui à tout autre homme eût paru impossible. Mais de quoi l'amour n'est-il pas capable? Il irait arracher les étoiles à la voûte du ciel et en formerait un diadème pour le front de la femme aimée!

Telle était la disposition d'esprit de notre pauvre héros, soumis à une si cruelle épreuve. Il adorait en silence sa divinité avec toutes les forces de son âme, avec toute l'ardeur et la folie d'un premier amour. Son sort était-il digne d'envie ou de pitié? Qui oserait trancher cette question?

Par une après-midi le malicieux hasard avait réuni au café de Foy l'amoureux fanatique et le gastronome incarné.

— Est-il vrai, mon jeune ami, qu'un méchant caprice de votre déesse vous a condamné à l'affreux châtiment d'un silence de six mois? demande Grimod pour éveiller la colère de Brown.

Il répond à cette question par un signe de tête et se tait.

— Ainsi il faut vraiment que vous restiez la bouche close pendant une demi-

année, et que vos lèvres ne prononcent pas une parole? Mon pauvre M. Brown, vous êtes fou!

Jérôme dut rassembler toute son énergie pour demeurer fidèle à son serment et ne pas rompre le silence.

— Savez-vous qu'une comédienne comme votre Mars est incapable de reconnaître un tel sacrifice?

Le malheureux ne dit mot, mais le sang lui bouillait dans le corps.

— Savez-vous qu'elle ne mérite pas un pareil dévouement?

Toutes les veines de l'infortuné jeune homme se gonflèrent à se briser.

— Savez-vous enfin que votre Mars adorée est une raffinée coquette, une froide et prude dinde?

L'amoureux écuma de rage. S'il avait eu une épée au côté, il en aurait frappé à l'instant le misérable railleur.

— Et vous persistez à vous taire?... demande Grimod avec un accent provocateur.

Ivre de colère, Jérôme a tiré un crayon de son portefeuille, et d'une main trem-

blante il écrit sur une feuille de papier blanc :

— Demain matin, à cinq heures, je vous attends avec deux pistolets et un témoin à la barrière de Neuilly.

—C'est convenu! dit M. de la Reynière, qui maniait aussi habilement la sonnette que la casserole, et dont la réputation de bretteur égalait celle de gastronome.

Brown se lève tout furieux et sort précipitamment. Quant à Grimod, il vide sa quatrième tasse de café noir — il en buvait souvent quinze dans une journée— et tout ravi de s'être mis un nouveau duel sur les bras, il se jette dans un fiacre et se fait conduire chez papa Geoffroy. Le bonheur veut qu'il le trouve chez lui.

— Qu'est-ce qui me procure l'avantage de votre visite? demande le feuilletoniste.

— Je viens vous annoncer que j'ai l'intention de vous rendre un grand service demain matin.

— Désirez-vous m'avoir à déjeuner?

— Non pas précisément. Je veux vous offrir une jouissance dix fois plus vive et vous débarrasser d'un de vos rivaux, l'a-

mant de mademoiselle Mars, M. Brown, en lui logeant demain matin entre cinq et six heures une balle dans la poitrine.

— Est-ce que vous voulez vous battre avec lui?

— Le pauvre diable m'a provoqué. Papa Geoffroy, vous serez mon second.

Le feuilleton a reculé de trois pas.

— Mon cher Grimod, dit l'abbé, épargnez-moi de pareils désagréments. Je suis un vieillard, et d'ailleurs j'ai des affaires plus importantes que celle d'être l'oiseux témoin de votre bravoure.

— Mon respectable papa, je crois que vous avez peur...

— De votre plume? demande le critique.

— Non, de ma sonnette, qui est tout au moins aussi aiguë que votre plume. En refusant d'être mon second, vous m'offensez; et en m'offensant vous me placez dans la nécessité de vous demander raison sans désemparer.

Le critique devient blanc comme la craie.

— Choisissez, papa; préférez-vous être mon second ou mon adversaire?..

— Mais vous êtes donc endiablé? demande le feuilletoniste, qui aimait mieux n'être ni l'un ni l'autre.

— En affaires de cette nature, papa, je n'entends pas plaisanterie; ne me laissez donc pas davantage dans l'incertitude.

— Non! Jamais de ma vie et même à l'heure de ma mort, je ne vous pardonnerai cette dure exigence, cette horrible contrainte! reprend l'abbé pâle comme un trépassé.

— Décidez-vous! s'écrie M. Grimod.

M. Geoffroy, à qui l'odeur de la poudre était aussi désagréable que la vue du sang, se décide, après de longues hésitations, à choisir le moindre des deux maux.

— Allons, je serai votre témoin. Mais je vous en préviens d'avance, si ce duel m'occasionne la plus légère contrariété, j'abîmerai tellement la prochaine livraison de votre almanach, qu'il ne sera pas bon à jeter aux chiens!

— Nous verrons! dit le gourmand, et il quitte son ami.

Le pauvre papa Geoffroy essuie les perles de sueur qui inondent son large

front, pousse deux énormes soupirs et se dit ensuite tout bas :

— Je saurai bien me venger de lui!

XVIII

Le lendemain matin, à l'heure indiquée, deux fiacres se rencontraient à la barrière de Neuilly. Dans l'un se trouvait Jérôme avec son oncle, le bijoutier de Genève; dans le second, Grimod de la Reynière avec papa Geoffroy.

Pendant que les adversaires se dirigent vers Monceaux, nous ferons une courte halte, pour dire ici quelques mots sur la mode du duel.

Qui pourrait énumérer tous les ouvrages qui se sont prononcés les uns pour, les autres contre le duel? Une vieille et savante perruque du grand-duché du Mecklenbourg, le conseiller Gaspard Thurmann a recueilli dans un seul ouvrage tous les livres publiés sur cette matière depuis l'an-

née 1700 (1). A partir de cette époque la littérature du duel est devenue un Chimboraço. Nous devons l'un des ouvrages les plus intéressants des temps modernes à la plume gracieuse de M. Anthelme Brillat-Savarin, de ce même homme qui, par sa *Physiologie du goût,* a mérité le titre de classique français. Son *Essai historique et critique sur le duel* n'est pas moins piquant. Ce travail fournit la preuve que cet aimable esprit s'est montré tout aussi consciencieux comme historien que comme gastronome. Quelques lignes suffiront pour donner à nos lecteurs un aperçu du développement historique par lequel le duel a passé en France. Les plus anciennes traces du combat singulier se retrouvent dans le milieu du treizième siècle. Le premier combat de ce genre eut lieu en 1250 entre Gausselin de Lunelle et Guillaume de Bouvil. Le chevaleresque François Ier, protecteur déclaré du duel, délivra sept mille lettres de grâce à des gentilshommes qui avaient tué leurs adversaires. Le der-

(1) *Bibliotheca duellica, sive de barbarâ et belluinâ duellandi consuetudine.*

nier duel autorisé arriva sous Henri II, le 10 septembre 1547 à St-Germain-en-Laye, entre François de Vivonne, seigneur de la Châteigneraie, favori du roi, et Guy de Chabot-Jarnac, beau-frère de la duchesse d'Etampes, à la suite d'une insulte adressée à une dame; le premier de ces personnages fut tué. Sous Charles IX l'usage du duel parmi les gentilshommes prit une telle extension, que presque chaque soir, dix ou douze combats singuliers laissaient leurs traces sanglantes au Pré-aux-Clercs, dans le voisinage du Louvre. Le successeur de Charles, Henri III, se vit ainsi contraint de défendre cet usage barbare et de décréter le supplice de la roue contre les duellistes. Sous Henri IV, qui avait établi la peine de la décapitation contre les délinquants, plus de quatre mille gentilshommes perdirent la vie dans des duels accomplis en secret. Louis XIII, pour donner un exemple terrible, fit trancher la tête à trois coupables, Montmorency, Bouteville et Deschapelles, le 22 juin 1627. Cela n'empêcha point que sous son successeur, Louis XIV, cette funeste mode devint si

générale que dans certaines compagnies on n'acceptait plus que les gens en état de prouver qu'ils s'étaient déjà battus en duel et qu'ils avaient tué au moins un de leurs antagonistes. Louis le Grand, espérant opposer une digue à cette folie, publia en 1679 un édit qui déclarait que le duel était une lâcheté. Mais cet édit avait porté si peu de fruits, que Louis XV se vit obligé de renouveler la loi de Henri III, et de faire rouer en 1767, sur la place publique de Grenoble, le sénateur Duchelois qui avait tué en duel le soldat Béguin. La révolution avait aussi fixé des peines contre le duel; néanmoins une loi du 17 septembre 1793 autorisa cette coutume. Le code pénal de Napoléon se tait sur le duel, et depuis lors on ne sait pas encore jusqu'à cette heure si le duel est permis ou défendu. Les cours d'appel de Besançon, Montpellier, Toulouse, Metz, Nancy et Colmar, se fondant sur les articles 295, 304, 319 et 326 du code Napoléon, l'ont déclaré coupable, il est vrai; mais la cour de cassation de Paris et la plupart des jurisconsultes ont infirmé cette sentence

à diverses reprises ; ce qui fait que jusqu'à présent en France le duel est sinon permis, du moins toléré. Selon nous, le duel est une extravagance, que la loi ne devrait permettre, comme dans quelques Etats de l'Amérique du Nord, que dans le cas où le meurtrier prend l'engagement de nourrir la famille de la victime. Si la loi stipulait que le vainqueur devrait payer les dettes du vaincu, les duels cesseraient bientôt d'eux-mêmes. Anciennement on se battait en duel — notamment en Espagne et en Italie — pour des discussions religieuses, pour la conception immaculée de la Vierge Marie, pour la trinité divine, etc. Notre siècle de lumières en a fini depuis longtemps avec ces babioles, mais il est encore assez arriéré en France et ailleurs pour échanger une couple de balles au sujet de questions politiques ou littéraires. Ceci est le *nec plus ultrà* du ridicule. Dans tout combat on doit se servir d'armes égales. Quiconque est attaqué par la plume, peut aussi se défendre avec la plume. Celui qui a recours à l'épée et aux pistolets révèle son impuissance morale , et se conduit

comme un lièvre littéraire qui reconnaît la supériorité de son antagoniste. Voilà notre avis sur le duel. Peu importe que d'autres ne le partagent pas; nous persisterons à dire que le duel n'est qu'un aveu d'incapacité pour se défendre d'une manière permise, une lâcheté sous le masque de la bravoure, et en y regardant de près, un suicide déguisé.

Peut-être nous demandera-t-on si M. Jérôme Brown avait le droit de provoquer M. Grimod à cause de ses expressions insultantes au regard de mademoiselle Mars. Malgré l'opinion que nous venons d'émettre, nous répondons affirmativement. Le seul cas où le duel nous paraisse moins répréhensible et moins coupable, c'est lorsqu'un outrage injuste est adressé a une femme qui ne peut se défendre. En pareille circonstance le devoir de tout homme d'honneur est d'exiger une rétractation et d'exposer ses jours, si on la refuse obstinément. Sans doute l'honneur offensé de la femme n'est pas sauvé par là, mais elle obtient ainsi une satisfaction plus glorieuse pour son protecteur que tout exploit d'un

autre genre. Jérôme savait cela : c'est pourquoi il avait provoqué l'insolent calomniateur de celle qu'il aimait.

Arrivés sur le terrain, les témoins mesurèrent vingt pas. D'après les conventions les deux adversaires devaient tirer en même temps. L'impétueux Jérôme se plaça en face de l'apathique Grimod. Ils abaissèrent leurs armes et l'on entendit aussitôt le sifflement de deux balles. Jérôme avait atteint son adversaire au bras, Grimod avait frappé son vis-à-vis à la cuisse gauche. Brown tomba par terre silencieusement, sans proférer une plainte. Grimod resta debout, tira de sa poche un mouchoir de soie et dit tranquillement à son second :

— Nous en sommes quittes à bon marché, pansez-moi.

Les deux autagonistes se saluèrent du geste et montèrent dans leur voiture respective pour retourner à Paris.

Pendant le trajet, Jérôme s'aperçut que sa blessure était plus grave qu'il ne l'avait cru d'abord. La douleur devenait plus intense, et la perte du sang, presque insigni-

fiante dans le premier moment, augmentait de plus en plus. Le pauvre oncle, qui observait son neveu avec une attention toute paternelle, s'inquiéta en voyant Jérôme pâlir d'une manière effrayante. Il le secoua par le bras et lui dit en tremblant :

— Jérôme, réponds-moi ; est-ce que tu vis encore ?

Le jeune Suisse rassembla toutes ses forces pour ouvrir les yeux et sourire à son témoin en signe de reconnaissance.

— Jérôme, je t'en conjure, reprit l'oncle, dis-moi comment tu te trouves !

Brown lui serra la main en silence.

— Un mot, rien qu'un mot ! pria le bijoutier.

Mais Brown resta muet. Fidèle à son serment même au milieu des souffrances les plus aiguës, il ne murmura pas une seule parole, pâlit de plus en plus et tomba enfin sans connaissance sur l'épaule de son parent. Le bijoutier était en proie à une anxiété inexprimable ; il ne savait si son neveu avait rendu l'âme ou s'il vivait encore. Il essuya tout en soupirant la sueur glaciale qui coulait du front du

blessé, le pressa avec effusion sur son cœur, cria au cocher de fouetter ses chevaux, et répéta dix fois de suite :

— Ah ! que ne sommes-nous arrivés !

Dans le fiacre qui suivait, la conversation était beaucoup plus animée et plus gaie.

— Le pauvre garçon me fait de la peine à présent, disait M. de la Reynière. Je ne voulais que lui faire une légère blessure ; mais hélas ! mes balles ont l'habitude de manquer rarement leur but. Pourvu que le coup qu'il a reçu ne soit pas dangereux !... il est vrai que je n'ai rien à me reprocher, car enfin c'est lui qui m'a provoqué.

— La malheureuse Hippolyte sera inconsolable en apprenant que Jérôme s'est battu pour elle.

— C'est possible ! mais sans le vouloir je serai venu diablement en aide à la sotte inclination du jeune homme. Les femmes sont capables de s'éprendre de l'homme qui se bat pour leur honneur, au point de ne rien lui refuser. Mars va le soigner, le dorloter...

— Quel bonheur pour lui ! se dit papa Geoffroy.

— Elle pansera elle-même sa blessure, et lui en fera une autre plus grave peut-être. Quant à vous, abbé — que Jérôme en revienne ou non — elle ne vous pardonnera jamais de m'avoir servi de témoin, vous, son ami et son plus chaleureux partisan.

— Vilain garnement que vous êtes, pourquoi n'avoir pas dit cela plus tôt?

— Parce que vous auriez mieux aimé vous battre avec moi. A présent qu'il n'y a plus rien à changer aux événements accomplis, je vous en montre les conséquences afin de vous taquiner un peu ; voilà tout.

— M. Grimod, vous êtes un démon! s'écria l'abbé.

— Est-ce que vous ne vous en apercevez que d'aujourd'hui, papa Geoffroy?

— Au lieu de doigts, vous avez des griffes...

— Absolument comme Satan, interrompit le vaurien, qui se sentait on ne peut plus flatté de cette allusion. Mais tranquil-

lisez-vous, cher abbé! Ce petit duel m'a ouvert l'appétit, et s'il vous plaît d'être mon convive aujourd'hui, nous irons directement chez Véry nous régaler d'un excellent déjeuner.

— Comme ce diable-là sait vous tenter! exclama M. Geoffroy, qui à l'instar de presque tous les critiques, était non-seulement corruptible, mais encore tant soit peu parasite.

— Acceptez, vous me ferez plaisir. Après un duel, l'estomac a beaucoup plus d'élasticité. Il sent qu'il a échappé à un danger, et se venge de l'inquiétude à laquelle il a été soumis, en fonctionnant et en digérant mieux que jamais. Abbé, j'éprouve une faim de cannibale, une faim qui me rend capable d'absorber tous les plats étalés sur la carte de Véry.

— Ma foi, va pour le déjeuner! s'écria le feuilletoniste en frottant amoureusement son énorme abdomen.

Un moment après, ils descendaient chez le célèbre restaurateur.

XIX

Trois heures plus tard, mademoiselle Mars apprenait par l'oncle de Jérôme la première nouvelle du duel et de sa sanglante issue. Elle fut près de s'évanouir d'effroi, et dut rassembler tout ce qui lui restait d'énergie pour résister à cette secousse inattendue. Elle sentait à présent plus clairement que jamais que le dévouement de cet homme obscur avait fait sur son cœur virginal une impression plus profonde et plus forte que tous les hommages réunis de son brillant entourage. C'était à cause d'elle qu'il avait été la risée de son adversaire; c'était pour elle qu'il avait bravement exposé sa vie et versé son sang!

Une fois remise du premier choc, des larmes de joie vinrent baigner les longs cils de ses yeux. Elle comprenait que ce jeune héros par son courage et la con-

stance de son attachement avait mérité d'être aimé d'elle ; que Jérôme était le seul homme de sa cour qui se fût montré complétement digne de sa tendresse ; qu'en accomplissant son serment, il lui avait fait un sacrifice presque incroyable et donné la plus belle preuve de son inaltérable affection ; qu'enfin il avait acquis de justes droits à sa reconnaissance.

Toute préoccupée de cette pensée unique qui imposait silence à toutes les autres, elle jette un châle par-dessus sa toilette du matin, monte dans la voiture de l'oncle qui cherche en vain à la retenir, et arrive à la maison de celui qu'elle aime.

A son entrée dans la chambre, dont les jalousies baissées donnent à peine accès à la lumière, elle se précipite vers le chevet du blessé étendu sur son lit, à moitié privé de sentiment.

— Jérôme ! Jérôme ! s'écrie-t-elle avec des milliers de larmes dans la voix, en saisissant sa main glacée et la pressant sur ses lèvres brûlantes. Jérôme, vivez-vous encore ? continue-t-elle avec un accent qui aurait ressuscité un mort.

Brown, dont la vie allait s'éteindre, se ranime à ce doux écho de l'amour; il rouvre les yeux et regarde l'idole de son cœur avec un air de joie indicible.

— Il vit! Il vit! s'écrie-t-elle en serrant convulsivement sa main et la couvrant d'ardents baisers et de larmes de bonheur. Jérôme, mon cher Jérôme, c'est moi... votre Hippolyte qui vous aime, qui vous adore. Je vous dégage de votre serment et vous adjure de rompre le silence. Dites-moi si vous me reconnaissez encore... si vous entendez ce que je vous dis... si vous comprenez ce que je ressens pour vous. Jérôme, parlez!... Il faut que vous parliez, si vous m'aimez et si vous voulez apaiser ma douleur.

Brown soulève de nouveau ses paupières et fixe sur elle un regard mélancolique.

— Jérôme! recommence-t-elle tout égarée, tu entends la prière de ta pauvre Hippolyte, et tu te tais encore? Oh! c'est que la vie t'a abandonné, c'est qu'il n'y a plus de salut ni pour toi ni pour moi!

— Prenez courage, mademoiselle; ne perdez pas espoir tout à fait. Jérôme est

jeune, Dieu est miséricordieux et tout-puissant; il exaucera le vœu de votre noble cœur, et l'assurance de votre amour fera revenir cet infortuné à la vie. Près de vous il guérira. Les médecins qui l'ont quitté, il y a une heure, m'ont affirmé qu'il peut être sauvé encore.

— Ont-ils dit cela réellement? Oh! alors je vais courir chez eux, me jeter à leurs genoux et les supplier, au nom de mon amour et de mon éternelle reconnaissance, de l'arracher aux étreintes de la mort. Jérôme, Jérôme, un mot, de grâce, rien qu'un mot! Ne prononce que mon nom; laisse-moi entendre le son de ta voix, afin que j'y puise une lueur d'espérance!

— N'insistez pas, je vous en prie. Je connais mon neveu; nulle puissance au monde, pas même la vôtre, ne lui fera rompre son serment.

— Oh! mon Dieu! s'écrie Hippolyte en se tordant les mains; et c'est moi-même qui l'ai voulu ainsi!... c'est moi qui ai enchaîné sa langue, et qui l'ai impitoyablement condamné au silence! Ah! monsieur, le ciel me punit bien cruellement, sanglote

mademoiselle Mars; puis elle couvre son visage de ses mains et se met à fondre en pleurs.

— Ne pleurez pas, mademoiselle! Chacune de vos larmes retombe comme de l'huile bouillante sur la blessure de mon neveu. Consolez-le par la musique de votre voix, par le baume de votre sourire, par le charme de votre regard où brille en traits de feu le mot magique d'amour.

— Vous avez raison, monsieur! Je ne pleurerai plus; j'essaierai de l'égayer et de soulager les souffrances qu'il endure à cause de moi. Je resterai jour et nuit à son chevet, je le soignerai avec toute la tendresse d'une mère pour son enfant, et je ne le quitterai que lorsqu'il aura repris une vie, une force nouvelle!

— Près de vous, sous le soleil de vos yeux, il se rétablira plus vite qu'avec tous les secours de la médecine. L'amour est le meilleur des remèdes.

— Oh! je l'aimerai comme personne n'a jamais aimé!

Au même instant Jérôme lui saisit la main et la pressa légèrement dans la sienne.

— Mon Dieu, je vous remercie ! Ce serrement de main me dit qu'il guérira et qu'il me pardonnera ! s'écrie-t-elle avec transport, et elle dépose un baiser sur le front de l'heureux blessé.

L'oncle, vivement ému, sent monter à ses yeux deux grosses larmes, plus brillantes que tous ses diamants. La larme est aussi un joyau que le Créateur a donné aux yeux de l'homme pour exprimer la joie de la douleur et la douleur de la joie. La larme aussi est une pierre précieuse dont le prix l'emporte souvent sur tous les trésors du monde.

Les larmes sont le carillon de l'âme.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE.

ÉDITION SCHNÉE.

MADEMOISELLE MARS

ET SA COUR.

BRUXELLES. — IMP. DE P.-A. PARYS,
Rue de Laeken, 48.

E. M. ŒTTINGER.

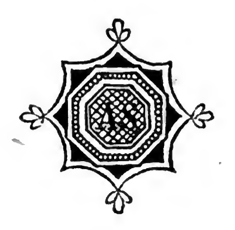
MADEMOISELLE MARS

ET SA COUR,

TRADUIT DE L'ALLEMAND AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR P. ROYER.

TOME II.



BRUXELLES ET LEIPZIG,
AUGUSTE SCHNÉE, ÉDITEUR,
Rue Royale, Impasse du Parc, 2.
1858.

I

Au bout de deux mois, grâce à la vigueur de sa constitution et au talent de ses médecins, mais grâce surtout aux soins touchants de son amante, Jérôme Brown en était arrivé au point de pouvoir quitter son lit. Il ne lui restait plus qu'une grande faiblesse. Tant qu'elle avait entrevu quelque danger, Hippolyte se serait bien gardée de l'abandonner un moment. Elle avait passé les nuits, veillant à son chevet, et

employé pour le guérir toutes les ressources et les consolations imaginables. Une fois ses forces revenues, elle lui fit tous les jours une lecture de deux heures, en choisissant quelque livre d'un de ses auteurs préférés, entre autres la ravissante nouvelle de *Paul et Virgine* de Bernardin de Saint-Pierre (1). Elle se sentait richement récompensée, lorsque aux passages les plus

(1) Ce livre, qui était aussi la lecture favorite de Napoléon, avait procuré à son auteur le titre de membre de l'Académie, un logement gratuit au Louvre et un revenu de huit mille francs, en y comprenant la pension de Joseph Bonaparte. En 1806 Bernardin de Saint-Pierre publia une édition de luxe, avec des gravures de Girodet, Gérard, Moreau, etc.; chaque exemplaire coûtait 432 francs. Lorsqu'il présenta un de ces exemplaires à l'empereur, Napoléon lui dit : Monsieur Bernardin, quand nous donnerez-vous encore des *Paul et Virginie* ou des *Chaumière indienne ?* Vous devriez nous en fournir tous les six mois ! — La première édition avait paru en 1787. Ce roman a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe ; en allemand par A. H. O. Reichard (Riga 1789), en anglais par H. M. Williams (Londres 1796), en italien par J. E. Blanvillain (Paris 1791), en espagnol par J. M. Alea (Perpignan 1816), en portugais par un anonyme (Paris 1818), en grec par N. S. Piccolo (Paris 1824), puis en suédois, en danois, en polonais et en russe. — Ce petit roman, dit M. Quérard dans sa *France littéraire,* plaît à tous les âges, à toutes les classes de lecteurs, par l'intérêt d'une fable charmante, par le coloris et la gracieuse simplicité de ses tableaux et par la mélodie du style. — En France il en a paru jusqu'à présent plus de cinquante éditions différentes.

intéressants, un doux regard de ses yeux, une tendre pression de sa main lui faisaient comprendre qu'il avait du plaisir à l'écouter silencieusement, sans qu'il eût besoin de lui communiquer ses idées. La simplicité de l'action, la naïveté des deux personnages principaux, la description si colorée de la nature des tropiques, description dont chaque ligne est un reproche pour le peintre, le riant climat de l'île de France, la superbe phytographie de cette contrée, tout est retracé dans ce petit roman avec une vérité si délicieuse, avec une chaleur si entraînante, qu'à la lecture de ce livre, à la mélodie de son style enchanteur, on se croit transporté au milieu des éblouissantes merveilles de l'Inde. On entend le chant harmonieux d'oiseaux aux mille couleurs, on respire les innombrables parfums de fleurs gigantesques, et on se sent enivré et rafraîchi tout à la fois par les suaves émanations qui viennent caresser nos sens. Pour des convalescents, il n'y a point de lecture plus calmante, plus salutaire que *Paul et Virginie*, et l'illustre peintre Carle Vernet a raison, lorsque dans son

enthousiasme, il appelle l'auteur de cet ouvrage le *Claude Lorrain* du roman.

Sous le ciel azuré de ce monde Jérôme se sentit renaître à la vie; du sein du passé un doux écho remonta vers lui ; les joyeux rêves de sa naïve enfance vinrent le bercer de nouveau. Paul c'était lui ; et dans Virginie il reconnaissait l'image de son Hippolyte. Il était heureux !... Aussi sa guérison fit-elle des progrès rapides.

Au nombre des personnes qui venaient chaque jour s'informer de son état, on remarquait l'auteur de ses souffrances, M. Grimod de la Reynière, qui maintenant paraissait regretter sa conduite passée à son égard. Tous les matins il envoyait au malade un bouquet de fleurs, accompagné de mille salutations cordiales. Hippolyte, touchée de cette attention délicate, se vit obligée de convenir que M. Grimod, qui lui avait causé tant d'angoisses, était du moins un aimable vaurien.

Sa rancune était bien plus vive contre papa Geoffroy, qui, sans la prévenir du duel, avait accepté la mission d'être le témoin de ce bretteur. Elle ne pouvait par-

donner à son ami de ne s'être présenté ni chez elle ni chez Jérôme, pendant tout le cours de la maladie de ce dernier, pour s'excuser de sa faute. Aussi, malgré la bonté de son cœur, avait-elle résolu de se concerter en secret avec Talma, l'ennemi de l'abbé, et d'infliger au critique un châtiment sans danger, mais très-sévère.

Le jour même où pour la première fois elle était sortie en voiture avec Jérôme, elle avait reçu la visite de Talma en rentrant à son logis.

— Eh bien, lui dit-il dans le cours de la conversation, n'avais-je pas raison de soutenir que papa Geoffroy est un méchant diable? Sinon, comment aurait-il pu faire une aussi cruelle offense à sa belle Hippolyte, et servir de témoin dans ce maudit duel qui a failli coûter la vie à notre jeune ami? Ne comprends-tu pas que cette injure mérite une punition éclatante? Tiens, unissons-nous pour nous venger de lui.

— A merveille, mais de quelle manière?

— Au moyen d'une excellente ruse que j'ai imaginée pour lui inspirer une peur mortelle.

— Voyons, mon cher Talma !

Celui-ci se mettait à tout lui expliquer , lorsqu'on vint annoncer mademoiselle Bourgoin.

— Bonjour, bonjour ! dit Hippolyte en courant amicalement à la rencontre de sa camarade.

La tragédie et la comédie s'embrassèrent avec tendresse.

— Savez-vous ce qui m'amène aujourd'hui chez vous, ma bonne Hippolyte? Un irrésistible besoin de me venger...

— De qui donc? interrompt mademoiselle Mars.

— De cet affreux papa Geoffroy qui, dans son feuilleton de ce jour, nous maltraite plus que jamais, l'ami Talma et moi.

— Que dois-je faire? demande Thalie.

— Il faut nous assister ! répond Melpomène. Il y a une heure, Talma et moi, nous avons conçu un plan pour corriger cet abominable pamphlétaire. L'ami Brutus vous a-t-il déjà communiqué notre projet?

— Pas encore, dit Talma.

— Eh bien, écoutez.

Alors Étiennette, avec une loquacité charmante, raconte à son amie la noire intrigue qu'ils ont tramée, et Hippolyte, tout entière à la félonie de son vassal, est tellement ravie de cette idée qu'elle veut participer au complot. Et de même qu'autre fois, sur le Grütli, trois patriotes suisses avaient fait le serment de se venger de l'insupportable tyrannie du gouverneur Gessler, de même aujourd'hui trois pensionnaires du Théâtre-Français jurent de châtier le Gessler des coulisses, le Napoléon du monde dramatique, le pauvre abbé Geoffroy. Ce fut un moment solennel, digne d'être immortalisé par le pinceau d'un David, d'un Girodet ou d'un Gérard, comme la conjuration du Grütli l'a été par le peintre Paul Delaroche.

Rien de plus doux que la vengeance, dit un proverbe. Et quoi de plus vindicatif sous le soleil qu'un comédien mécontent? L'acteur critiqué ressemble à l'hyène sauvage qui s'attaque jusqu'aux sépultures...

Infortuné papa Geoffroy, que ton sort est à plaindre!

II

Pendant que cette conspiration s'ourdit contre lui, l'abbé est assis dans sa vaste bibliothèque, nonchalamment étendu sur le moelleux coussin d'un fauteuil en velours vert d'Utrecht. Il est plongé dans la lecture d'un petit in-douze doré sur tranche, intitulé : *Histoire de l'antiquité, considérée au point de vue de la gastronomie.* Ce livre provient de l'un des notables du club des Gourmands fondé par Grimod de la Reynière — lequel tient ses séances deux fois par semaine dans le Caveau moderne — et il a été envoyé à papa Geoffroy, pour qu'il daigne en rendre compte dans le *Journal de l'empire*. L'abbé — de peur de la souiller — en a enveloppé la reliure bleu violet d'une feuille de papier légère comme un billet de banque.

Notre critique paraît trouver tant de plaisir à la lecture de ce petit volume, qu'il a pris la résolution héroïque, pour la pre-

mière fois de sa vie peut-être, de le lire scrupuleusement depuis la première page jusqu'à la dernière, afin de pouvoir en dire quelques mots dans un modeste coin de son feuilleton. O puissance d'une couverture travaillée avec art et avec goût! L'auteur anonyme, dans un seutiment de vive reconnaissance, a dédié ce livre à la ville de Périgueux, célèbre par ses truffes, à la ville de Bugey fameuse par ses dindons et à la ville de Strasbourg réputée pour ses foies de canards, et notre ami y a trouvé maintes choses déjà vieilles, qu'il avait oubliées depuis longtemps, mais aussi bien des choses nouvelles qu'il ne savait pas encore, car quel homme peut tout savoir ? L'ignorant ou le sot ; Geoffroy n'était ni l'un ni l'autre.

Maintenant approchons-nous aussi doucement que possible du fauteuil de l'abbé, regardons par-dessus ses épaules et suivons-le dans la lecture de ce livre, tant que cela nous fera plaisir.

Il en est à la neuvième page. Elle nous apprend que le poëte grec Archestrate, qui a écrit un ouvrage remarquable sur la cuisine

de son époque, était tellement maigre, au dire d'un certain Polémon, que, fait prisonnier sur le champ de bataille et placé sur une balance, il n'avait pas pesé plus d'une obole.

— Nos poëtes actuels murmure le feuilletoniste, sont beaucoup plus gras sans doute, mais en revanche leurs ouvrages sont diablement maigres.

Poursuivons notre lecture.

Mythèque, médecin de Syracuse, était venu à Sparte donner aux gastronomes de cette ville des conférences sur la plastique de l'art de manger et des leçons sur la science culinaire, afin de joindre la théorie à la pratique, l'agréable à l'utile, ainsi que le proclamait son annonce. Déjà ses séances lui avaient procuré de nombreux auditeurs, et ses excellents ragoûts non moins de partisans des deux sexes, lorsque le magistrat lacédémonien eut l'idée saugrenue d'expulser du pays ce *Démosthènes de la cuisine,* sous prétexte que la gourmandise était un vice dangereux pour les mœurs chastes et simples de la République, et qu'elle inculquait des sen-

timents aristocratiques à l'homme porté à ses jouissances.

— Sparte avait raison ! entendons-nous exclamer notre abbé. Sur dix gourmands il y a au moins neuf aristocrates. Pour apprivoiser un démocrate, et l'apprivoiser de façon qu'il vienne manger dans la main comme un caniche bien dressé, il faut éveiller en lui le goût de la bonne chère, lui donner bien à manger et à boire, car un estomac à jeun est éternellement radical, un estomac satisfait est toujours conservateur.

C'est aussi notre opinion.

Agathon, poëte tragique grec, à l'issue de la première représentation de chacune de ses tragédies, donnait à tous les spectateurs un magnifique souper, dans le but sans doute de les dédommager par les plaisirs de la table de l'écrasant ennui de son détestable ouvrage.

— Ce charitable exemple, dit l'abbé Geoffroy, tout en promenant un cure-dents en or dans sa bouche, pour la débarrasser des restes d'un déjeuner à la fourchette, cet exemple devrait être imité par

quelques-uns de nos auteurs modernes.

Tout le monde sera de cet avis.

Chrysippe, ce philosophe toqué qui, d'après Diogène Laerce, ne voulut jamais dédier à un roi le moindre de ses innombrables écrits — qui pourrait en faire un crime à ce brave homme? — fit un jour la révoltante proposition de ne plus enterrer les cadavres humains et de les manger de préférence, par simple raison d'économie, comme la chair des autres animaux.

— Ma foi, s'écrie l'abbé, il eût été plaisant de voir cette proposition généralement acceptée, et d'entendre un mangeur demander une portion de cadavre, de la poitrine ou de la culotte de femme, comme on demande aujourd'hui un morceau de rôti de chevreuil ou un rognon de veau!

La dégoûtante chose!... Mais continuons.

Un autre philosophe cynique dit un jour au roi Antigone : Seigneur, j'ai soif. Donne-moi une goutte de vin. — Ce n'est pas là un cadeau royal, répliqua le monarque. — Eh bien, fais-moi présent d'un tonneau tout entier, reprit le solliciteur

altéré. — Ceci, mon fils, n'est pas une demande de cynique, repartit le roi, et il refusa impitoyablement l'un et l'autre au pauvre diable que la soif dévorait.

— Voilà bien les grands de la terre! soupire l'abbé Geoffroy.

— *Pêcheurs, parlez bas!..* Mais poursuivons toujours.

Le même Antigone nomma son cuisinier favori Euterpion généralissime de son armée, parce qu'il avait inventé un nouveau plat pour sa bouche royale, comme le peuple d'Athènes avait nommé Sophocle général de l'armée de Périclès, après la première représentation d'une de ses tragédies.

— Preuve évidente, observe notre censeur, qu'un habile cuisinier tel qu'Euterpion, a au moins autant de mérite qu'un bon poëte tel que Sophocle. On vient au monde cuisinier et poëte.

Amen!.. Mais voyons plus loin.

Le roi Démétrius de Phalère commanda un jour un festin tellement splendide, que son cuisinier Moschion, auquel il daigna abandonner par reconnaissance les mets

qui étaient restés intacts, acheta avec leur produit trois superbes métairies.

— Le beau temps que celui-là ! soupire l'abbé. Aujourd'hui il ne tombe pas de la table des grands assez de débris pour rassasier un pauvre chien.

Pas mal dit, M. l'abbé!.. continuons.

Impossible de parler des chiens, sans songer à Nabuchodonosor, le cruel persécuteur des Juifs. Ce roi s'était mis dans la tête — avec raison peut-être — l'idée fixe qu'il était un bœuf, et pendant sept ans il ne mangea pas autre chose que du foin.

— Hélas ! s'écrie notre aimable papa.

— Stupide animal ! nous écrions-nous à notre tour.

Le roi des Perses Darius, qui était le premier gastronome de son époque et possédait toute une armée de cuisiniers, avait un goût plus raisonnable. Mais un trop grand nombre de cuisiniers — Sa Majesté aurait dû le savoir — ne fait que gâter les sauces. Le bon Darius négligea son royaume et perdit une ville après l'autre. Parmi les prisonniers qu'avait faits Parménion, un des capitaines d'Alexandre le

Grand, ne se trouvaient pas moins de 227 officiers de la bouche du roi, 129 esclaves destinés à servir et à desservir sa table, 70 échansons quui li versaient le vin et 17 qui lui versaient l'eau, 40 esclaves qui parfumaient son vin et 66 qui étaient chargés d'orner les plats et les coupes de fleurs et de guirlandes.

— Quel luxe prodigieux! s'écrie notre abbé. Ce Darius avait plus de cuisiniers que maint principicule allemand ne compte aujourd'hui de sujets.

Les angles de sa bouche allaient s'ouvrir pour dessiner un sourire ironique, lorsque son galopin ou commissionnaire — à cette époque on n'avait pas encore inventé les grooms et les jockeys — entre en faisant une respectueuse révérence et tenant à la main un billet qu'il présente à son maître.

— De quelle part? demande notre ami en bâillant.

—De la part de mademoiselle Hippolyte Mars.

—Ah! fait le critique, puis il jette vivement le livre de côté et saisit le gracieux

billet, tellement imprégné de parfum, que M. Geoffroy le porte de suite à son nez.

— De la lavande! dit-il; et l'ouvrant avec une impatiente curiosité, il lit :

« Mon cher abbé.

» Il faut absolument que vous veniez souper vendredi à 10 heures, avec moi, après la représentation de la nouvelle comédie le *Vieux Fat* (1); je vous donnerai une jolie voisine et des convives très-aimables. Venez goûter avec nous le brouet des Spartiates.

« Votre sincère amie

« HIPPOLYTE MARS. »

— Mademoiselle joue après-demain un nouveau rôle. Je comprends, dit-il en clignant les yeux, et il replie le billet. Il faut que j'aille goûter avec elle le brouet des Spartiates. Cela me rappelle le pauvre Nauclide, qu'un ostracisme avait banni de

(1) Comédie en 3 actes d'Andrieux, dans laquelle mademoiselle Mars jouait le rôle de Constance.

Sparte pendant cinq ans, parce qu'il était un des adversaires les plus déclarés de ce brouet décrété par Lycurgue. Quant à nous, — l'abbé, comme tout critique de profession, avait l'habitude en parlant de lui d'employer toujours le pluriel, — quant à nous, ce n'est pas l'exil, mais une indigestion, hélas ! que nous avons à craindre, dans le cas où le *jus nigrum*, le brouet noir, auquel on nous invite, ne nous plairait pas.

Mais cela ne doit pas nous empêcher d'accepter cette aimable invitation, car nous savons par expérience que notre belle Hippolyte ne se contente pas d'être une grande artiste et une femme charmante. Ce qui lui donne plus que tout le reste un charme inexprimable à nos yeux, c'est qu'elle est une hôtesse accomplie, ayant pour cuisinier un des élèves les plus savants du fameux Marie-Antoine Carême — que Dieu tienne en sa sainte garde — et qu'avec cela elle possède une cave des mieux choisies. Dernièrement, après la représentation de la nouvelle comédie de Bouilly, *Madame de Sévigné*, nous avons

bu chez elle un clos-vougeot (1), qui, entre nous soit dit, m'a fait dix fois plus de plaisir que le rôle de *Marie* créé par elle dans cette pièce. Son romanée, son chambertin et les autres vins de Bourgogne de son musée sont aussi très-estimables. Et c'est pourquoi nous viendrons!

Après ce monologue, l'abbé ramasse son petit livre et entame le deuxième chapitre.

HISTOIRE DES ROMAINS.

Si le lecteur y consent, nous regarderons encore par-dessus les épaules de notre gourmand papa Geoffroy, et nous serons de nouveau les auditeurs invisibles de ses observations.

Le consul romain Hérode Atticus avait le malheur de posséder un petit garçon tellement bête, que sa faible mémoire était incapable de retenir les lettres de l'alpha-

(1) Ce nom nous rapelle un fait historique très-important. Le général Bisson, alors qu'il n'était encore que colonel, avait conduit son régiment à l'armée du Rhin. En passant devant le Clos-Vougeot, — ce vignoble célèbre est situé dans les environs de Dijon, — il fit défiler son régiment enseignes déployées, par respect pour son excellent raisin, et lui rendit tous les honneurs militaires.

bet. Le père, que la sottise de son fils affligeait cruellement, conçut l'heureuse idée d'attacher à sa personne vingt-quatre officiers de la bouche et de faire peindre une lettre sur le ventre de chacun d'eux. Grâce à la vue continuelle de ces majuscules et à l'appel incessant de ces officiers qui ne pouvaient répondre qu'à leur lettre, l'intelligent jeune homme comprit insensiblement l'alphabet, et à l'âge de seize ans il finit par se familiariser avec l'art si difficile d'épeler.

— A coup sûr, dit l'abbé, il sera devenu plus tard consul ou sénateur, comme son père.

Quelle affreuse méchanceté !

Un autre consul, Caïus Duilius, après avoir remporté la première victoire sur les Carthaginois, 260 ans avant la naissance du Christ, reçut du sénat la permission d'embellir son repas du soir par la musique et une illumination aux flambeaux, le tout aux frais de l'Etat.

— Aujourd'hui l'on est beaucoup moins généreux, remarque l'abbé. Actuellement on lui poserait tout au plus un ordre sur

la poitrine, un titre de duc sur la tête, ou, après sa mort, une pierre sur le cœur.

Papa Geoffroy n'a pas tout à fait tort.

Un troisième consul, Marcus Aufidius Lurcon, qui avait inventé l'art d'engraisser les paons, gagna ainsi en fort peu de temps un revenu annuel de soixante mille sesterces.

— Cet homme ne mérite-t-il pas aussi un monument? se demande M. Geoffroy.

Assurément, et nous y souscrivons. Mais allons plus loin.

Le général romain Manilius Curius était un amateur passionné des raves. Les Sabins ayant voulu le corrompre avec de l'or, il le repoussa dédaigneusement et demanda des raves à la place.

— Les raves étaient-elles jaunes ou rouges? murmure l'aristarque ; par une légèreté impardonnable l'histoire, hélas! n'en dit rien.

C'est bien dommage !

L'empereur Antonius Pius était le plus grand amateur de fromage qui eût jamais existé. Après un repas il en dévora six

livres, et sept heures plus tard... Sa Majesté daigna mourir.

— Quelle belle mort! dit notre abbé.

Affaire de goût. Mais poursuivons.

Pour débarrasser leur estomac trop plein et réveiller leur appétit endormi, les viveurs romains se retiraient dans un cabinet destiné à cet usage et appelé *vomitorium* (1). Là ils prenaient un émétique immédiatement en sortant de table. Ils se servaient aussi, selon Suétone, des belles plumes du flamingo, que les gourmands de Rome portaient sur eux dans un étui.

— Quel malheur que ces coutumes soient passées de mode! exclame tristement papa Geoffroy, et puis infidèle à la résolution qu'il avait prise, il saute quelques feuillets et commence le troisième chapitre.

Histoire des Goths.

Théodoric, roi des Ostrogoths fit, comme on le sait, décapiter le pape Symmaque. Un jour qu'on servit une morue sur la table de Sa Majesté, le monarque, tourmenté par les remords de sa conscience,

(1) Madame de Pompadour avait aussi un cabinet pareil.

crut reconnaître la tête de son ennemi — du saint-père. Théodoric épouvanté se mit au lit et — mourut.

L'abbé Geoffroy saute encore dix ou douze pages, et arrive au quatrième chapitre.

HISTOIRE DES ARABES.

Pétis de la Croix raconte dans ses *Anecdotes arabes et musulmanes* (Paris 1772) les traits suivants qui sont vrais, tout incroyables qu'ils paraissent.

Le calife Valid II était d'une gloutonnerie telle, qu'il se faisait servir chaque jour dix mille plats différents et qu'il mangeait de tous. Sa devise était : *Valid, crains la mort!* Il mourut en 1742.

Merwan II aimait passionnément les rognons de mouton. Trouvait-il, n'importe où, un mouton à la broche, il enveloppait sa main dans le pan de sa chemise, arrachait l'animal de la broche, l'engloutissait — non pas la broche, mais le mouton — avec une avidité insatiable, et après cela il changeait de chemise. Il laissa vingt mille chemises qu'il avait salies de la sorte, et mourut en 1749.

Abou-Muslim, grand vizir du calife Abou-Giafar-Almanzor, fut non-seulement l'homme le plus sensuel, mais encore le mangeur le plus colossal de son siècle. Il dévorait journellement mille pâtés et mille gigots de mouton, sans compter la viande de bœuf et les volailles. Le foie de poisson formait son mets favori (1). Il avait douze cents cuisiniers et il lui fallait douze mille chameaux pour transporter ses ustensiles de cuisine d'un lieu à un autre. Il mourut en 1757.

Le calife Al-Mamoun, fils du calife Haroun-al-Raschid, tout en se baignant dans le fleuve Babadan, avala une telle quantité de figues fraîches, qu'il fut saisi d'une volente fièvre qui, à la grande joie de ses sujets, le conduisit rapidement au tombeau. Il mourut en 833.

— Il est fâcheux, dit M. Geoffroy, que cette race de califes soit tout à fait éteinte à présent.

(1) D'après le Sunnah, loi traditionnelle du prophète Mahomet, le premier aliment offert aux croyants à leur entrée dans le paradis, n'est autre chose que le foie de poisson. Pour nous, qui ne sommes pas des Turcs, nous préférerions un foie de canard sous la forme d'un pâté de Strasbourg.

Puis il saute encore une couple de feuillets et se lance dans le cinquième chapitre.

HISTOIRE DES PAPES.

Paul II, qui donna la robe de pourpre aux cardinaux, mourut à la suite d'une indigestion de melons.

Léon X, gastronome fameux, qui chargea le vendeur d'indulgences Tezel de lui envoyer des raves de Teltow pour les péchés des Allemands, était aussi un buveur passionné. Tous les médecins ayant déclaré que le saint-père deviendrait aveugle, s'il ne se décidait pas à boire de l'eau au lieu de vin, le vicaire du Christ leur fit cette réponse épicurienne : J'aime mieux perdre une fenêtre que la maison tout entière.

Clément VII était un amateur si fanatique de la moutarde française, qu'il ne mangeait presque rien sans y ajouter ce condiment. Sa Sainteté daignait prétendre que la moutarde, entre autres qualités merveilleuses, possédait aussi le don de fortifier la mémoire.

— Chose étrange! s'écrie le chroniqueur. Nous connaissons un homme qui chez Véry vide chaque jour tout un pot de moutarde, et qui cependant a la mémoire si faible, qu'il oublie presque toujours de payer sa dépense.

L'abbé, qui fait allusion à son bon ami Grimod, accompagne ces paroles d'un méchant sourire. Au même instant, son lourdaud de commissionnaire, que par plaisanterie il appelait son *renne affectionné*, entre pesamment dans son cabinet. Cette fois il n'apporte point un billet parfumé de lavande, mais un exemplaire encore tout humide du *Journal des Débats*, lequel renferme la critique que Talma et la Bourgoin ont déjà lue, sàns pouvoir malheureusement la digérer.

Geoffroy pose le petit volume sur sa table, et s'emparant du journal il se met à lire son feuilleton.

— Notre Mars sera enchantée des nouveaux éloges que nous lui avons prodigués ; quant à notre vaniteuse Bourgoin et à notre orgueilleux Talma, ils vont être furieux, car à franchement parler, voilà bien la plus

méchante chose que nous ayons publiée sur eux depuis cinq ans. Ah! M. Talma, nous verrons s'il est impossible de mater votre orgueil, et si vous finirez par vous soumettre comme tant d'autres. Talma — personne ne peut le contester — est un des astres les plus brillants de notre firmament théâtral. Mais le soleil a ses taches, et Talma a ses défauts, aussi bien que tout autre grand homme; et puisqu'il se montre si fier et si hautain envers nous, il faut que nous lui fassions sentir que notre plume sait châtier sa présomption. Si l'on n'infligeait parfois une leçon à ces arrogants histrions, leur insolence ne connaîtrait bientôt plus de bornes. Leur adresse-t-on des louanges, on n'est à leurs yeux ingrats qu'un pauvre nigaud qui ne mérite pas le moindre égard; mais vient-on à les blâmer, on n'est qu'un misérable, un méchant folliculaire, un animal venimeux, qu'il faut écraser sous ses pieds. La triste race que celle des comédiens! Le meilleur d'entre eux, Talma lui-même, quand il se sent blessé dans son amour-propre, est aussi pusillanime, aussi trivial que tous les

autres. Quand nous nous rencontrons, il ne salue pas, et il est assez niais pour s'imaginer que cela nous afflige. Le grand acteur oublie que la rage impuissante qu'il témoigne est une preuve éclatante que notre trait l'a blessé profondément, que notre plume a frappé juste, et que c'est là ce qui l'irrite et le met au désespoir.

Papa Geoffroy, qui, sans le vouloir, s'est un peu échauffé, rejette alors le journal loin de lui et procède immédiatement à sa toilette.

Après quoi il court se mettre à table.

III

Revenons à M. Talma.

Pour être plus justes avec lui que l'abbé Geoffroy, nous devons dire que cet artiste ne ressemblait pas à la généralité des gens de sa profession. Bien que son infatigable adversaire critiquât méchamment presque toutes ses créations, bien qu'au moindre

éloge qu'il lui adressait il mêlât toujours quelque causticité, Talma n'en estimait pas moins le rare esprit de son *ennemi,* et semblable à l'abeille, il s'appliquait à extraire du miel pour son art du poison de ses mordantes critiques. Un misérable cabotin, un indigne Scaramouche, comme on en voit tant, aurait agi d'une tout autre manière. Peut-être aurait-il guetté l'abbé pendant la nuit, alors qu'il rentrait à son domicile, et brutalement imprimé sur les larges épaules de son antagoniste une réponse frappante à ses censures. Mais Talma, homme bien élevé, artiste dans la belle acception du mot, s'était efforcé, durant des années, à désarmer son adversaire, en consacrant à chacun de ses nouveaux rôles dix fois plus de zèle, dix fois plus d'étude.

— Je suis curieux de savoir, disait-il parfois à sa femme, ce que papa Geoffroy trouvera à reprendre dans l'exposition de ce caractère, dans l'interprétation de ce rôle. Ne réussirai-je donc jamais à le contenter? Le blâme d'un homme d'esprit — et cet aristarque en a beaucoup — a plus de prix à mes yeux, que la louange d'un

sot, et je n'ai pas honte de l'avouer, je serais heureux d'obtenir une fois son approbation sans réserve !

Voilà précisément la différence entre l'artiste et le baladin ; celui-ci ne supporte que l'éloge, celui-là comprend la critique.

Le pauvre Talma avait longtemps subi les reproches, sans se plaindre, sans murmurer ; mais après avoir vu échouer tous ses soins, tous ses efforts pour conquérir les applaudissements de Geoffroy, la patience lui était enfin échappée. C'est dans ce moment d'exaspération, que de concert avec sa belle et irritable amie Bourgoin, il avait conçu le plan d'une noire et cruelle vengeance, dont le souvenir seul nous fait encore frissonner.

Talma se réjouissait comme un Satan et la dame Bourgoin brûlait d'impatience, en attendant l'heure de l'accomplissement de leur projet.

La vengeance, c'est du miel ; la vengeance, c'est un baume.

IV

Onze heures viennent de sonner. La représentation du Théâtre-Français est finie. Le *Vieux Fat* d'Andrieux a fait le plus grand plaisir, et mademoiselle Mars, chargée du rôle de Constance, a reçu, comme de coutume, l'accueil le plus enthousiaste. La foule enchantée des spectateurs s'écoule dans toutes les directions. L'abbé Geoffroy, le *critique par excellence,* monte dans un fiacre au coin de la rue Richelieu et se fait conduire chez Hippolyte.

Au milieu d'un salon ovale, qu'illuminent de nombreuses girandoles et dont les panneaux sont ornés des portraits des artistes français les plus fameux, est placée une table ronde avec une nappe éblouissante de blancheur et huit couverts. Rien au monde, disons-le en passant, n'embellit plus une table et n'aiguillonne plus l'appétit, qu'un brillant éclairage. Les mets les

plus délicieux, servis dans un jour douteux ou dans l'obscurité, sont moins agréables que le plat le plus simple qui nous est offert à l'éclat des lumières. La magique lueur des bougies réveille dans l'estomac le feu sommeillant de l'appétit, et ranime dans l'âme le germe de la gaieté. Aussi le vrai gastronome préfère-t-il un souper, à trois dîners en plein jour. Quant à la forme de la table, aucune ne convient mieux à un petit repas que la forme ronde; elle épargne à l'amphitryon la difficulté et l'ennui du règlement des rangs dans le placement de ses convives. Une table ronde n'a ni extrémité supérieure ni extrémité inférieure; telle place est aussi honorable que telle autre; il ne s'y trouve ni coin ni lacune. Chacun se sent plus à l'aise à une table ronde qu'à une table longue qui pour le maître de la maison a cet inconvénient encore qu'il ne peut embrasser ses hôtes d'un seul regard. En outre une table longue rend la conversation plus pénible, car le convive placé à l'un des bouts ne peut prendre part à l'entretien qui a lieu à l'autre extrémité. Des tables anguleuses

amènent nécessairement des conversations de même nature.

Mademoiselle Mars suivait le précepte du vieux comte de Montluc, qui n'invitait jamais moins de trois et jamais plus de neuf convives, attendu qu'il ne voulait partager les innocentes joies de la table qu'avec les trois Grâces ou avec les neuf Muses. Notre aimable artiste, imitant l'usage des anciens Grecs en l'honneur de la déesse Pallas, n'avait invité que sept personnes, parce que le nombre sept est le symbole du célibat, et que tous ses hôtes, sans en excepter Talma, n'étaient pas encore mariés.

L'abbé Geoffroy était assis entre la naïve comédie et la sublime tragédie, entre mademoiselle Mars et mademoiselle Bourgoin, comme un coquillage entre deux perles. En face de lui était placé Talma, entre mademoiselle Leverd et mademoiselle Georges. Entre mademoiselle Bourgoin et mademoiselle Leverd se trouvait le comique Dugazon , et entre mademoiselle Mars et mademoiselle Georges le comédien Fleury. Jérôme Brown, trop faible encore pour

rester levé si tard, avait mieux aimé demeurer chez lui ce soir-là.

Chacun de nos lecteurs qui a commis une fois dans sa vie l'impardonnable sottise d'écrire des critiques théâtrales, conviendra avec nous qu'il n'y a pas une situation plus gênante, plus désagréable, que celle de se voir à table en face d'un artiste que quelques heures auparavant — pardon si nous nous servons du terme consacré — on a abîmé complétement. C'est dans cette malencontreuse position que se trouvait l'abbé Geoffroy, qui était assis en face de Talma. Au commencement, ce *vis-à-vis* lui avait fait l'effet d'une montagne pesant sur sa poitrine; mais par bonheur il avait affaire à un homme d'un ton parfait, qui, pénétré des égards dus à la dame de la maison, dissimula la colère accumulée chez lui depuis des années et qui, à la grande satisfaction de ceux des convives qui n'étaient point initiés au mystérieux complot, combla son ennemi de tant de politesses de toute espèce, que l'embarras de celui-ci ne fit qu'augmenter de plus en plus.

On servit la soupe.

C'était un *potage à la Camerani*, inventé par ce chanteur italien auquel M. Grimod de la Reynière avait dédié le troisième volume de son almanach.

— Abbé, comment vous plaît cette soupe? demande Hippolyte.

— Comme le baiser d'une jolie bouche, répond le galant censeur, en jetant un tendre regard à mademoiselle Georges, dont la beauté lui avait valu — pour une nuit — la faveur de l'empereur.

A quoi tient aujourd'hui, continue-t-il ensuite, la célébrité? Le nom du médiocre chanteur, qui est le Christophe Colomb de cette soupe, vivra plus longtemps que celui de maint artiste célèbre.

— L'abbé Geoffroy dit vrai, s'écrie M. Dugazon. Qui de nous saurait qu'il a existé autrefois un marquis de Béchamel, si ce personnage n'avait eu la spirituelle idée d'inventer la piquante sauce à l'oignon qui porte encore aujourd'hui son nom?

— Qui n'eût oublié depuis longtemps déjà, ajoute M. Fleury, que sous le règne de Louis XIV et de Louis XV il vivait un prince de Soubise, si ce dernier n'eût ima-

giné une manière nouvelle de préparer les côtelettes, invention qui l'a conduit à l'immortalité !

—Ces côtelettes à la Soubise, interrompt Talma, me rappellent une anecdote racontée hier au foyer de l'Opéra-comique. Un jeune marquis du Languedoc sollicitait un emploi diplomatique auprès de Cambacérès. — Je n'ai pas une haute opinion de cet homme, dit le chancelier à Talleyrand. Le rustre n'a jamais goûté du *pudding à la Richelieu* et il ne connaît pas même de nom les *côtelettes à la Soubise*. Ce gribouille-là ne fera jamais un grand diplomate. — Mais peut-être un petit chancelier, répliqua le diable boiteux de la diplomatie française.

Le domestique présente des huîtres fraîches.

— Quelle bonne fée vous a fait cadeau de ces superbes huîtres? demande la Bourgoin.

—Elles viennent directement d'Ostende, dit mademoiselle Mars.

— Et la bonne fée?... ajoute Geoffroy.

— Est un attaché de la légation de Berlin, achève Hippolyte.

— Les huîtres, s'écrie le gourmand Dugazon, sont les perles de la mer.

— Un repas sans huîtres, dit Fleury, c'est une épigramme sans pointe.

— Sur mille individus qui mangent des huîtres, reprend Geoffroy, il n'y en a pas dix capables d'apprécier cette jouissance. Ils les mangent, mais ne les savourent pas. Savourer les huîtres est un art auquel les poëtes, les artistes et les gens d'esprit sont seuls initiés.

— C'est avec l'âme qu'il fait savourer les huîtres ! s'écrie le joyeux Dugazon.

— Un mangeur intelligent doit toujours s'occuper de trois huîtres à la fois, dit Talma ; il doit en avoir une dans la main, une autre dans la bouche et la troisième dans l'œil.

— Les huîtres, mesdames, poursuit papa Geoffroy, sont dans l'Océan ce que les génies sont sur la terre... le noyau le plus tendre sous l'enveloppe la plus dure.

— D'après cette définition, interrompt la Bourgoin, on peut, sans offenser l'abbé Geoffroy, prendre la liberté de le comparer à une huître.

— Mais les huîtres se vendent, observe l'impudent Crispin.

— Et notre abbé, cher Pasquin, ne se vend pas! achève Talma.

— Quiconque oserait prétendre le contraire, exclame le critique d'un air piqué, est un...

— Canard au père Vanille! dit le domestique en lui présentant un nouveau plat.

— Encore un morceau d'histoire! fait Dugazon. C'est grâce à ce mets que madame de Maintenon parvint à rendre quelque force à l'estomac languissant de son royal ami et à rallumer une flamme dans son cœur éteint.

— Ce matin, reprend l'abbé, j'ai lu dans un petit ouvrage nouvellement publié que le Khan de Tartarie ne se faisait servir à table que par des esclaves recouverts d'un voile épais, afin d'empêcher leur haleine de toucher les mets qu'ils apportaient. Quant à moi — dans le cercle où il se trouvait, il se gênait pour employer le pluriel en parlant de lui — quant à moi, je suis moins sévère; je risquerai cependant

cette innocente proposition, que tout valet ayant l'avantage de nous servir porte au moins des gants, car je vous le demande, messieurs et mesdames, y a-t-il quelque chose de plus répugnant que l'aspect disgracieux d'un pouce qui s'appuie à nu sur le bord d'un plat?

— Mahomet! crie le grand tragédien.

— Que désirez-vous? demande le domestique.

— Prends cet argent et achète-toi une douzaine de paires de gants, dit Talma en lui jetant une bourse pleine.

— Je vous remercie, monsieur, balbutie Mahomet dont le visage est devenu rouge comme une cerise.

L'abbé a compris le trait et perdu un peu de sa contenance.

— Moi aussi, dit mademoiselle Bourgoin, j'ai lu hier le petit volume que l'abbé vient de citer, et j'y ai trouvé des détails du plus haut intérêt. Un roi d'Abyssinie, raconte ce livre, jugeait au-dessous de sa dignité de porter de son auguste main les mets dans son auguste bouche. Ses pages devaient découper la viande et l'intro-

duire, morceau par morceau, dans son royal palais.

— Abbé, si cela peut vous être agréable, hasarde la gracieuse muse de la comédie, je vous épargnerai la peine de trancher ce canard, et à l'instar du roi d'Abyssinie, je vous ferai manger bouchée par bouchée.

— L'idée n'est pas mauvaise, ma belle Hippolyte, répond le tragédien ; mais je devine votre but. Vous espérez fermer ainsi la bouche à notre honorable critique... métaphoriquement parlant.

— Merci de votre attention, ma chère Mars. Il m'est plus facile de trouver le chemin de ma bouche que celui de votre cœur.

Et pendant qu'il se penche sous la table, pour ramasser la serviette qui a glissé de ses genoux, son pied droit va s'égarer sur celui de mademoiselle Mars, et sa main gauche sur la jambe de la Bourgoin. En relevant la tête, il renverse avec le coude la salière qui est devant lui.

— Voilà un triste présage, mon cher abbé, dit mademoiselle Bourgoin en souriant.

— La superstition le prétend du moins, ajoute Hippolyte.

— Et d'où date cette superstition? demande mademoiselle Leverd.

—Du Nouveau Testament, répond papa Geoffroy, qui saisissait avec plaisir toutes les occasions de montrer son savoir. Lorsque le Sauveur donna un souper à ses douze disciples, ce fut le parjure Judas Iscariote qui, dans la vivacité de ses gestes, renversa la salière. De là cette superstition qu'une salière renversée est l'indice d'une trahison; de là aussi la répugnance de se trouver treize convives à table, attendu qu'il doit se rencontrer parmi eux un Judas Iscariote disposé à trahir et à perdre son seigneur et maître.

— Dieu soit loué, s'écrie mademoiselle Georges, nous ne sommes ici que huit!

— Ce qui n'empêche pas, reprend l'abbé Geoffroy, qu'il puisse exister un traître parmi nous...

Le domestique apporte alors un faisan rôti et des choux de Bruxelles.

— Salut, trois fois salut, noble faisan! s'écrie Dugazon.

— Ah! continue notre papa en se léchant les lèvres, il y a de ces mots, dont le sens m'est tellement cher, que rien qu'en les entendant, j'éprouve une joie ineffable. Dès que je prononce les mots de baiser ou de caviar, d'æglefin ou de printemps, d'amour et de champagne, d'ange ou de faisan, il me semble que je presse le bon Dieu sur mon cœur et que je lui dis : Oh ! que ton monde est beau ! Ce que le Sirius est parmi les astres, la rose parmi les fleurs, le diamant parmi les pierres précieuses, notre aimable hôtesse parmi les comédiennes, le faisan l'est parmi les volailles.

— Le faisan, interrompt Talma, est le mandarin de la volière, l'excellence de la basse-cour, l'abbé Geoffroy des oiseaux.

— S'il n'y a pas de faisans au ciel, ajoute Crispin, j'aime autant en être exclu. Les Turcs ne peuvent s'imaginer un paradis sans houris, et moi, je ne puis me figurer un Éden sans faisans et sans choucroute.

— A la place de Raphaël, observe Fleury, j'eusse peint des faisans au lieu d'anges.

— Et à la place de Pétrarque, j'eusse chanté le faisan au lieu de Laure, dit la Bourgoin en ricanant.

— Savez-vous, mesdames, ce qu'a dit Piron? Un dîner sans faisan est un casque sans plumet, un vaisseau sans pavillon, un régiment sans drapeau.

— Vous m'excuserez, abbé, riposte Talma qui a également beaucoup lu; Alexis Piron n'a pas dit cela.

— Eh bien alors, c'est moi qui l'ai dit.

— Le nom de Piron, continue Talma, me remet en mémoire une autre anecdote. Un poëte amateur lui envoya un jour un faisan. Que fit M. Piron?

— Il garda le faisan.

— Bien entendu, mon cher Dugazon! Le lendemain, arrive le donateur du faisan, et il tire mystérieusement de la poche de son habit... devinez quoi?

— Un poignard.

— Quelque chose de plus terrible encore, ma charmante Bourgoin! Le scélérat — imaginez-vous l'effroi de ce pauvre M. Piron? — amena du fond de sa poche une tragédie en cinq actes.

— Et que fit alors Piron? demande Hippolyte.

— Je devine votre ruse, lui dit-il. Reprenez votre faisan et faites-moi grâce de votre tragédie.

— Qui pourrait l'en blâmer? reprend Geoffroy. Rien de meilleur au monde qu'un faisan bien dodu, mais rien de plus détestable aussi qu'une maigre tragédie.

. Et pendant que l'abbé veut prendre d'une main un deuxième aileron dans le plat posé devant lui, il renverse de l'autre son verre rempli de vin. Jamais il n'avait commis une maladresse pareille; mais Talma avec le feu roulant de ses épigrammes avait fini par le déconcerter de plus en plus. Tout à l'heure il avait renversé le sel et à présent il répandait le vin rouge sur la nappe. D'après le paragraphe 20 du *code de Grimod,* il se serait administré dix soufflets, et deux autres par-dessus le marché, pour s'être conduit, en présence de Talma et des autres comédiens, avec une gaucherie digne d'un misérable échappé de province, qui n'a jamais assisté à un repas de gens comme il faut.

Talma s'empresse de profiter de l'occasion qui lui est offerte de lancer une nouvelle attaque à son *ennemi*.

— Quel dommage pour cette nappe dont la blancheur était éblouissante ! s'écrie-t-il en tambourinant avec sa fourchette sur son assiette vide.

— L'accident qui m'arrive me rappelle encore une anecdote, répond Geoffroy qui ne veut pas rester en arrière de méchancetés avec Talma.

— Racontez-nous-la, cher abbé ! prie mademoiselle Mars.

— Le prince de Kaunitz invita un jour un officier anglais, qui, comme moi, eut le malheur de renverser son verre pour la première fois de sa vie. —Est-ce là l'usage dans votre pays ? lui demanda-t-il. — Pas précisément, repartit l'Anglais ; mais quand cela survient, on est assez poli chez nous pour n'y prêter aucune attention. Que dites-vous de cette réponse, M. Talma ? ajoute le railleur avec un sourire ironique.

— Elle me plaît beaucoup moins que votre feuilleton d'avant-hier sur la dernière représentation de *Phèdre*. Comment donc

s'appelait ce stupide roi des Francs qui conçut un jour l'idée baroque de défendre, Dieu sait pourquoi, l'emploi de deux lettres de l'alphabet, sous peine, pour le délinquant, de perdre ses oreilles? Vous savez tout, vous, M. l'abbé. Le nom de ce roi vous est-il aussi connu?

— C'était Chilpéric.

— Justement, M. l'abbé! Et savez-vous aussi de quelles lettres il avait interdit l'usage?

— C'étaient probablement l'A et l'O, attendu que ces deux lettres trahissaient les souffrances de son pauvre peuple.

— Voilà qui est très-spirituel, mais très-méchant! Eh bien en supposant que je fusse roi et aussi insensé que ce Chilpéric, devinez quelles lettres je proscrirais, moi.

— Ma foi, M. Talma, je l'ignore.

— En ce cas, je vais vous le dire, Je proscrirais absolument l'A et le G.

— Et pourquoi cela? demande toute la société fort curieuse de savoir où cette discussion allait aboutir.

— Parce que ces lettres sont les initiales de votre nom imprimées au bas de

toutes vos critiques. J'ai pour votre esprit un respect sans égal, mais vous êtes trop incisif.

— Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que j'aperçois donc là ? s'écrie la Bourgoin pour empêcher son voisin de répliquer.

— Qu'apercevez-vous, ma belle dame?

— Vous tenez votre fourchette de la main droite et votre couteau de la main gauche.

— C'est une vieille habitude.

— Mais, mon cher abbé, observe mademoiselle Mars, il est bien plus convenable et plus commode de tenir la fourchette de la main gauche et le couteau de la main droite.

— Je ne réussirai jamais à me familiariser avec cet usage, qui nous est venu d'au delà de la Manche.

— La fourchette dans la main droite ! répète Talma avec emphase et affectation. A l'époque du déluge on mangeait ainsi dans l'arche de Noé. Savez-vous, abbé, ce que Talleyrand dirait à ce sujet? C'est plus qu'un crime, c'est une faute !

— Et savez-vous, M. Talma, ce que je

lui répondrais? Mon prince, ce que vous venez de me dire est bien plus qu'une faute; c'est...

— Une glace, M. l'abbé, interrompt Mahomet en lui présentant une assiette.

— Je ne puis approcher une glace de mes lèvres, dit la Bourgoin, sans penser aussitôt à cette Italienne qui se plaignait amèrement que manger des glaces ne fût pas un péché.

— Et pourquoi se plaignait-elle ainsi?

— Parce qu'elle était convaincue, ma chère Hippolyte, que dans ce cas les glaces eussent encore été plus de son goût.

— Moi aussi, ajoute l'abbé Geoffroy, je suis un grand amateur de tout ce qui est glacé. Cela me fait souvenir d'un chambellan autrichien, le comte de Frankenberg, frère de l'archevêque de Malines, qui, au dire d'un journal de Vienne du 13 juin 1790, mangea quatorze glaces dans un repas, et mourut immédiatement après.

— Quant à moi, je m'en tiendrai au melon, dit Étiennette.

— Notre célèbre amie Clairon aimait

également le melon, réplique Hippolyte. D'après elle, le melon occupe parmi les fruits du dessert la place qui revient à *Sémiramis* parmi les tragédies de Voltaire.

— Moi, je préfère le fromage de Brie ! s'écrie Dugazon. Un dessert sans fromage, dit mon honorable ami Brillat-Savarin, est une beauté privée d'un œil, ou selon moi, un claqueur qui n'a qu'un bras.

— Mais que vois-je ! exclame l'abbé en s'adressant à son vis-à-vis, qui déjà s'est mis trois portions de charlotte russe sur la conscience.

— Qu'y a-t-il donc ? demande Talma.

— Vous vous servez d'un couteau pour porter cette friandise à votre bouche.

— C'est une vieille habitude, répond l'acteur avec un air de persiflage.

— Vous ne savez donc pas, grand artiste, que dans cette circonstance on ne dait employer que la fourchette ? Jamais il ne faut manger avec le couteau ce qui exige la fourchette ou la cuiller, et réciproquement. C'est là, mon ami Grimod l'assure, un point beaucoup plus important que ne le croit maint gastronome. Le

cardinal Richelieu reconnut un jour un aventurier de la plus basse extraction, qui se donnait pour un gentilhomme, par cela seul que ce manant mangea avec le couteau, au lieu de se servir d'une fourchette, des olives qu'il lui avait fait servir à table.

Dans ce moment Mahomet vient apporter le café.

— Un repas sans café, s'écrie mademoiselle Georges, me semble une fable sans morale.

— Vous avez raison, Marguerite, dit Talma. Le café est l'huile qui assouplit les rouages d'une digestion pénible.

— Est-ce que vous ne buvez pas de café, mon cher M. Geoffroy?

— Le soir, jamais, charmante Hippolyte. Je couronne toujours un souper par un verre d'eau, répond l'abbé, et il vide le sien tout d'un trait.

— De l'eau après les glacès et le melon? Est-ce que cela ne vous fera pas de mal? demande la dame de la maison avec un tendre intérêt.

— Pas le moins du monde! Érasme de Rotterdam avait coutume de dire, il est

vrai, qu'il ne redoutait rien tant que la peste et un verre d'eau. Pour moi, ma chère, cette crainte est chimérique. Avec votre permission, j'en viderai un deuxième verre.

— Cela me paraît bien hardi.

— Je connais ma nature, M. Talma, répond M. Geoffroy.

— Pourquoi donc riez-vous? demande mademoiselle Georges à son camarade.

— Je pensais au spirituel Falconet qui un jour était placé à table en face d'un de ses ennemis. Après avoir épuisé sur lui toute sa bile, il s'écria, au comble de la fureur : Tiens, je te méprise comme un verre d'eau !

Et ce disant, Talma désigne, comme par hasard, son vis-à-vis. Tous les assistants, à l'exception de l'excellente Mars, partent d'un éclat de rire. Seul l'abbé reste muet et fait une grimace, comme s'il était tout à coup saisi de coliques.

Mahomet entre au même instant et remet une lettre à M. Geoffroy.

— Qui a apporté ce papier? demande l'abbé.

— Un laquais à riche livrée qui attend la réponse dans l'antichambre.

— Et comment a-t-il su qu'il me trouverait ici?

— Il s'est rendu chez vous d'abord ; votre domestique l'a informé que vous soupiez chez mademoiselle Mars.

— Une lettre à pareille heure? se dit le journaliste en examinant l'adresse.

— Quelque invitation pour un tendre rendez-vous? murmure mademoiselle Mars avec un malin sourire.

— Dieu! s'écrie la Bourgoin, un cachet noir?

— Peut-être l'annonce d'un décès? demande Hippolyte.

— En tous cas quelque chose de fâcheux, soupire Dugazon, car tout à l'heure l'abbé a renversé la salière.

— Voyons! dit papa Geoffroy, dont l'âme est troublée par un sinistre pressentiment.

Il rassemble alors tout son courage, tout son sang-froid, et ouvre la lettre mystérieuse, tout en faisant des grimaces qui trahissent, malgré lui, de vives tranchées.

La curiosité a paralysé toutes les langues et tous les regards sont dirigés vers le billet qu'il tient à la main. A peine le malheureux en a-t-il parcouru la teneur, qu'il pousse un grand cri et tombe à la renverse sur son siége.

— Ciel ! qu'y a-t-il ? s'écrie-t-on de toute part.

— Oh ! mon Dieu ! je suis empoisonné !

— Empoisonné ? répètent-ils tous avec effroi.

— Impossible ! fait la Bourgoin.

— Tenez, lisez vous-même ! réplique le moribond en lui tendant le billet.

Elle le prend, et lit d'une voix tremblante :

« Mon cher abbé, un heureux hasard m'a fait connaître, il y a une heure, que certain artiste, un peu malmené par vous dans votre dernier feuilleton, a formé, dans sa vanité blessée, le coupable projet de vous EMPOISONNER aujourd'hui, pendant le souper auquel vous n'avez été invité que dans ce but. J'aime à espérer que mon avertissement ne viendra pas trop tard.

« Un lecteur assidu de votre feuilleton
« ALFRED marquis D'ASSAC. »

— Eh bien, croyez-vous maintenant que je suis empoisonné? demande l'abbé. Le mot n'est-il pas souligné trois fois? Oh! mon Dieu! mon Dieu!... cela n'est que trop vrai!.. je sens dans mes entrailles une douleur qui m'annonce que je suis perdu! hurle-t-il en se tordant les mains.

— Mais qui de nous aurait pu commettre un pareil crime? s'écrie la Bourgoin.

— Qui?.. Et c'est Phèdre qui le demande?.. Au secours! sauvez-moi!

— Du vinaigre! crie mademoiselle Mars.

— De l'huile! crie Dugazon.

— Est-ce que vous voulez faire une salade? dit Talma.

— La pitoyable plaisanterie! balbutie M. Geoffroy.

— Du beurre! du beurre! crie Étiennette.

— Désirez-vous aussi un peu de fromage? ajoute l'insensible Pasquin.

— Méchant persifleur, ne me tuez pas

tout à fait avec vos misérables facéties!.. Déjà la sueur de la mort perle sur mon front... je frissonne de tous mes membres...

— Qu'on aille chercher un médecin, dit la compatissante Georges.

— Aïe, aïe, aïe... ses secours arriveront trop tard! La douleur la plus atroce me déchire les entrailles... je suis un homme mort!

Au même instant Mahomet entre, tenant à la main une seconde lettre qu'il remet à M. Talma.

— De qui? demande le mime de l'air le plus indifférent.

— Du marquis d'Assac, répond le domestique.

— Du marquis d'Assac? répètent tous les assistants.

— Je suis curieux d'apprendre ce que ce brave garçon m'écrit. Est-ce que par hasard je serais également empoisonné? ajoute-t-il ensuite et il déplie la lettre — avec une froideur méphistophélique — à la grande surprise de la société.

Mais soudain il pousse un éclat de rire si retentissant, si formidable, que le pauvre

critique, luttant avec la mort, se replie sur lui-même comme un couteau de poche.

— Qu'est-ce donc que vous écrit le marquis? demande Hippolyte.

— Voyons, lisez-nous cela! le prie-t-on de tous côtés.

— Tenez... écoutez!..

« Mon cher Talma, un heureux hasard m'a appris, il y a une heure, que certain traître, un peu maltraité par l'abbé Geoffroy dans son dernier feuilleton, a formé le plaisant projet de faire accroire au pauvre abbé qu'on l'a empoisonné. Tout cela n'est qu'une mystification. »

— Et ce traître? demande l'abbé en reprenant courage.

— Est le marquis Alfred d'Assac, répond Talma.

— Et ce marquis d'Assac?

— N'est autre que votre très-humble serviteur.

— Ainsi on ne m'a point empoisonné?

— Non, par tous les saints du calendrier!

— Vous m'avez tout simplement joué?

— Dites plutôt mystifié, le mot est moins dur.

— Mais c'est absolument la même chose. Ange, démon, Roscius, ou qui que vous soyez, je ne sais si je dois vous embrasser dans un élan de joie, ou vous étrangler dans un accès de rage !

— Embrassez-moi plutôt, dit Talma.

— Eh bien, oui, je vous embrasse!... Ah ! je respire plus librement... toutes mes souffrances sont disparues... je reviens à la vie !

— Il revient à la vie, répète le farceur ; gare à nous maintenant!... *Soyons amis, Cinna*, déclame ensuite le tragédien.

— Oui, Talma, soyons amis désormais, à la condition, cependant, que nul de vous n'ébruitera cette plaisanterie, cette abominable mystification. Talma, Dugazon, le Castor et le Pollux du Théâtre-Français, et vous, Fleury, et vous, mesdames, me promettez-vous le silence?

— Nous le jurons ! s'écrient les trois acteurs.

— Nous nous tairons, ajoutent les comédiennes.

— Affaire conclue! dit le critique ressuscité et il les embrasse l'un après l'autre.

Deux jours après, cette aventure était racontée par tous les journaux.

V

Sur ces entrefaites, mademoiselle Mézeray, qui avait complétement rompu avec M. Fouché, était devenue l'amie intime de M. Grimod de la Reynière, lequel, de son côté, s'était engagé envers elle à trouver le moyen d'apprivoiser le boa constrictor, nommé Geoffroy, et de l'empêcher de mordre à l'avenir. La mère de Joséphine, qui dans ses vieux jours jouissait du bonheur d'être la blanchisseuse de sa fille unique, ne pouvait comprendre que son enfant eût été assez étourdie pour congédier un ministre et se jeter dans les bras d'un écrivain, très-laid et sans fortune. Un jour elle avait eu le courage d'adresser à ce sujet quelques reproches à sa fille.

— Ma bonne mère, lui répondit mademoiselle Mézeray, vous n'entendez rien à cela! J'aime ce Thersite plutôt par curiosité que par inclination. Jusqu'ici tous mes adorateurs avaient le cœur faux; ce Grimod a de faux doigts, et c'est pour moi quelque chose de neuf. Le charme de la nouveauté est bien plus attrayant pour des natures de mon tempérament, que ce qui est vieux et que l'on a déjà vu cent fois.

Cette réponse caractéristique nous remémore une galante danseuse qui se laissait faire la cour par tout le monde. Une amie lui ayant demandé comment il était possible qu'elle acceptât les hommages d'un pauvre diable affreusement vilain, elle répliqua avec une ingénuité charmante : Il s'appelle Raoul, et cela m'amuse, car je n'ai pas encore eu d'amant de ce nom.

La méchante blanchisseuse qui — Dieu sait pourquoi — en voulait tant à M. de la Reynière, objecta à sa fille qu'elle pouvait d'autant moins concevoir son penchant pour Grimod, qu'il était un vaurien fieffé ayant déjà dix fois mérité la potence.

— La potence? fit Joséphine en riant.

Savez-vous ce que dit un de nos beaux esprits? La potence est une flatterie adressée à tout le genre humain ; on pend tous les ans trois ou quatre gueux uniquement pour faire croire aux autres, qu'on les considère comme de braves gens. M. Grimod de la Reynière est un *profond scélérat;* mais c'est justement pour cela qu'il m'inspire plus d'intérêt qu'un soi-disant honnête homme.

L'expérience m'a appris que tous les hommes sont plus ou moins des coquins ; mais ils ne sont pas tous des vauriens aussi aimables que l'éditeur de l'*Almanach des gourmands*.

La vieille maman secoua la tête et ne souffla plus mot.

Le caractère de sa chère fille était ainsi fait! Jamais et en aucun lieu, elle ne faisait un mystère de ses principes, et elle se montrait, telle qu'elle était, sans fard, sans voile, dans toute la nudité de sa dépravation morale. Mademoiselle Mézeray était une contrefançon de la Parisienne Marion Delorme, un cliché de la sylphide espagnole Camargo, à qui la renommée attribue

autant d'amants qu'il y a de contes dans le livre des *Mille et une Nuits*.

Tirésias, le devin aveugle, que Jupiter, le grand farceur de l'Olympe, avait d'abord métamorphosé en femme et puis derechef en homme, interrogé par Junon, qui désirait savoir lequel des deux sexes était le plus susceptible d'aimer, répondit que la femme possédait neuf onces d'amour, tandis que l'homme n'en avait que trois. Quoi de surprenant dès lors, si la femme est trois fois plus légère que l'homme! Mais l'amour, comme le dit Balzac, est le marchepied de tous les crimes et le piédestal de toutes les vertus. C'est ce qui fait que Joséphine, cette personnification de l'amour sensuel, possédait autant de vices que de qualités. Au nombre de ces dernières, on remarquait sa bonté naturelle. Elle ne pouvait voir souffrir personne, sans éprouver de la pitié. Peu de temps avant sa liaison avec le duc d'Otrante, un jeune et pauvre sculpteur, George-Philippe Clésinger, était arrivé de la province dans la capitale. Seul et sans appui, ne pouvant compter que sur un

peu de talent, cet artiste âgé de dix-huit ans avait eu mille difficultés à combattre pour prolonger sa douloureuse existence. Sa bonne étoile lui fit rencontrer mademoiselle Mézeray. Elle vint généreusement en aide à sa jeunesse, à son inexpérience et à sa misère, et partagea avec lui ses appointements, pour soulager sa triste condition. Le jeune homme inspiré par sa remarquable beauté, animé par un sentiment de profonde gratitude, se mit à modeler successivement, en cire d'abord, et puis en marbre et en bronze, sa tête antique, ses bras superbes, ses pieds admirables, tous les membres de son corps de Junon. Au bout de très-peu de temps cette statue lui acquit une telle renommée, que tout Paris, enchanté de la grâce de ces formes, le surchargea de travaux. Joséphine était heureuse d'avoir encouragé et soutenu son talent naissant. — Maintenant tu n'as plus besoin de moi, avait-elle dit à George, et elle l'avait abandonné à son propre sort.

Un matin il vint visiter sa protectrice.

— Que me voulez-vous, George? demanda mademoiselle Mézeray.

— Je vous apporte un nouveau buste que j'ai achevé hier, répondit Clésinger avec un accent de vive douleur.

— Voyons, mon ami.

Le sculpteur dévoila son marbre, et demanda d'une voix tremblante :

— Connaissez-vous cet homme ?

— C'est Fouché ! s'écria mademoiselle Mézeray.

— C'est le démon qui m'a dérobé votre amour ! soupira le malheureux sculpteur.

— Loin de moi cette image ! La vue de ce buste révolte mon orgueil et réveille ma colère. Ce misérable, que j'honorais de mes bontés, a eu l'audace de me préférer une créature telle que Zoé et de la rendre témoin de mon humiliation. Je ne veux plus voir les traits de ce misérable... je le hais, je l'abhorre !

— Oh ! alors je suis vengé, Joséphine ! s'écria Clésinger, en brisant son chef-d'œuvre sous ses yeux.

— A la bonne heure, mon cher George ! exclama-t-elle ; puis se jetant à son cou, elle se mit à verser des larmes de repentir.

Ceci nous rappelle l'ancien poëte Publius

Syrus. Les femmes, disait-il, ne connaissent que l'amour ou la haine; chez elles point de sentiment intermédiaire. A l'homme qu'elles aiment, elles peuvent tout pardonner, si ce n'est le crime énorme de les voir donner la préférence à une autre. Dans la vie des femmes, l'amour et la haine sont aussi rapprochés que le Capitole et la roche Tarpéienne. De l'un à l'autre il n'y a qu'un pas de distance.

Le même jour, elle reçut la visite de Grimod.

— Papa Geoffroy, lui dit-il avec une joie mal dissimulée, est de nouveau furieux contre vous.

— Pour quelle raison?

— Le diable sait qui est allé lui rapporter que ma belle et méchante Joséphine a donné le nom de *Geoffroy* à l'un de ses quadrupèdes favoris. L'abbé veut porter plainte contre vous.

— Et il s'imagine gagner ce procès?

— Il est prêt à le parier.

— Le brave homme est dans l'erreur. Qui peut m'empêcher d'appeler mon caniche *Geoffroy?* Il y a bien des Geoffroys au

monde. Comment veut-il prouver que c'est à lui plutôt qu'à un autre que je fais allusion? Le nom de mon chien ne s'écrit qu'avec un f.

— Je lui dirai cela et je lui ferai comprendre qu'il n'y a rien à objecter à un pareil *argumentum ad canem*. Écoutez-moi à présent. Papa Geoffroy, vous le savez, est très-passionné de sa nature. Depuis des années il raffole de Mars, et maintenant il est inconsolable de ce qu'elle se soit éprise d'un jeune Suisse. Il n'a pas oublié, non plus, que dernièrement vous vous êtes entendue avec Talma et la Bourgoin pour lui jouer le méchant tour que tous les journaux ont raconté, et qui fait de lui l'objet de la risée publique. A présent, ma chère amie, le moment me paraît venu où vous pouvez prendre au piége ce chien enragé, et vous emparer de lui, sans courir le moindre risque.

— Comment cela, M. Grimod?

— Au moyen d'une ruse que j'ai imaginée pour vous.

— Que faut-il faire?

— Affectez d'être éperdûment amoureuse

de lui, et donnez-lui un rendez-vous par écrit pour un des jours de cette semaine.

— Quelle idée ! Le méchant aristarque, le bilieux zoïle serait capable de faire imprimer ma lettre textuellement dans son feuilleton, pour prouver à chacun que je cherche à le gagner à tout prix.

— Aussi votre invitation à ce rendez-vous doit-elle être signée d'un nom supposé, et mieux encore, de celui d'une de nos danseuses, car le vieux luron n'aime rien tant que les pois verts et le jeune ballet. La danse, ainsi que l'a déjà dit un saint père de l'Église, Chrysostome, est un cercle chorégraphique, dont le diable est le centre ; et le diable, vous le savez bien, a tant d'attraits, que personne ne peut lui résister.

— Votre conseil me plaît, mon cher Balthazar... J'enverrai l'invitation sous le nom d'une des nouvelles maîtresses de Fouché... mais quelle sera la fin de tout ceci ?...

— Une mystification délicieuse, qui plongera notre cher papa dans un embarras tel, qu'il ne lui restera qu'une seule issue

possible... il faudra qu'il se mette lui et sa plume complétement à votre merci.

Pendant que M. Grimod de la Reynière explique en détail à son amie le plan d'un nouveau complot contre l'abbé Geoffroy, rendons-nous chez mademoiselle Bourgoin.

VI

La beauté d'Étiennette, l'éclat de ses charmes, avaient ébloui un nouveau papillon. Ce papillon était M. Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. Ancien séminariste de Saint-Sulpice , et puis évêque d'Autun et abbé de Saint-Denis, il avait été excommunié par Pie VI pour avoir juré la nouvelle constitution en 1790. Il avait alors déposé l'épiscopat, et de suite après l'avénement au trône de Napoléon, il était devenu grand chambellan de l'empereur, puis ministre des affaires extérieures et enfin prince de Bénévent. Parmi

le nombre infini de parjures que l'histoire lui reproche, il fallait compter aussi celui commis envers sa femme, une certaine madame Grant, dont il avait fait la connaissance à Hambourg en 1795. Après que le premier consul Bonaparte l'eut relevé de ses vœux ecclésiastiques, il l'avait épousée, pour divorcer avec elle sept ans plus tard.

A cette époque il jouissait déjà de la réputation bien méritée d'être le plus habile diplomate de France, et par suite d'une claudication provenant d'un accident de sa jeunesse, ses ennemis l'avaient surnommé le *diable boiteux* des Tuileries. Mais le jugement porté sur lui par le beau-frère de Napoléon est bien plus méchant encore. D'après l'avis de Murat, M. de Talleyrand — l'intrigue, le vice et le parjure personnifiés — *était un tas de fumier en bas de soie, la vénalité en uniforme de chambellan, la perfidie en habit de prince.* Au dire de l'archichancelier Cambacérès, qui n'était pas non plus un exemple de vertus, le prince de Bénévent, sur mille mauvaises qualités, n'en possédait que trois de bonnes:

l'amour de l'argent, l'amour de la table et l'amour du beau sexe.

Sous ce dernier rapport le *diable boiteux*, comme l'Asmodée de M. Lesage, n'était pas difficile à contenter. Ainsi qu'il se plaisait à le proclamer lui-même, il aimait toutes les femmes sans distinction d'état et de croyance, pourvu qu'elles fussent jeunes, jolies et tant soit peu spirituelles. De plus il connaissait les femmes, et comme Chamfort, il était d'avis que, pétries toutes du même limon, elles n'étaient pas plus consciencieuses que lui et beaucoup d'autres en fait de serments, et que la trahison est innée chez elles. Selon sa définition, la femme était une girouette qui *s'habille, babille et se déshabille*. Il se montrait aussi positif et aussi sceptique quant à ses principes sur la métaphysique de l'amour. D'après sa terminologie, l'amour était une tendre énigme avec une solution grossière ; le premier baiser ; le poétique commencement d'une fin prosaïque, et la fidélité une belle fable avec cette laide morale, qu'il ne faut se fier à aucune femme. Toute femme, disait-il,

ressemble à Ève; elle aime le fruit défendu, sait tout ce qu'elle ne devrait pas savoir, et ne cache que ce qu'elle ne sait pas. La princesse Pauline Borghèse, qui s'amusait à échanger avec lui ses idées sur l'amour, lui ayant demandé un soir comment il fallait rédiger une lettre amoureuse, il lui répondit : « Il faut la commencer sans savoir ce que l'on écrira, et la terminer sans savoir ce que l'on a écrit. » Interrogé une autre fois par la princesse Élise Bacciocchi, qui voulait savoir ce qu'il pensait des serments, il répliqua : « Dieu n'a donné la parole à l'homme que pour déguiser ses pensées; et l'homme n'a inventé les serments que pour pouvoir les rompre et se parjurer. » La comtesse Regnault de St-Jean d'Angély, qui n'était pas un modèle de chasteté, désirant apprendre ce qu'il pensait de la pudeur des femmes, il cita ces paroles attribuées à Clément d'Alexandrie : « La pudeur n'est autre chose qu'un mensonge fardé et abrité dans les plis d'une robe ; mais une fois délogée de cette cachette, elle dépouille son fard et se montre sous sa véritable couleur. » Lors d'une soirée don-

née à Morfontaine, on lui demanda si le diable était célibataire ou marié. « Il doit être marié, répondit M. de Talleyrand, puisqu'on le représente avec des cornes. »

Avec de pareilles maximes, à ses yeux comme à ceux de Grimod, il ne pouvait y avoir une femme inexpugnable.

Talleyrand s'était adressé à Talma. Et Talma, qui ne ressentait pas une grande sympathie pour Chaptal, lui avait promis son entremise.

— Ma charmante Étiennette, dit-il un jour à son amie, a de nouveau, et sans le vouloir, fait une nouvelle conquête.

— Est-ce que papa Geoffroy s'est épris de moi, par hasard ?

— Non, il s'agit d'un autre.

— De M. Grimod de la Reynière peut-être ?

— Allons donc ! Celui qui aspire à t'être présenté, c'est M. de Talleyrand.

—Cet homme qui a foulé aux pieds tant de serments donnés ?

— Que nous importe, à nous ? c'est l'affaire de sa conscience... Il m'a parlé de ton talent avec tant d'enthousiasme et de

respect que je lui ai promis de l'introduire chez toi.

— Sans m'en demander d'abord l'autorisation ?

— N'est-ce donc pas ce que je fais en ce moment?

Mademoiselle Bourgoin sembla réfléchir un instant.

— Mais, mon cher Brutus, que dira mon ministre de l'intérieur si j'accorde une audience au département des affaires étrangères?

— M. Chaptal mérite-t-il tant d'égards? As-tu oublié qu'il a signé de sa main l'ordre de ton emprisonnement ?

— Avez-vous oublié, M. Talma, qu'il a donné sa démission pour moi?

— S'il ne l'eût pas fait, il eût été destitué. Le temps de Chaptal est passé... c'est Talleyrand qui joue maintenant le premier rôle dans le cabinet.

Étiennette réfléchit de nouveau ; elle se demandait si elle devait échanger le portefeuille de l'intérieur contre celui des affaires étrangères.

— Le hasard en décidera, dit-elle après

une courte pause. Voici un jeu de cartes; c'est l'oracle que j'ai l'habitude de consulter. Qu'elles prononcent. Si je tire une carte rouge, je resterai fidèle à *l'intérieur*, quoi que vous en puissiez dire, ajouta-t-elle avec un ton sarcastique; mais si je tire une carte noire — ce dont le ciel me préserve! — je prendrai le deuil pour mon pauvre Ulysse, et je confierai mon avenir au département des affaires extérieures.

— Soit! fit Talma en présentant une paquet de cartes à sa camarade; que ta volonté soit faite.

Mademoiselle Étiennette en tire une d'un air inquiet, et la cache vivement dans son sein, autant pour se ménager à elle-même une surprise que pour stimuler davantage la curiosité de son ami.

— Eh bien? demande maître François, impatient de connaître la réponse de l'oracle, quelle est la couleur de la carte?

— Oh! comme le cœur me bat! soupire-t-elle avec une émotion simulée. Cette carte mystérieuse me brûle la chair!

— Voyons, voyons! prie Talma.

Elle détourne gracieusement la tête, et

plaçant sa main gauche devant ses yeux, elle enfonce la droite dans son sein, en ramène la carte qui y était cachée et la lui montre.

C'était le valet de pique.

— Elle est noire! elle est noire! s'écrie le tragédien.

— Dieu soit loué! exclame mademoiselle Bourgoin, comme si un rocher lui tombait de dessus la poitrine. Ma foi, mon ami, continue-t-elle, je suis innocente de cette trahison... le hasard a décidé... béni soit le hasard!

— Amen! répond le tentateur en ricanant, et il jette les cartes loin de lui.

Rien de plus vrai, de plus juste que cette observation de Balzac! Au temps de Louis XIV, on disait : *J'aime!* A l'époque de la Régence : *J'adore!* Pendant la Révolution et sous l'Empire, habitué qu'on était aux victoires rapides, on disait uniquement : *Je désire!* Et à peine ce souhait était-il exprimé, qu'il se réalisait.

L'amour a aussi ses phases et chaque siècle aime d'une autre manière. Ninon de

Lenclos fut la dernière Aspasie; aujourd'hui, hélas! il n'y a plus que des Danaés.

Vers le soir arriva M. de Chaptal. Le pauvre homme fut atterré en trouvant sa flamme en eau, sa Danaé en larmes, sa maîtresse en deuil depuis la tête jusqu'aux cordons de ses souliers.

— Qu'est-il donc survenu, ma douce colombe? demande le tendre Céladon.

— Comme vous le voyez, j'ai pris le deuil.

— Pour qui?

— Pour votre amour, comte de Chanteloup.

— Mon trésor, qu'est-ce que cela signifie?

— La nuit dernière j'ai été tourmentée par un rêve horrible. Mes yeux pétrifiés vous voyaient dans les bras d'une autre, et dans ma douleur amère, je me suis réveillée; sans pouvoir attendre le matin pour consulter mon oracle, je lui ai demandé si ce rêve affreux s'accomplirait. Les cartes m'ont répondu *oui*, et jamais elles ne m'ont trompée.

Voilà bien les rusées filles d'Ève! Sur

le point de commettre une infidélité, elles rejettent toute la faute sur leur amant, afin de chercher une excuse à leur propre trahison.

— Tu es un enfant ! dit Chaptal.

— Et vous, vous êtes un ingrat! réplique Étiennette, en éteignant le feu de ses yeux dans un ruisseau de larmes.

— Pour te donner une preuve du contraire, je dépose ce présent à tes pieds, répond le comte de Chanteloup, et il tire de sa poche un étui de maroquin vert qu'il lui présente.

Mademoiselle Bourgoin l'ouvre et y trouve un magnifique collier en brillants.

— Que voulez-vous que je fasse de cela? demande-t-elle.

— Il faut l'accepter comme un léger dédommagement pour l'offense que je t'ai faite sur les ordres précis du Corse.

— Gardez votre parure, reprend-elle en refermant l'étui. Des offenses de cette nature ne se réparent jamais ! Et elle lui remet son présent dans les mains.

— Étiennette ! s'écrie l'amant inconso-

lable, tu m'avais pardonné mon crime depuis longemps !

— Je puis pardonner, mais oublier... jamais ! répond-elle avec orgueil, et un torrent de pleurs s'échappe de nouveau de ses yeux.

— Tu refuses d'accepter ce présent?

— Bien plus encore, monsieur ! Voici la croix sur laquelle je vous ai juré dernièrement une fidélité inviolable ; j'ai tenu mon serment, j'ai évité Bonaparte, et je n'ai joué ni à la Malmaison ni à Saint-Cloud. A présent, comte Chaptal, les temps sont changés... reprenez votre croix et... dégagez-moi de mon serment.

— Vive l'empereur ! croasse le kakatoès tricolore.

— Ciel, qu'entends-je? Moi, le plus dévoué de tes adorateurs, tu veux me bannir sans pitié, pour te livrer aux dangereux caprices d'un tyran?

— Qui vous parle de cela? L'empereur, vous le savez, ne songe plus à moi, et moi, je renonce à sa conquête.

— Et cependant tu veux rompre notre liaison?

— Parce que vous m'avez indignement blessée et que cette blessure est incurable.

— Mon ange, que faut-il que je fasse pour expier mon abominable crime?

— Il faut me quitter à l'instant! dit-elle avec emphase.

— Soit, je m'en vais! Mais je ne reprends pas cette croix, et ne te dégage point de ton serment, répond le malheureux tout abasourdi.

— Je ferai ce qu'il me plaira! s'écrie la comédienne.

— Adieu, mademoiselle, adieu! Je vous accorde huit jours pour examiner s'il est prudent, s'il est noble de congédier un homme qui vous a sacrifié la moitié de sa fortune et tout son avenir. Dans huit jours je reviendrai vous demander ce que vous avez résolu. Jusque-là que Dieu vous inspire, achève le comte avec une vive agitation, et il s'éloigna précipitamment.

VII

Quel contraste entre Étiennette et ma-

demoiselle Mars ! Chez celle-ci, point de spéculation ; pour elle, l'amour était la révélation du sentiment le plus pur et le plus saint que la Providence a gravé dans le cœur de l'homme, afin d'ennoblir par lui toutes les pensées, tous les penchants, toutes les passions. Pour elle, le pauvre Jérôme était plus riche que Crésus, plus beau qu'Apollon et plus vaillant que le dieu Mars, car il savait se vaincre lui-même, et tenait inviolablement sa promesse, sans que nulle puissance du ciel et de la terre — pas même la sienne — fût assez forte pour délier sa langue enchaînée, pour lui faire rompre son serment. Cette résignation, ce dévouement, cette tendresse, lui avaient peu à peu inspiré une admiration qui se changea bientôt en amour, en idolâtrie. Pendant des heures entières elle parlait à son amant condamné au silence, et elle éprouvait un bonheur indicible quand elle lisait dans ses yeux aimés la réponse à ses questions. Qui de nous ignore qu'il y a des moments où le silence de deux amoureux est plus éloquent que tous les langages de la terre ? Ces moments

d'un silence sublime forment le plus beau et le plus heureux chapitre de toute notre vie. L'âme ivre d'amour et plongée dans une douce extase, se berce des rêves les plus riants ; elle entend la musique des sphères célestes, la voix séraphique des anges, le chant harmonieux de toute la création, et chacune de ses pensées répond à cette sainte mélodie !

Les amis et les camarades de Brown, dont il s'était éloigné insensiblement, se vengeaient de cet abandon par les railleries et les sarcasmes. Aucun d'eux n'était assez enthousiaste pour pouvoir comprendre que l'on pût être aussi extravagant que Jérôme.

A leurs yeux il passait pour un fou. L'intrépide jeune homme se serait battu volontiers avec tous les officiers de son régiment l'un après l'autre ; mais Hippolyte, qui prévoyait ce résultat, avait exigé de lui, dès sa guérison, et dans l'intérêt de leur sûreté mutuelle, le nouveau serment de ne se battre désormais avec personne sans sa permission, quelle que fût d'ailleurs l'offense qui lui serait faite. Pour un

homme tel que Brown, l'accomplissement de cette promesse était plus pénible encore que celle de se taire. Aussi, pour mieux se dérober à toute espèce de tentation, il évita toutes les sociétés, en se condamnant à l'isolement et en consacrant ses journées à l'amour et à la lecture. Pour se dédommager de la privation des autres plaisirs, il donnait tout son temps à son amante et à ses livres. Parmi ces derniers, outre *Paul et Virginie,* aucun ne l'amusait et ne l'instruisait autant que le *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* de Barthélemy (1). Cet ouvrage, véritable Golconde de trésors historiques, lui représentait l'ancienne Grèce classique sous toutes les formes dont la revêtaient la nature et le génie de ses grands hommes. Rien de plus animé, de plus beau, de plus gracieux que le style

(1) Le première édition de cet ouvrage classique, auquel l'auteur avait travaillé plus de trente ans, parut en 1788, au nombre de quatre volumes. Ce livre a été également traduit dans presque toutes les langues de l'Europe : en allemand par J. C. Biester et D. Jenisch (Berlin 1790), en anglais (Londres 1791), en italien (Venise 1793), en espagnol (Madrid 1813), en hollandais (Amsterdam 1795), en suédois (Stockholm 1791), et en grec moderne par C. Saccelari (Vienne 1799).

éblouissant, les brillantes descriptions, la richesse merveilleuse des tableaux qui se déroulent sous les yeux des lecteurs. Tout ce livre est un admirable assemblage d'anecdotes historiques, de traits caractéristiques. Ici nous rencontrons Platon, plus loin Xénophon; nous entendons Démosthènes dans la tribune des orateurs et Sophocle sur le théâtre. La Hellade tout entière, telle qu'elle florissait au temps d'Alexandre le Grand, s'offre à nos regards avec des couleurs si fraîches, que bientôt on s'y sent à l'aise comme dans sa patrie. Et qu'ils sont beaux, qu'ils sont doux les souvenirs qui nous attachent au pays qui nous a vus naître!

Dans Aspasie Jérôme ne voyait que son Hippolyte; Alcibiade, c'était lui. Les chefs-d'œuvre de Zeuxis et de Périclès enchantaient ses yeux, élevaient son esprit et passionnaient son âme. Depuis onze ans, l'auteur de ce livre reposait au sein de la terre (1), mais son ouvrage lui survi-

(1) Né le 20 janvier 1716 à Cassis, il mourut à Paris le 30 avril 1795, âgé de quatre-vingts ans, en lisant la quatrième épître du premier livre d'Horace, son poëte favori.

vait ainsi qu'à son siècle, et aujourd'hui encore il jouit de la faveur qui l'accueillit à son entrée dans le monde littéraire. C'est là le triomphe du génie. Après des siècles, son œuvre reste une source d'instruction pour les générations à venir, un monument impérissable qui constate sa gloire ! Mais hélas ! tout auteur n'est pas un Jean-Jacques Barthélemy !...

Un matin que Anacharsis-Brown, tout entier à son voyage, assistait au théâtre d'Athènes à une représentation des *Nuées*, dans lesquelles le divin railleur Aristophane a mis en scène un des plus nobles esprits de son époque, le philosophe Socrate, un de ses compatriotes, qui avait été son camarade autrefois, vint le déranger et mettre sa patience à l'épreuve.

— Qu'est-ce donc que j'ai appris! s'écrie-t-il en entrant. Dans le régiment, auquel tu as eu l'honneur d'appartenir, on se raconte depuis quelques jours que ce n'est point le caprice de ta comédienne, mais une raison bien plus grave qui tient ta langue emprisonnée. On dit que tu ne joues pas le muet, mais que tu l'es réelle-

ment. On prétend que la peur que t'a causée la balle de Grimod t'a ravi la parole! Voyons, mon ami, cela est-il vrai?

Brown continue sa lecture et garde le silence.

— Ne daigneras-tu pas me répondre au moins par signes? Dis, Jérôme, est-ce la peur qui vraiment a paralysé ta langue?

Jérôme fait un geste de tête affirmatif, pour se débarrasser de l'importun.

— Comment! tu oses l'avouer? Quelle indignité! quelle lâcheté!

Cette dernière parole, qui lui perçait le cœur comme une épée à deux tranchants, le révolte tellement, que d'abord il s'apprête à lancer au visage de son insolent visiteur la Grèce de Barthélemy avec tous ses chefs-d'œuvre et tous ses monuments. Mais bientôt il se remet, et croisant les bras sur sa poitrine, il se pose en face de son adversaire et fait un nouveau signe de tête.

— Eh! quoi? reprend son camarade pour l'exciter encore davantage, je te traite de lâche, et tu supportes froidement cette injure?

Nouvelle inclination de tête de la part de Jérôme.

— Dans ce cas tu n'es pas un homme, tu n'es pas un Suisse ; tu es une vieille femme, un misérable poltron !

Jérôme ferme les poings, frappe le parquet du pied, et il aurait étranglé son insulteur, si le souvenir de son serment n'avait pas tout à coup calmé sa colère. Il prend alors un morceau de craie, et courant à la porte par où son persécuteur est entré, il y trace d'une main tremblante ces deux mots :

— Va-t'en !

— Que vois-je ? s'écrie le militaire. Un trembleur de ton espèce se permet de me mettre à la porte ?

Jérôme, malgré le supplice qu'il endure, a recours à toute l'énergie de sa volonté pour se contraindre. Il fait encore un geste affirmatif en montrant la porte.

— Cette insolence exige une réparation... aujourd'hui même nous échangerons une couple de balles !

Brown exprime par signes qu'il ne se battra pas.

— Tu as le front de refuser mon défi? Eh bien, voici ta réponse ! exclame le soldat et il ouvre vivement la porte.

Sur le seuil se tenait mademoiselle Mars, aux écoutes comme Thisbé, et la figure rayonnante. Ébloui par l'éclat de ses attraits, son fanatique adorateur se précipite à ses pieds.

— Relevez-vous, Jérôme! lui dit-elle d'une voix tremblante d'émotion. Votre place n'est pas à mes pieds, mais sur mon cœur. Mon ami, je suis la plus heureuse des femmes; vous venez de me donner en ce moment une nouvelle preuve de votre amour, de votre fidélité, de votre obéissance. Embrassez votre compatriote, poursuit-elle, c'est le plus dévoué de vos amis, votre défenseur le plus chaleureux. Ce n'est que pour me complaire qu'il vous a excité; il ne vous a insulté qu'afin de me convaincre que votre affection pour moi ne connaît pas de bornes.

— Jérôme, pourras-tu me pardonner? demande l'officier.

Les deux jeunes gens s'embrassent cordialement.

— Mon cher Brown, reprend Hippolyte, comment reconnaître tant d'amour? Permettez-moi, en présence de votre ami, de m'acquitter d'une faible part de ma dette, achève-t-elle; puis elle détache un petit médaillon qui pendait à son cou, et le met dans sa main.

C'était son portrait. Jérôme le presse sur ses lèvres, et il se sent mille fois payé du léger sacrifice qu'il lui a fait.

— Ma voiture attend en bas. Le temps est magnifique, la moitié de Paris court à la campagne... venez avec moi à Versailles... le devoir m'appelle auprès de ma mère, qui y vit dans une délicieuse retraite. Elle désire se trouver en face de l'homme dont mes lettres lui ont si souvent parlé. Le ciel de Paris me pèse sur la poitrine comme une montagne. Il me faut l'air des champs, l'ombre des bois, le calme de la nature; j'ai besoin d'aller pleurer sur le sein de ma mère, car la joie aussi nous rend tristes et nous arrache des larmes, quand les paroles nous manquent pour exprimer notre bonheur. C'est ce qui m'arrive en ce moment, mon

ami ! Je pleurerais de joie , dit Hippolyte, et elle tend la main à son amant qui l'appuie sur son cœur brûlant d'amour.

— Puis-je vous accompagner ? demande le compatriote de Jérôme.

— Je vous en prie, répond mademoiselle Mars.

Et cinq minutes après, deux rapides alezans emportaient de Paris à Versailles les trois personnes les plus heureuses du monde.

VIII

Retournons chez papa Geoffroy, que nous retrouvons dans sa bibliothèque, tranquillement étendu dans son fauteuil. Le livre qui captive aujourd'hui son attention, c'est l'*Histoire du Théâtre-Français à l'époque de la révolution,* et les auteurs de cet ouvrage intéressant sont Charles-Guillaume Etienne et Alphonse de Martainville.

L'abbé est arrêté au chapitre, où il est question des pièces qui étaient à l'ordre du jour sous le règne de la Terreur. Les poëtes favoris de cette ère sanglante sont Chénier, Fabre d'Eglantine(1), Collot d'Herbois (2) Sylvain Maréchal (3), Laya (4), et Olympe de Gouges (5), dont les deux der-

(1) Trois de ses meilleures comédies sont l'*Intrigue épistolaire*, le *Présomptueux*, et le *Philinte de Molière*. On dit que le jour de son exécution (5 avril 1794) en se rendant à l'échafaud, il fit encore le plan d'une nouvelle comédie.

(2) D'abord acteur à Lyon où il fut impitoyablement sifflé, il devint plus tard un des membres les plus exaltés de la Convention. Il a écrit pour le théâtre un nombre infini de misérables pièces, parmi lesquelles le *Paysan magistrat*, l'*Amant loup-garou*, *Adrienne* et le *Procès de Socrate*, qui a obtenu le plus de succès. Il mourut le 8 janvier 1796 à l'hôpital de Cayenne.

(3) Auteur de la pasquinade en un acte le *Jugement dernier des rois*, dans laquelle tous les monarques de l'Europe, voire même le Saint-Père enchaînés, sont exilés par les sans-culottes dans une île déserte et engloutis par un volcan en éruption, pour les punir de leurs attentats contre la souveraineté du peuple. Maréchal mourut le 18 janvier 1803 à Montrouge.

(4) Sa comédie en cinq actes, *l'Ami des lois*, produisit le plus grand effet. La pièce, jouée pour la première fois au théâtre de l'Odéon le 2 janvier 1793, pendant les débats du procès de Louis XVI, interdite par la commune et permise de nouveau par la Convention, fut représentée quinze fois de suite et le jour même de l'exécution du roi.

(5) Bas-bleu fanatique, qui a composé un nombre infini de comédies patriotiques, entre autres, *Molière chez Ninon* et *Mirabeau aux Champs-Elysées*. Olympe mourut, âgée de 38 ans, le 4 novembre 1793, à Paris.

niers appartiennent au parti anti révolutionnaire. Notre critique promène son regard avec un intérêt tout particulier sur une affiche de spectacle de ce temps-là. C'est un document auquel nous devons également accorder ici une place, parce qu'il jette une lumière caractéristique sur cette époque. Voici la teneur de cette affiche :

De par les ordres et pour le plaisir du peuple souverain, les comédiens du théâtre de la République représenteront aujourd'hui, en l'honneur de la première sansculottide :

LE JUGEMENT DERNIER DES ROIS,

prophétie en un acte et en prose par Pierre-Sylvain Maréchal (1).

(1) Cette farce révolutionnaire fut également jouée le jour de l'exécution de Louis XVI. Dans une scène de ce pitoyable ouvrage, l'impératrice de Russie donne un soufflet au roi de Prusse, qui riposte en lui appliquant un coup de pied au bas des reins. Le pape jette la tiare à la tête de Catherine II, après quoi ces deux personnages se mettent à se battre, le saint-père avec sa crosse, l'impératrice avec son sceptre. Dans la préface de cette pièce, qui fut imprimée en 1795, l'auteur dit pour son excuse, que précédemment les rois se sont moqués des pauvres peuples, et qu'aujourd'hui le temps est venu où les peuples peuvent se moquer des rois à leur tour.

suivi de :

LE MARIAGE DU CAPUCIN,

Sans-culottide en deux actes, par Jean-François Barrau.

La même époque a produit une opérette intitulée : LE TOMBEAU DES IMPOSTEURS ET L'INAUGURATION DU TEMPLE DE LA VÉRITÉ, *sans-culottide dramatique en trois actes, par les citoyens Léonard Bourdon, Moline et Valcour, musique du citoyen Porta* (1).

M. Geoffroy, trop commodément assis pour se lever, ordonne à son *renne* de le pousser avec son fauteuil devant son bureau, afin d'inscrire sur son agenda les titres de ces trois pièces. Au même instant entre un facteur qui lui remet une lettre que l'expéditeur a négligé d'affranchir. Après en avoir payé le port, l'abbé ouvre la blanche enveloppe et en retire un billet couleur d'espérance qui contenait les lignes suivantes :

(1) Cette pièce, imprimée à Paris en l'an VII, est dédiée au saint-père.

« Une femme qui ne se lasse point d'admirer les spirituelles critiques de l'abbé Geoffroy, désire faire sa connaissance personnelle, pour lui dire tout le plaisir qu'elle éprouve en lisant ses feuilletons pleins de malice et de causticité. En outre, son cœur lui dicte bien des choses, que, par égard pour elle-même et pour d'autres personnes, elle ne peut communiquer à M. l'abbé qu'en tète-à-tête. C'est pourquoi elle se permet d'inviter M. Geoffroy à se trouver ce soir, à six heures précises, à l'église Saint-Eustache. Une dame, enveloppée d'un voile noir et portant un nœud de ruban blanc sur la poitrine, l'attendra là, tout près de l'autel, pour s'expliquer avec lui de vive voix.

« Zoé L... »

L'abbé relit cette singulière invitation une deuxième et une troisième fois, et il reste convaincu que la dame, qui lui donne ce rendez-vous, appartient à la *haute volée*, attendu que le papier et le cachet de son épître, ainsi que le parfum d'extrait de mousseline qui s'en échappe, sont des

signes authentiques de la distinction de son rang. Le prénom de *Zoé* et la mystérieuse initiale L. lui suggèrent mille pressentiments. A la fin il se souvient qu'une petite et piquante danseuse du grand Opéra y est engagée sous ce nom. Papa Geoffroy avait une mémoire excellente.

— Si je ne me trompe, se dit-il, c'est Zoé qui souhaite si ardemment de faire notre connaissance. C'est cette jeune, fraîche et gracieuse créature, connue dans le monde galant sous le nom de la *Perle d'Avignon*. Maître Julien, continue-t-il, est-ce que ton esprit aurait fait sur cette sylphide une impression victorieuse? Dans ce cas, mon vieux, tu peux te féliciter d'une pareille conquête, car mademoiselle Zoé est un morceau à ton goût : elle est petite, maigre, blonde et très-jeune encore! C'est ce que j'aime! achève-t-il en promenant de nouveau le billet sous ses narines.

Notre pieux ex-jésuite, qui depuis des années s'était abstenu de visiter une église, était impatient de voir arriver l'heure qui lui avait été assignée. Sa jeune imagina-

tion, qui contrastait singulièrement avec son âge avancé, était toute préoccupée de ce rendez-vous et du bonheur qui l'attendait dans les bras de Zoé; elle lui traçait un tableau exécuté avec les couleurs de Giulio Romano et le pinceau de Carlo Dolce. L'église obscure, la bayadère voilée, le ton mystérieux de son invitation, avaient tant de charme, tant d'attrait pour lui, que ses regards avides ne pouvaient se détacher des aiguilles de sa pendule. Mais chaque minute qui s'écoulait lui paraissait une heure. Pour tuer le temps, il s'habilla et se rendit tout droit chez Véry.

Il y trouva son ami Grimod. L'impérieux besoin de donner à son estomac bien-aimé le plaisir d'un déjeuner à la fourchette, avait amené ce dernier à la sacristie des gastronomes. M. l'abbé Geoffroy y était venu dans la même intention.

Les amoureux ne peuvent garder un secret. Vers la fin du repas le vieil abbé hasarde cette question.

— M. Grimod connaît-il la danseuse Zoé?

— Qui ne connaît pas la *Perle d'Avi-*

gnon? La moitié de Paris raffole de cette petite Circé.

— Eh bien, figurez-vous mon bonheur! Elle s'est amourachée de moi.

— Est-ce vrai? demande le gourmand.

— Vous le savez, mon cher Grimod, je ne suis pas un fanfaron qui se vante de triomphes chimériques. Mademoiselle Zoé, soit dit entre nous, m'a donné un rendez-vous pour ce soir.

— Où cela? réplique M. de la Reynière, qui, dans un mouvement de surprise, laisse tomber sa fourchette.

— Oh! quant à ceci, c'est différent, je me garderai bien de vous le confier.

— Alors, je ne le crois pas!

— Tenez, voyez vous-même! dit l'abbé, et il lui montre la signature de la lettre.

— Oui, c'est bien l'écriture de la danseuse! Je suis un enragé collectionneur d'autographes, et dernièrement j'ai payé vingt-cinq francs un billet de cette péri. Combien j'envie votre sort! Il n'est pas donné à tout le monde de faire des conquêtes de cette espèce. Mais vous êtes un matador! Les femmes aiment les hommes qui

excitent l'attention publique. Votre feuilleton circule de main en main, le jugement que vous portez vole de bouche en bouche. Je ne serais nullement étonné si vous me montriez un jour un billet doux de l'impératrice, car Joséphine, je le sais de bonne source, vous voit aussi d'un œil très-favorable.

— Que dites-vous là !

— La vérité, mon cher papa ! Un de mes meilleurs amis, M. Joseph-Marie Dechamps, secrétaire particulier de Sa Majesté, m'a dit hier, en me recommandant, bien entendu, la plus sévère discrétion, que dans une des dernières soirées de la Malmaison, l'impératrice avait exprimé en sa présence le désir bien pardonnable de connaître le roi du feuilleton, le Napoléon Bonaparte de la critique. La même confidence m'avait déjà été faite par Aimé Bonpland, le fameux botaniste, inspecteur du palais de la Malmaison.

— Vous voulez plaisanter sans doute ? demande Geoffroy.

— Mon ami, manger est pour moi un acte d'une nature si sérieuse, que pendant

la digestion je ne plaisante jamais. D'ailleurs ce serait de votre part attacher bien peu de prix à votre réputation, que de considérer comme incroyable ce que je vous raconte de l'impératrice.

L'histoire nous cite plus d'un exemple de ce genre.

Bien des princesses sont descendues des hauteurs de leur trône, pour offrir généreusement leur cœur à des poëtes et à des artistes dont les œuvres excitaient leur admiration. Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, ne s'éprit-elle point passionnément d'Alain Chartier, le père de l'éloquence française, et un jour qu'elle trouva ce vieillard endormi sur un fauteuil dans l'antichambre du roi, ne daigna-t-elle pas s'incliner en présence de tous les courtisans et déposer un baiser sur la vilaine bouche qui a dit tant de jolies choses? Pourquoi donc la femme de Napoléon, la noble protectrice de notre littérature, n'aimerait-elle pas aussi le père Geoffroy, le prince de la critique française?

— Ainsi vous croyez réellement...

— Que vous recevrez, plus tôt que vous

ne le supposez, une invitation pour la Malmaison.

— Rien que d'y penser la tête me tourne! Grimod, s'il était vrai, bien positivement vrai que Sa Majesté l'impératrice daigne s'intéresser à moi, je serais capable de tout oser...

— Pour préparer un éclatant triomphe à votre ambition. Ma foi, papa, qui pourrait vous en savoir mauvais gré? Favori d'une impératrice, diable ! ce n'est pas une bagatelle! Ovide, le poëte immortel, que Julie, fille de l'empereur Auguste, avait comblé de ses faveurs, se trouvait si heureux même dans son exil, que, tout fier de sa victoire, il supporta avec une mâle énergie les souffrances de la proscription. Toutefois je vous donne le bon conseil de vous contenter de la conquête de Zoé; ce n'est qu'une danseuse, il est vrai, mais tout bien considéré, une jeune odalisque est préférable à une vieille sultane.

— Moi aussi, j'aime la jeunesse; cependant j'avoue que l'idée de me savoir aimé d'une sultane me flatte beaucoup plus que les faveurs d'une odalisque.

— Papa, vous ne savez pas apprécier votre bonheur. A votre place, j'immolerais cent taureaux pour remercier la Providence.

— A défaut de taureaux, nous allons vider deux bouteilles de Champagne en l'honneur de Bacchus. Garçon, s'écrie-t-il, deux bouteilles de Cliquot !

L'amour fait de l'avare un prodigue.

Ils sablèrent une bouteille après l'autre, et le temps s'écoula pour eux entre les rasades et les plaisanteries. Lorsque les deux amis se séparèrent, quatre heures venaient de sonner. Grimod se jeta dans un fiacre, et Geoffroy, après avoir payé la carte, se décida à flâner une petite demi-heure dans les galeries du Palais-Royal, afin de laisser les fumées du champagne s'évaporer en plein air.

IX

Au coup de cinq heures, notre digne abbé franchit avec une impatiente ardeur

le péristyle de l'église. Il y entra rapidement et la trouva vide, tout à fait vide ; ce qui n'avait pas le droit de le surprendre, vu que la dame au voile noir et au nœud blanc ne l'attendait qu'à six heures. Il lui restait donc encore une heure tout entière, et comme notre aimable papa avait bu aujourd'hui quelques verres de plus qu'à l'ordinaire, il ne se sentait pas encore complétement à son aise, malgré la promenade à laquelle il s'était livré. Il prit donc le parti de s'asseoir sur un banc, de se reposer un peu, et de s'abandonner à ses réflexions pour abréger l'ennui de l'attente.

— Si l'on me donnait, se dit-il, une pièce de cinq francs pour chaque rendez-vous qui a eu lieu dans cette église, je serais assez riche pour acheter la moitié de la ville de Paris. Si ces murs et ces confessionnaux voulaient me raconter tout ce qu'ils ont vu et entendu depuis des siècles, je pourrais publier mille volumes de mémoires, sans épuiser la matière. Une aventure galante a sans doute débuté sur chacun de ces bancs ; chacun de ces confessionnaux a été témoin d'un drame, et je

m'étonne qu'aucun de nos romanciers n'ait encore eu l'idée d'écrire les *Mémoires d'une église*. Tout en se parlant à lui-même, notre abbé appuya sa tête alourdie par le champagne sur le dossier du banc placé en face du sien. L'obscurité qui grandissait de plus en plus, le calme qui régnait dans la vaste enceinte de ce temple silencieux, le plongèrent bientôt, malgré lui, dans un léger sommeil entremêlé de doux rêves, pendant lesquels Abélard et Héloïse, Roméo et Juliette, Pétrarque et Laure, le Tasse et Éléonore et tous les couples amoureux, immortalisés par la poésie, sortirent de leurs tombeaux, pour venir voltiger, sous la forme de flammes bleuâtres, autour de la tête de l'heureux dormeur et lui raconter l'histoire de leurs amours. L'horloge de l'église avait à peine sonné six heures, lorsque tout à coup, au moment le plus beau de ce rêve, une dame recouverte d'un voile noir, avec un nœud de ruban blanc sur la poitrine, vint se placer derrière lui et le réveiller par un léger coup d'éventail appliqué sur son épaule.

— Vous avez dormi? lui demande l'inconnue.

— Oh! non! répond l'abbé en se redressant brusquement. J'étais plongé dans un profond recueillement; je priais et remerciais le ciel de ce qu'il vous a envoyée vers moi.

— Êtes-vous prêt à me suivre?

— Jusqu'au bout du monde!

— Eh bien, venez!

Elle marche en avant; il la suit. Une voiture stationnait à la porte de l'église; ils y montent tous les deux. Quand l'abbé fut assis à côté de son sphinx au voile noir, la dame ôte son écharpe de soie, et lui dit avec un son de voix plein d'une suave mélodie:

— Avant tout, il faut que je vous prie de vous laisser bander les yeux.

— Oserai-je vous demander pourquoi?

— Pour que vous ne puissiez voir dans quelle rue et dans quelle maison je vous conduis, répond-elle en attachant son écharpe autour de sa tête.

— A quoi bon tous ces mystères?

— Ils sont absolument nécessaires pour notre sûreté mutuelle.

— Belle inconnue, reprend l'aveugle Cupidon, vous ne vous enveloppez sans doute d'un voile impénétrable que pour mieux stimuler ma curiosité. Et cependant j'ai deviné depuis longtemps qui vous êtes.

— Vraiment? Et pour qui me prenez-vous donc?

— Vous êtes la *Perle d'Avignon,* la Circé de la France, qui fascine tout le monde; en un mot, veus êtes mademoiselle Zoé du grand Opéra.

— Erreur, M. l'abbé, je ne suis que la mandataire de la dame qui désire faire votre connaissance.

— Et pourquoi mademoiselle Zoé n'est-elle pas venue elle-même?

— Parce que les espions du duc d'Otrante la surveillent sans cesse, et qu'elle doit redouter leurs yeux d'Argus. C'est pour cette raison que je suis chargée de vous mener, non pas dans la demeure de Zoé, mais dans celle d'une de ses plus intimes amies. Ce n'est que là que ce bandeau vous sera enlevé et que vous saurez où vous êtes.

— Un rendez-vous et des obstacles à surmonter, cela me plaît !

— Votre joie et votre surprise seront bien plus grandes encore, M. l'abbé, lorsque, arrivé au but, vous apprendrez le bonheur qui vous est réservé !

— La curiosité me dévore, belle inconnue !

— Et cependant je ne puis malheureusement vous dire que ce qu'il m'a été permis de vous confier. Vous ne saurez le reste qu'au dernier moment.

— La cruelle chose que l'attente !

— Patientez encore une demi-heure...

Quiconque s'est trouvé dans un cas semblable, doit savoir qu'il n'y a rien de plus piquant que le mystère. Tout secret est une sibylle de Cumes qui chatouille notre curiosité jusqu'au point de nous faire mourir. Cela nous rappelle l'épitaphe énigmatique *Œlia, Lælia, Crispis*, etc., qui fut découverte dans la maison du sénaseur romain Volta à Boulogne, et coûta tant de travail au pauvre comte Carlo Malvasia. Après avoir composé un épais in-quarto sur cette maigre inscription, il

perdit la raison faute d'avoir pu satisfaire sa curiosité. Notre ami était dans la même situation. Stimulé par l'envie irrésistible de percer les ténèbres de cette aventure galante, il éprouvait une agitation fébrile, un délire qui retraçait à son cerveau brûlant mille hiéroglyphes confus et indéchiffrables. L'unique pensée qui se présentait claire et nette devant la chambre obscure de son esprit, c'était le souhait très-naturel de franchir au plus vite le pont mystérieux qui le séparait du but si ardemment désiré.

Après avoir voyagé pendant plus d'une demi-heure, le désir de s'assurer de l'endroit où il se trouvait, l'avait poussé à commettre l'imprudence d'arracher vivement son bandeau et de jeter un coup d'œil dans la rue. En ce moment la voiture passait dans les environs des Tuileries.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie sa conductrice au cocher. Maintenant tout est perdu !

— Qu'est-ce qui est perdu ? demande Geoffroy.

— Rien, M. l'abbé, rien ! réplique la

dame voilée en se remettant bien vite. Il est encore temps de réparer votre étourderie, si vous laissez replacer ce bandeau sur vos yeux et si vous me promettez de rester aveugle jusqu'à ce que je vous permette de voir. Si vous refusez, je vous prie de descendre à l'instant ; et sous aucun prétexte vous ne saurez où je dois vous mener. Obéirez-vous à mes ordres, oui ou non ?

— Oui, répond l'impatient abbé.

— Je ne me fie plus à votre parole.

— Mais si je le jure !

— C'est différent, dit-elle en lui bandant de nouveau les yeux.

— Eh bien, je jure par le dieu d'amour de ne plus ôter ce bandeau jusqu'à ce que vous m'en donniez la permission !

— A la bonne heure ! Maintenant nous pouvons continuer notre route. Retournez sur vos pas ! crie-t-elle au cocher.

— Pourquoi lui commandez-vous de rebrousser chemin ?

— Parce que vous avez vu dans quel lieu nous étions. L'ordre que j'ai reçu exige que vous me suiviez aveuglément et

que vous ne vous doutiez point de la rue où l'on vous attend.

— Belle inconnue, la curiosité me tuera !

— Bientôt vous serez au courant de tout.

On roula pendant quelques minutes encore, puis la dame enjoignit de nouveau au cocher de s'arrêter. Alors elle se leva, ouvrit le vasistas placé devant elle et murmura quelques mots à l'oreille du cocher. Aussitôt un coup de fouet remit les chevaux en mouvement et la voiture vola au grand galop à travers les rues devenues obscures.

— M'est-il permis de demander pourquoi nous marchons si vite maintenant?

— Pour regagner le temps perdu. Déjà depuis longtemps nous serions au terme de notre course, si votre étourderie ne m'eût forcée de faire un détour.

L'abbé paraissait être assis sur des charbons ardents. Il se remuait sans cesse, et plus d'une fois dans son agitation — nous ne saurions dire si c'était à dessein ou par l'effet du hasard — il toucha le genou de sa

voisine, tout en la priant de l'excuser et en lui demandant à chaque minute si leur pérégrination devait durer longtemps encore.

Au bout d'une demi-heure, l'équipage s'arrêta enfin.

— Nous sommes arrivés! dit la dame.

— Dieu merci! soupire l'abbé.

Le cocher ouvre la portière; la dame descend d'abord, puis vient le tour de son compagnon. Elle saisit le bras du pauvre Céladon qui marche en tâtonnant, et lui fait monter un escalier de pierre. Puis elle ouvre la porte d'une antichambre, guide l'abbé à travers plusieurs salles meublées avec luxe, et l'introduit enfin dans un salon brillamment éclairé.

— A présent, M. l'abbé, on vous permet de retirer votre bandeau.

Papa Geoffroy arrache son écharpe et reste la bouche béante et les yeux écarquillés en se voyant dans une habitation princière.

— Où suis-je? demande-t-il d'un air étonné.

— Au palais des Tuileries, répond la dame qui a gardé son voile.

L'abbé, se souvenant alors de ce que son ami Grimod lui a raconté en déjeunant, joint les mains avec surprise et répète d'une voix émue :

— Au palais des Tuileries? Puis-je savoir qui vous êtes?

— Je suis une des dames d'honneur de l'impératrice.

— De l'impératrice? dit-il avec effroi.

— Sa Majesté m'a chargé de vous apprendre qu'elle a un secret à vous confier.

— Un secret? demande l'abbé en balbutiant.

— Oui... un secret d'une nature si grave, que l'impératrice ne peut vous le révéler qu'en tête-à-tête, et à une seule condition...

— J'y souscris à l'avance!

— Fort bien! Voici un bureau. Asseyez-vous, M. l'abbé, et écrivez ce que je vais vous dicter d'après l'ordre de Sa Majesté l'impératrice.

— Je suis prêt! dit Geoffroy, et il s'arme d'une plume.

La dame voilée, debout devant lui, commence sa dictée :

« Le soussigné s'engage par serment devant Dieu et tous les saints...

— Devant Dieu et tous les saints, répète l'abbé en écrivant avec précipitation.

« De ne révéler à qui que ce soit au monde l'important secret...

— L'important secret, écrit le papa d'une main tremblante.

« Que Sa Majesté impériale, l'auguste épouse de Napoléon Ier...

— De Napoléon Ier, répète l'abbé presque hors d'haleine.

« Entraînée par son admiration pour l'esprit du soussigné...

— Pour l'esprit du soussigné.

« A daigné consentir...

— A daigné consentir...

« A lui accorder aujourd'hui une audience intime...

— Une audience intime, soupire l'abbé dont le trouble va toujours croissant.

« Le soussigné, qui sait apprécier cette marque de la bienveillance impériale...

— De la bienveillance impériale, balbutie le pauvre homme, et son front se couvre de sueur.

« Déclare par le présent acte...

— Par le présent acte...

« Que si jamais il était assez criminel pour se vanter, soit en secret soit en public, de ce témoignage de faveur...

— De faveur...

« Il se soumet volontairement à une détention perpétuelle au Mont Saint-Michel. »

— Au Mont Saint-Michel, répète l'abbé consterné au point qu'il ne sait plus ce qu'il écrit.

— Consentez-vous à tout cela?

— Oui! dit l'abbé qui tremble de tous ses membres.

— En ce cas signez cette déclaration de votre nom en toutes lettres.

D'une main fiévreuse et rapide il appose son nom et ses prénoms au bas du papier.

— M. l'abbé, remettez-moi cette promesse.

— La voici!

— Je vais chercher l'impératrice, reprend la dame d'honneur de Sa Majesté, et elle disparaît avec le papier dans la chambre attenante.

Au même moment, une porte à deux battants s'ouvre en face de celle par où la dame est sortie, et livre passage à un homme. C'est Grimod de la Reynière.

— Bonsoir, cher papa ! dit le traître en ricanant.

— Vous, ici?

— C'est plutôt à moi, mon excellent ami, d'être étonné de vous y trouver. Pauvre homme, vous vous croyez au palais des Tuileries, invité à un rendez-vous avec l'impératrice, et vous ne soupçonnez pas que vous êtes dans les filets de votre plus mortelle ennemie !

— Dieu du ciel ! s'écrie l'abbé, cette dame voilée...

— Est votre très-humble servante, interrompt mademoiselle Mézeray, qui vient de rentrer dans le salon, après avoir déposé son voile.

— Qu'entends-je?.. Et cet acte que j'ai signé !..

Il restera dans les mains de mon amie, réplique l'impudent Grimod. Toutefois mademoiselle Mézeray aura la générosité de n'en faire jamais usage, si, pécheur repen-

tant, vous lui demandez pardon à genoux de vos criantes injustices à son égard, et si vous lui promettez sur l'honneur, en ma présence, de ne plus l'invectiver désormais.

Papa Geoffroy, tout décontenancé, tombe sur les deux genoux aux pieds de son ennemie.

— Mademoiselle, dit-il ensuite, pardonnez à un homme qui jure de ne plus vous attaquer, si vous consentez à lui donner une preuve de votre bonté, en lui rendant le maudit papier qui peut le perdre à jamais.

Joséphine, dont l'excellent cœur était incapable de repousser une prière, alors même qu'elle émanait du plus acharné de ses ennemis, se décide aussitôt à exaucer celle de Geoffroy.

— M. l'abbé, voici votre acte. Permettez-moi de déchirer ce document si bien fait pour vous livrer éternellement au ridicule.

— Vous êtes un ange ! s'écrie Geoffroy tout radieux, et saisissant la main de l'actrice, il la porte à ses lèvres.

Mademoiselle Mézeray, qui voit son adversaire à ses pieds, dégrafe le nœud de ruban blanc fixé sur sa poitrine.

— M. l'abbé, recevez ce nœud comme une marque de souvenir et de pardon, lui dit-elle du ton le plus insinuant, et elle l'attache comme un ruban d'ordre à une boutonnière de son gilet noir.

— A dater de ce jour, reprend papa Geoffroy, je porterai vos couleurs et je serai votre fidèle chevalier.

— Quel bonheur ! s'écrie Joséphine.

— Quelle touchante scène de réconciliation ! dit Grimod en applaudissant d'un air satanique. En vérité, je serais capable de pleurer à chaudes larmes.

— Pourquoi cela, mon ami ? demande mademoiselle Mézeray.

— Parce que cette scène, que je n'oublierai jamais, m'a donné une faim canine.

— Le souper est servi ! annonce le mameluk au même instant.

— Venez, mon cher abbé ! dit la comédienne ; puis elle passe son bras sous celui du critique et le conduit dans sa salle à manger.

Ils firent tous les trois le plus grand honneur à ce délicieux repas.

Depuis ce soir-là, mademoiselle Mézeray ne fut plus en butte aux épigrammes du chevalier du nœud blanc.

X

Trois jours après ce touchant raccommodement entre l'art et la critique, Talma avait amené le ministre des affaires étrangères chez mademoiselle Bourgoin. M. de Talleyrand, en fin renard qu'il était, avait pris soin de dissimuler le motif réel de sa visite, dans le dessein de reconnaître d'une manière plus facile et plus sûre le terrain où son talent diplomatique devait s'exercer. Étiennette, ainsi que la plupart des femmes de cette époque galante, n'aimait ni les préambules ni les détours timides et fastidieux; elle s'était donc attendue à une déclaration d'amour ouverte, et sa surprise avait été extrême en entendant le prince

causer avec elle des choses les plus indifférentes. Lors de sa première visite, il n'avait vanté que le bon goût de sa toilette, et comme un muscadin, il s'était mis à disserter sur l'inconstance de la mode, la différence des vieilles et des nouvelles garnitures, l'utilité multiple des éventails ; sur le comte Frangipani, l'inventeur des gants parfumés ; sur Catherine de Médicis, à qui l'on devait l'usage du fard ; sur la physiologie des mouches et l'histoire des cosmétiques. Il s'était attaché à éviter tout ce qui eût pu trahir le but secret de sa mission.

— Il y a quarante ans, avait-il dit, nos dames portaient deux grosses boucles de cheveux qui pendaient des deux côtés du front et qu'on appelait des *complaisances*. Les plumets fixés sur le derrière de la coiffure se nommaient des *taupes*. La couleur en vogue en 1775 s'appelait *cheveu de la reine*. On connaissait alors cinquante garnitures différentes aux quelles on appliquait les dénominations les plus bizarres — les *soupirs étouffés*, les *plaintes indiscrètes*, les *insensibles*, les *favorites*, les

rêveuses, les *mélancoliques*, etc. Les talons de souliers garnis d'émeraudes étaient des *Viens et regarde-moi;* les rubans les plus jolis, des *soupirs de Vénus* et des *yeux languissants.* Le duc de Grammont, à qui sa cousine avait demandé des renseignements sur les modes les plus récentes, lui écrivit la lettre suivante : « Hier j'ai vu à l'Opéra une dame avec une robe ornée de *soupirs étouffés,* de *repentir inutile* et de *parfaite innocence.* Ses souliers couleur de *cheveu de la reine* étaient bordés de diamants et de *traits infidèles,* et ses *Viens et regarde-moi* étaient couverts d'émeraudes et de *sentiments non interrompus.* Son bonnet était enjolivé de *soupirs de Vénus* et d'*yeux languissants,* et sur ses épaules nues on remarquait un *chat* couleur des *nouveaux-venus.* Enfin elle portait une *Médicis* avec un *désespoir* (agrafe) d'opales et un manchon d'*émotion passagère.* »

Il avait débité ce discours tout d'une haleine, sans donner à Étiennette le loisir de placer un mot de réponse. Après son départ, elle s'était sentie tellement ennuyée

de cette visite qu'elle s'était mise à bâiller tout haut, en se disant que ce diplomate bavard était moins amusant encore que son savant adorateur le chimiste. A leur seconde entrevue où il avait choisi pour thème de conversation l'influence des femmes sur la destinée des États, en lui retraçant un charmant tableau d'Aspasie et de Périclès, d'Agnès Sorel et de Charles VII, de la duchesse de Chateauroux et de Louis XV, il lui avait déjà paru beaucoup plus attrayant que le premier jour. Lorsqu'il vint la voir la troisième fois, il amena avec son habileté ordinaire l'entretien sur mademoiselle Mars.

— Elle marche à un brillant avenir, dit-il d'un air rusé, et puis il fit une courte halte pour lui laisser le temps de poser une question.

Mais comme Étiennette n'était point d'humeur à interroger, il arracha brusquement son masque et courut droit à son but.

— L'empereur, qui ne vous a pas encore pardonné vos cruels dédains, a maintenant jeté les yeux sur votre jolie rivale, je le sais de bonne source.

— Et mademoiselle Mars? demande-t-elle alors avec une inquiétude visible.

— Elle se gardera bien — pardonnez-moi ma franchise — d'avoir le tort de fermer l'oreille aux hommages du plus grand potentat de son temps.

— C'est méconnaître ma bonne amie Mars. Hippolyte, que le dévouement exemplaire de son jeune Suisse a toute enthousiasmée, n'a des yeux et des oreilles que pour M. Brown... S'il est muet, elle est aveugle et sourde pour tout autre soupirant.

— Les apparences sont souvent trompeuses. Je sais encore de source certaine que mademoiselle Mars, *la reine de la comédie,* a reçu hier l'invitation de venir jouer dans le courant de la semaine prochaine à la Malmaison.

— Cette invitation, l'a-t-elle acceptée?

— Bien entendu!

— Et qu'en concluez-vous?

— Qu'elle a captivé le cœur de l'empereur. Si je ne craignais pas de vous offenser, je pourrais vous en raconter beaucoup plus long sur ce sujet.

— De grâce, mon prince, racontez !

— L'empereur semble très-irrité contre vous. Comment, je vous le demande, disait-il hier à Talma, ai-je pu être aveugle au point de préférer mademoiselle Bourgoin à notre ravissante Mars !

Le trait avait porté; elle a pâli, s'est mordu les lèvres sans répondre un mot.

— Mademoiselle Bourgoin, poursuit alors le diable boîteux au nom de son maître, l'emporte peut-être en fait de talent sur notre *diamant* sans tache, mais sous tous les autres rapports Mars n'a point de rivale.

Le trait s'est enfoncé plus profondément dans le cœur de la Bourgoin.

— Je vois venir le temps, continue le diplomate en son propre nom, où mademoiselle Mars jouera non-seulement un rôle brillant sur la scène, mais encore un autre rôle plus important sur le théâtre de la politique.

— Expliquez-vous plus clairement, mon prince !

— L'empereur paraît être très-malheureux de ce que son mariage avec Joséphine soit resté stérile. Un ménage sans enfants

est un filet sans nœuds. Les gens bien informés, tels que Fouché et d'autres, parlent déjà très-ouvertement d'un divorce qui aura lieu tôt ou tard. Pour peu que votre amie Mars soit aussi habile et ambitieuse, qu'elle est aimable et belle, les circonstances pourraient bien la favoriser et comme l'actrice Théodora, peut-être deviendra-t-elle la maîtresse et même la femme de notre nouveau Justinien.

— C'est impossible ! s'écrie Étiennette.

— En France, mademoiselle, rien n'est impossible. Juliette Clary, fille d'un pauvre négociant de Marseille, et l'auguste épouse du prince Joseph Bonaparte, est devenue depuis peu reine d'Espagne et des Indes. Elisabeth Patterson, fille d'un marchand de Baltimore, est à présent la femme du prince Jérôme (1), et bientôt nous trouverons aussi pour lui quelque trône vacant. Ah ! mademoiselle, reprend-il après une petite pause, je me sens forcé de vous dire que vous avez bien légèrement sacrifié

(1) On sait qu'après avoir été improvisé roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte fut obligé d'après les ordres de l'empereur de divorcer avec sa femme, et que le 22 août 1807, il se maria contre son gré avec la princesse Catherine de Wurtemberg.

votre bonheur et votre avenir. Il y a un mois à peine, l'empereur était follement épris de vos charmes...

— Et maintenant, mon prince, réplique-t-elle avec un profond soupir, je lui suis indifférente comme une statue.

— Mademoiselle, qui vous a dit cela?

— Le comte de Chanteloup.

— Oh! cet homme vous a trompée! Son aveugle jalousie l'a poussé à vous raconter des choses auxquelles Sa Majesté n'a jamais songé.

— Comment? demande Étiennette avec un mouvement de joie. Je ne serais pas tout à fait indifférente à l'empereur?

— Je le suppose...

— Et vous croyez...?

— Je crois avoir remarqué qu'il a toujours une grande prédilection pour vous. Une simple démarche de votre part pourrait, j'en suis persuadé, rallumer un feu qui n'est qu'assoupi.

— Excellence, que faut-il que je fasse? demande-t-elle en baissant les yeux avec embarras.

— Avant tout, rompre avec M. Chaptal!

— C'est déjà fait !

— En ce cas votre faute est à moitié réparée. Dédaigner un empereur, qui nous offre ses hommages, est plus qu'un crime ; c'est une faute grave, une sottise impardonnable ! Mais il est encore temps de revenir sur tout cela. Reprenez conrage et ayez confiance en moi ; dites-moi franchement et sans détour à quelles conditions vous vous sentez disposée à céder aux vœux de Sa Majesté.

— Excellence, une pareille question...

— Est un peu hardie, je le sais, mais réfléchissez que nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Que mademoiselle Mars joue à la Malmaison, et il sera trop tard pour regretter votre sottise. Voulez-vous ravir à votre dangereuse rivale la palme de sa plus grande victoire, voulez-vous donner à l'empereur et au monde entier la preuve que le pouvoir de votre beauté l'emporte sur celui de Mars, déposez cet orgueil, cette hauteur, cette rancune de vendéenne et montrez-vous prête...

— Excellence, ce langage...

— Est celui d'un ami, qui vous porte plus d'intérêt que M. Chaptal. Il ne tombe pas tous les jours un empereur Napoléon des nuages à vos pieds. Sur des millions de femmes, aucune ne serait assez ridiculement folle pour repousser ses hommages.

— Mais, Excellence, mon serment, mon serment!

— Tranquillisez-vous, charmante dame! Les serments sont faits pour être rompus. Si pour chaque parjure commis par les hommes, je recevais une pièce de vingt francs, je serais assez riche pour paver le ciel et la terre avec le superflu de mon or.

— Mais qu'est-ce qui donne à votre Excellence le droit de supposer que l'empereur est encore réellement amoureux de moi?

— Je veux vous parler sans réticence. En me faisant introduire chez vous par Talma, j'ai obéi uniquement aux ordres de Sa Majesté.

— Ainsi vous avez employé la ruse...

— Rien que pour m'assurer de vos sentiments. Maintenant je les connais à fond,

vous êtes beaucoup moins cruelle que l'empereur ne se le figure, aussi puis-je me démasquer et tout vous révéler sans biais ni échappatoire. Sa Majesté, notre glorieux et grand monarque, m'a chargé..., dit M. de Talleyrand, en ouvrant une tabatière d'or entourée de brillants et offrant une prise à la comédienne.

— Excellence, je ne prise pas, répond la Bourgoin, curieuse d'apprendre l'objet de la mission impériale.

— L'empereur, je le répète, a daigné me charger, au cas où vous exauceriez sans délai les vœux bien innocents de son cœur... vous comprenez, mademoiselle ? ajoute-t-il en prisant.

— Oui, Excellence, réplique-t-elle avec un léger geste de dépit.

— De vous offrir un engagement à perpétuité au Théâtre-Français avec des appointements annuels de cinquante mille francs, un hôtel, dont il abandonne le choix à votre goût, et par-dessus le marché un cadeau de cent mille francs destinés à meubler votre propriété.

Il est en France et ailleurs sans doute

fort peu d'actrices dont l'orgueil et la vertu seraient assez forts pour pouvoir résister à une pareille attaque. A ce petit nombre appartenait mademoiselle Bourgoin qui, en qualité de vendéenne, était beaucoup trop consciencieuse pour rompre à ce prix le serment qu'elle avait prononcé sur la croix. Après quelques minutes de réflexions, elle repartit :

— Excellence, je resterai fidèle à ce que j'ai juré !

— Vous n'êtes pas satisfaite de ces propositions, reprend le négociateur diplomatique que cette réponse ne désarçonnait pas ; eh bien, je suis autorisé à vous offrir d'autres conditions. Vous quitterez le théâtre, vous toucherez sur la cassette impériale une pension de cent mille francs et vous recevrez le titre de duchesse.

Ces paroles furent un éclair qui alluma un incendie.

— Je serai duchesse? répète Étiennette avec transport.

— Si vous acceptez ces conditions, donnez-moi votre main.

— Les voici toutes les deux, mon prince !

— C'est encore mieux !.. Voilà qui est entendu, ma mission est remplie et le fruit de mes efforts est une *liaison par procuration*. Au nom de mon souverain, je baise votre jolie main, et je vous félicite de tout mon cœur, madame la duchesse.

— Mais ma rivale, mon amie Mars?

— Vous n'avez plus rien à redouter d'elle.

— Jouera-t-elle à la Malmaison?

— Je ferai en sorte que cela ne soit pas.

— Dès lors, mon prince, je suis parfaitement tranquille.

Au même instant paraît la femme de chambre.

— Qu'y a-t-il? demande la future duchesse.

— M. Chaptal vous demande une audience.

— Je n'y suis plus pour lui, répond mademoiselle Bourgoin.

Par un étrange effet du hasard, pendant que le ministre des affaires étrangères posait au sein de ce boudoir les conditions d'une paix onéreuse, l'ancien ministre de

l'intérieur entrait dans l'antichambre pour venir s'assurer de la résolution de sa *flamme,* après les huit jours de réflexion qu'il lui avait accordés.

Victoire va lui porter cette terrible réponse :

— Monseigneur, mademoiselle Bourgoin n'est pas visible.

— Je comprends, soupire le pauvre comte de Chanteloup tout atterré. Ta maîtresse me bannit de sa présence; elle ne veut plus entendre parler de moi. Elle me préfère un vaurien, un traître, un vagabond. Dis-lui que son ingratitude m'afflige plus que la disgrâce de l'empereur dont je ne me suis fait un ennemi irréconciliable que par amour pour elle. Dis-lui que, malgré cet outrage, son souvenir me sera éternellement cher. Dis-lui que je serai toujours prêt à lui accorder ma protection et mon assistance, si, regrettant tôt ou tard son infidélité, elle se sent disposée à revenir à moi. Dis-lui que mon pauvre cœur, qui n'a pas mérité un pareil sort, pourra se briser, mais que jamais il ne lui tiendra rigueur. Dis-lui que je lui pardonne tout,

achève le bon chimiste en exhalant devant Victoire des milliers de soupirs.

Puis il fouille dans sa poche, en retire une bourse pleine et la dépose dans la main toujours ouverte de la cameriste.

— Promets-moi, reprend-il ensuite, de t'acquitter ponctuellement de ma commission.

— Je n'en oublierai pas un mot.

— Adieu, ma bonne Victoire, s'écrie M. Chaptal, et il s'éloigne d'un air désespéré.

Un méchant caprice du hasard lui fait rencontrer M. Grimod de la Reynière sur l'escalier. L'abbé Geoffroy qui, depuis le duel auquel il devait sa rupture avec mademoiselle Mars, s'était promis de se venger, n'importe de quelle manière, de son soi-disant ami, avait vu la veille le comte de Chanteloup. Celui-ci lui ayant raconté la perfidie de sa Bourgoin, tout en réclamant sa puissante entremise pour arriver à une réconciliation, le rancunier critique lui avait glissé dans l'oreille que nul autre que M. Grimod ne lui avait ravi le cœur de son infidèle. Dès ce moment le

furieux ex-ministre avait juré la perte et la mort du *misérable vaurien* qui s'était permis de lui enlever une si précieuse conquête. Le *profond scélérat* qui n'arrivait ce jour-là que dans l'innocente intention de présenter ses civilités à l'actrice dont il avait fait la connaissance à Sainte-Pélagie, venait à son insu se jeter dans la gueule d'un tigre altéré de sang. La vue du traître exaspéra le chimiste au point qu'emporté par la colère et saisissant son prétendu rival par le jabot, il lui cria sans autre explication : Tiens, infâme, voilà comment Chaptal se venge! En même temps il le poussait avec violence et le squelette de Grimod roulait jusqu'au bas de l'escalier en se brisant, dans sa chute, le bras gauche, la jambe droite et deux côtes. Après quoi M. Chaptal prenait la fuite.

Le concierge accourut, porta le blessé à demi mort dans sa loge où, l'ayant reconnu, il le fit placer sur une civière et transporter à son logis. Pendant cette scène, le diable boiteux était resté paisiblement assis à côté du gracieux chérubin qui riait à

gorge déployée de la rage de Chaptal et de la chute de Grimod.

Geoffroy était vengé !

XI

Que chacun de nos complaisants lecteurs mette la main sur sa conscience et se demande s'il serait capable de supporter la dure épreuve d'un silence de six mois, avec autant de résignation et de patience que notre jeune ami Jérôme Brown ? Dans tous les colléges on nous enseigne la rhétorique ou l'art de parler, mais dans aucun on ne nous apprend l'art, aussi beau que difficile, de se taire. Et néanmoins dans la plupart des circonstances de la vie, le silence est plus avantageux que la parole qui dégénère souvent en un verbiage inutile. Le philosophe Xénocrate, interrogé par un importun bavard qui lui demandait pourquoi il affectionnait le silence, fit à ce sot personnage la sage réponse que voici : « Je

me suis déjà repenti fréquemment d'avoir parlé ; de m'être tu , jamais. » Parler est un art, se taire est une vertu. L'illustre Pythagore exigeait de chacun de ses disciples un silence de cinq années, qu'il considérait comme un temps d'épreuve. Ce renoncement à la parole s'appelait *Echémythie*, et il fallait passer par ce noviciat, avant d'être admis dans la congrégation du maître. Jamais la vertu du silence n'est plus nécessaire qu'à l'école de l'amour. Le silence est l'éloquence de la fidélité. L'homme heureux, qui est sûr d'être aimé et qui sait se taire , remporte de plus beaux triomphes, que le fanfaron qui parle à tort et à travers. Un des plus vieux dictons italiens donne à quiconque cherche son bonheur dans la philosophie de l'amour ce judicieux conseil :

« *Se tu vuoi esser ben ricevuto, sia sordo e anco muto* (1). »

Personne n'était plus silencieux que Brown. Ni la force ni la ruse n'étaient capables de lui arracher un mot. Le silence,

(1) Si tu veux être bien accueilli, sois sourd et muet.

disait son oncle, est le dieu des gens heureux, et en effet Jérôme était l'homme le plus heureux de tout Paris. L'ancien sage de Samos eût versé des larmes de joie, s'il eût pu voir avec quel courage le jeune Suisse pratiquait la vertu du silence pythagorique. Adam Grenz, vénérable philosophe allemand, qui a composé, il y a plus de cent ans, un traité très-étendu sur le silence (1), démontre dans cet ouvrage que de toutes les vertus le silence est la plus difficile. Pour notre ami cette vertu-là n'avait pas été difficile un seul moment. Aussi Brown, qui de temps à autre s'entretenait par correspondance avec l'objet de son adoration, lui écrivit-il un jour :

« Ne me plaignez pas parce que vous m'avez ôté la parole pour un court intervalle. Le silence, Hippolyte, n'est un supplice que pour les bavards; pour moi il est une jouissance que je ne puis vous définir. Vous êtes le pivot sur lequel roulent toutes mes pensées, et je les enfouis comme des monnaies précieuses dans le médaillier de mon cœur, dont une seule créature sur

(1) Dissertatio de silentio, Friedrichstadt 1749.

la terre possède la clef. Mon cœur, bien que fermé, est un livre ouvert devant vos yeux, et ses caractères, indéchiffrables pour le reste du monde, ne sont point un mystère pour vous. Vous y lisez plus de choses que ne pourraient vous en dire tous les langages du globe. »

Et Hippolyte lui répondit :

« Votre amour pour moi, mon cher Jérôme, ressemble à cette plante que la mythologie nous représente comme ne fleurissant qu'une fois dans l'espace d'un siècle. Votre amour pour moi est un talisman qui me protége contre toute séduction; un amulette qui, encadré dans mille larmes de joie, est déposé dans le repli le plus profond de mon cœnr. Mes yeux pleurent et mon âme est réjouie... »

Il y a des impies, tels que le comte de Buffon, qui ne considèrent l'amour que comme un acte de sensualité. Selon nous, c'est un blasphème, car il existe un amour qui est une religion, qui ne connaît ni halte, ni changement, ni bornes; qui survit au tombeau et traverse saint et pur l'éternité des siècles, comme l'amour d'A-

bélard et d'Héloïse ! Ces amours-là sont rares, mais nier leur existence serait plus qu'un crime, ce serait un sacrilége ! Voyez Hippolyte, voyez Jérôme, et avouez, pécheurs endurcis, que l'amour que vous appelez un *rêve du cœur*, n'est point une chimère. Il existe ! Et quel bonheur pour nous qu'il existe ! Car qu'est-ce que serait la vie sans l'amour ? Des vers sans poésie, une musique sans harmonie, une prière sans Amen ! L'amour est l'évangile du cœur, l'amour est le chant sublime de l'âme, l'amour est le *Te Deum* de la nature entière. Otez-nous l'amour, et l'univers tombe en ruine. L'amour est le pouvoir créateur qui a tiré le monde du chaos, qui a donné au soleil son éclat, aux étoiles leur lueur, aux fleurs leur parfum, et les larmes aux yeux de l'homme. Toute la nature est imprégnée d'amour. L'amour est la grande artère de la création. Ouvrez-la, et le monde perd tout son sang !...

XII

Un écrivain, qui connaissait le cœur des

femmes mieux que le sien, a émis cette assertion que chez elles la mémoire ne réside pas dans le cerveau mais dans le cœur, et que la mémoire des femmes est d'une tout autre nature que celle des hommes. Les femmes, dit ce grand psychologue, ont une mémoire toute particulière : parfois, après un intervalle de trente années, elles se souviennent du premier objet de leur tendresse, tandis que souvent au bout de trois jours elles oublient leur dernier amant.

Mademoiselle Bourgoin était douée d'une mémoire de ce genre. Trois jours après la scène que nous avons racontée, l'infortuné chimiste, dont le cœur ressemblait à un matras bourré de gros soupirs, était complétement effacé de son souvenir ; on eût dit que jamais elle n'avait vu un homme du nom de Chaptal.

Depuis le traité conclu entre elle et le plénipotentiaire de l'empereur, huit jours s'étaient écoulés ; une certaine inquiétude commençait à s'emparer d'Étiennette, parce que ni Napoléon ni M. de Talleyrand n'avaient donné signe de vie pendant ce long espace de temps.

Mademoiselle Bourgoin, tout absorbée dans ses rêveries, se demandait avec une vive anxiété :

— Bonaparte aurait-il de nouveau renoncé à moi? Cela serait bien possible, car vis-à-vis des femmes ses caprices sont tout aussi variables que les mouvements d'une girouette. Pour lui l'amour n'est qu'un passetemps momentané, et ce qui lui plaît aujourd'hui peut lui déplaire demain. Mais que m'importe son amour? Ce n'est qu'un moyen dont je veux me servir pour satisfaire mon ambition. Mon cœur est aussi insensible pour lui que la pendule que voilà. Cependant pourquoi son négociateur n'a-t-il plus paru ici? L'empereur n'aurait-il jamais songé à moi, et son *diable boiteux* m'aurait-il tout simplement mystifiée? Cela serait également possible, car un homme comme ce Talleyrand est capable de tout. Un diplomate, tel que le prince de Bénévent, est en état de trahir le ciel et la terre, Dieu et tous les saints. Pourquoi donc ne me trahirait-il pas, moi qui ne suis pas une sainte? Que faire? Faut-il attendre ou lui écrire? Quant à ce dernier moyen, j'ai

toujours le temps. J'attendrai trois jours encore, et si d'ici là je ne reçois point de nouvelles, je le manderai auprès de moi.

Mais elle n'eut pas besoin de cela, car au même moment arriva M. de Talleyrand.

— Je viens, dit-il, au nom de l'empereur vous prier d'excuser le retard que nous avons mis jusqu'ici à ratifier notre traité. La faute n'en est pas à moi. Sa Majesté, occupée jour et nuit du plan et des préparatifs d'une guerre devenue urgente contre le roi de Prusse, n'a trouvé qu'aujourd'hui une heure de loisir. Il m'a confié la mission flatteuse de vous informer que ce soir à huit heures précises, son valet de chambre de confiance viendra vous prendre dans un équipage de la cour pour vous conduire à Saint-Cloud où l'empereur vous attendra, a-t-il daigné m'assurer, avec la plus vive impatience. Là, en tête-à-tête avec vous, il signera le traité que j'ai eu l'honneur de vous proposer verbalement.

— Ainsi il reste convenu que...

— Sa Majesté impériale, subjuguée par les magiques attraits de votre beauté, est prête à vous accorder le titre de duchesse

de Joyeuse avec un pension annuelle de cent mille francs.

— En ce cas, Excellence, l'équipage peut venir.

— Et ma récompense, à moi? demande le diplomate.

— Ça se trouvera, mon prince! répond la future duchesse, en lui tendant un des doigts de sa jolie main.

— J'y compte! s'écrie le *Diable boiteux;* puis il dépose un long baiser sur cette gracieuse main et s'éloigne clopin-clopant.

— Nous savons maintenant à quoi nous en tenir, se dit mademoiselle Bourgoin, dès qu'elle est seule, et se laissant aller sur les coussins de son divan, elle ferme à moitié les yeux et songe à la toilette qu'elle adoptera pour paraître le soir à Saint-Cloud dans toute la splendeur de ses charmes.

Mais c'était là, pour elle et pour sa vanité, une question d'une telle importance, qu'elle réfléchit bien longtemps sans pouvoir s'arrêter à aucun parti. A la fin, elle se décide à appeler Victoire pour entendre son avis. D'abord Étiennette veut choisir un costume hermétiquement fermé depuis

les pieds jusqu'au cou, et s'habiller entièrement de noir, comme une puritaine anglaise ; puis elle donne la préférence à un vêtement blanc à demi transparent, comme celui des Vestales romaines. La caméristе engage sa maîtresse à s'abstenir de l'une et de l'autre de ces toilettes.

— L'empereur, ajoute Victoire, a une prédilection marquée pour la couleur violette.

— Ah ! et d'où sais-tu cela ?

— Tout Paris vous dira que c'est l'uniforme bleu de sa garde et l'uniforme vert de ses chasseurs qu'il porte le plus souvent.

— Eh bien, si nous choisissions aujourd'hui la couleur de l'espérance ?

— Le vert nous vieillit ; tandis que le bleu sied à tous les visages, surtout à une figure belle comme la vôtre ! Si vous voulez suivre mon conseil, mettez une jupe de dentelles blanches, et une robe de velours bleu violet.

— Viens, dit Étiennette, et elle court avec sa confidente dans sa riche garde-robe, afin d'y choisir la toilette la plus jolie, la

plus élégante pour son premier rendez-vous.

Vers le soir elle se plonge dans un bain et parfume de musc son linge et son éblouissante chevelure noire, parce qu'elle sait que cette substance, si gênante et si insupportable pour les nerfs de bien des gens, est l'odeur favorite de l'empereur et de l'impératrice (1).

Immédiatement après, elle commence sa toilette. Dix fois la caméristе est obligée de changer sa coiffure; d'abord elle prétend avoir les cheveux lissés tout simplement, puis elle exige qu'ils soient plus richement bouclés qu'à l'ordinaire; il lui faut tantôt des fleurs et des perles sur la tête, tantôt des marabouts et des diamants. Enfin, après s'être décidée pour de longues boucles ondoyantes et pour un bonnet de satin garni de plumes bleues, elle revêt une jupe à jour en dentelles de Bruxelles, qui a coûté un monceau d'or à l'infortuné Jupiter-Chaptal. Elle essaie ensuite l'une après l'autre

(1) L'impératrice Joséphine se servait à la Malmaison d'une telle quantité de musc, que dix ans après sa mort, on n'avait pu débarrasser les murailles de ce château de cette odeur pénétrante.

douze robes différentes, toutes d'un autre bleu, d'une autre coupe, jusqu'à ce qu'enfin la treizième, espèce de tunique ou de pardessus de velours bleu foncé, soit assez heureuse pour trouver grâce à ses yeux. Ce pardessus, largement découpé sur la poitrine, laisse voir les formes charmantes de son buste qui nage dans des flots de dentelles. Elle emprisonne sa taille gracieuse et svelte dans une écharpe de soie blanche, si légèrement attachée, que le moindre souffle eût suffi pour délier les nœuds de cette ceinture de Circé. Sur le devant, depuis la taille jusqu'aux pieds, la tunique, ouverte, permet à l'œil d'admirer les ciselures de la dentelle blanche qui se détache sur le velours comme une fleur de jasmin fixée au milieu d'un bouquet de violettes. Sur ses épaules d'une blancheur merveilleuse elle jette un voile de dentelles noires, dont les extrémités descendent jusqu'aux genoux.

— Jamais je ne vous ai vue aussi ravissante qu'aujourd'hui, assure la rusée soubrette.

— Et crois-tu, demande Étiennette en

s'admirant avec complaisance dans le cristal de Venise de sa psyché, qu'avec ce costume nous plairons au petit caporal?

— Oh! si dans ses yeux il y a encore une étincelle de goût, à la vue de cette délicieuse toilette, il doit fondre comme un homme de neige aux rayons du soleil.

— Sais-tu, ma bonne Victoire, le projet que je conçois?

— Vous allez mettre en jeu toutes les armes de la séduction...

— Et faire languir Sa Majesté le plus longtemps possible ! fit-elle toute joyeuse et assurée d'avance de son triomphe.

— A la bonne heure, dit Victoire; vous avez raison !

Et elles partent l'une et l'autre d'un éclat de rire prolongé.

Mais quelqu'un de vous a-t-il déjà cherché à se rendre compte de la cause morale du rire? Messieurs les philosophes ont beaucoup discuté là-dessus, et leurs dissertations n'ont rien produit de vrai ni de satisfaisant. D'après nous, qui ne sommes rien moins que philosophe, le rire si difficile à expliquer est un *chatouillement de*

joie maligne. Sur dix fois, l'homme rit neuf fois par malice. Le plaisir se manifeste par un léger sourire; la méchanceté, la joie maligne, par un rire bruyant. Quiconque aime à rire, est un mavais cœur.

Mademoiselle Bourgoin était aussi très-malicieuse. Elle riait à l'idée de laisser l'empereur s'enivrer de ses charmes et souffrir le supplice de Tantale.

A huit heures sonnantes, Marchand vient lui annoncer que l'équipage est à sa porte.

— Je suis prête, dit-elle, et elle s'enveloppe dans les plis de son *Molière*, le châle de Perse blanc auquel elle a donné ce nom.

Un instant après elle était assise dans la voiture. Qnatre chevaux blancs comme le lait, plus ardents que l'attelage de Bellone, emportent mademoiselle Bourgoin toute rayonnante vers Saint-Cloud, où — sa vanité le lui rappelle mille fois — l'empereur des Français, le roi d'Italie, le protecteur de la Confédération du Rhin, en un mot le petit caporal, le grand Napoléon l'attend avec la plus vive impatience.

Elle est tellement occupée d'elle-même, que la route de Saint-Cloud lui paraît plus courte qu'elle ne l'est en réalité. Elle dresse son plan de bataille contre le favori du Dieu de la victoire; elle songe à ce qu'elle devra faire, à ce qu'elle devra éviter, pour le soumettre à son pouvoir. Enfoncée dans un coin de la voiture, elle pèse à l'avance chacun des mots qu'elle prononcera, lorsque, à sa grande surprise, les quatre coursiers s'arrêtent tout à coup et Marchand vient ouvrir la portière et l'aider à descendre, en lui disant :

— Nous sommes arrivés.

— Déjà ! répond Étiennette ; mais vraiment ces chevaux ont des ailes.

— Ils devinaient avec quelle ardeur on vous désire, réplique le galant valet de chambre.

— Cet équipage, ces chevaux me plaisent, se dit-elle pendant qu'elle gravit à côté de Marchand un escalier de marbre brillamment illuminé. Bonaparte m'en fera présent, et aujourd'hui même, si mes pressentiments ne me trompent pas. Car si je me mets en tête d'être aimable, il

faudra que l'enfer s'en mêle si je n'assouplis pas ce Corse comme tous les autres.

Marchand conduit la dame dans un cabinet faiblement éclairé, où l'on n'aperçoit qu'une petite table ronde, un grand divan très-large et très-commode et une pendule gothique. Au milieu de la table brûlent trois bougies sur un candélabre d'argent, près duquel se trouvent un verre vide, une carafe pleine d'eau et une sonnette en vermeil ; sur le divan est couché le chat favori de l'empereur.

— Veuillez prendre place, mademoiselle, et patienter quelques minutes, dit le confident de Sa Majesté, je cours annoncer votre arrivée. En attendant, si vous désirez quelque chose, ayez la bonté de sonner.

Au moment où Marchand quitte le cabinet, dix heures sonnent à la pendule. Étiennette s'assoit sans gêne sur le divan, et comme le voisinage du chat ne lui est pas agréable, elle chasse de sa couche la pauvre bête qui va tomber sur le parquet. Joli-cœur, c'était le nom de l'animal, se met à miauler d'un accent plaintif et veut regrimper sur son lit, mais il est de nouveau re-

poussé. Le malheureux risque un troisième assaut pour reprendre sa place, et mademoiselle Bourgoin, armée d'un éventail d'ivoire, lui en applique un coup si violent sur le nez, que Jolicœur court, en gémissant, se cacher sous le sofa.

Alors seulement elle remarque le candélabre, et comme, à l'instar de toute Vendéenne, elle était fort superstitieuse de sa nature, la voilà qui s'inquiète de voir trois bougies allumées.

— Un fâcheux augure! se dit-elle en s'empressant d'éteindre celle du milieu. Trois lumières dans une chambre ont toujours eu pour moi quelque chose d'effrayant. Trois lumières sont le pronostic d'une mort prochaine; j'espère bien ne pas mourir aujourd'hui, mais un douloureux pressentiment m'agite malgré moi. Ce chétif cabinet, cet éclairage mesquin, ce misérable sofa, ne sont pas faits pour m'inspirer une grande confiance. Cependant je puis me tromper, ajoute-t-elle en s'éventant pour dissiper la rougeur qui avait envahi son visage. Ouf! il fait une chaleur accablante dans ce cabinet qui

n'est guère plus spacieux et plus aéré que mon poulailler. Est-ce que le sultan d'Ajaccio aurait l'habitude de recevoir chacune de ses odalisques dans cet affreux réduit, et de les laisser s'y morfondre en attendant son bon plaisir?

Elle reste un instant silencieuse, puis elle lève les yeux sur la pendule et s'aperçoit avec dépit qu'elle est déjà là depuis plus d'une demi-heure.

— Voilà qui est un peu fort! poursuit-elle avec un geste de colere. Si Sa Majesté — ainsi que l'assure son négociateur — m'attend avec une vive impatience, je ne peux concevoir comment il a le courage de me laisser si longtemps seule dans ce triste repaire, en compagnie d'un abominable chat.

Pendant que mademoiselle Bourgoin se livre à une foule de réflexions pénibles, l'empereur est assis dans une salle attenante à ce cabinet avec son ministre de la guerre, le prince Alexandre Berthier. Il est tellement absorbé par un plan de compagne, qu'il semble avoir tout à fait oublié la visite de mademoiselle Bourgoin dont

Marchand lui a depuis longtemps appris l'arrivée.

— Le roi de Prusse, dit-il à son ministre, nous a envoyé par le général Knobelsdorf une provocation que le petit-fils du grand Frédéric payera cher et qui — Dieu aidant — lui coûtera sa monarchie. Ces petits Bramarbas de l'Allemagne doivent être châtiés et réduits au silence. Maréchal, il faut que d'un seul bond nous pénétrions jusqu'au cœur de la Saxe; il faut que dans un mois la capitale de la Prusse soit sous les serres de notre aigle victorieux!

— Quel insolent que ce Bonaparte! dit la Bourgoin, en consultant la pendule dont les aiguilles se sont encore avancées de cinq minutes.

— Ma puissance, continue l'empereur, dépend de ma gloire, et je dois ma gloire aux victoires que j'ai remportées. La conquête m'a fait ce que je suis, la conquête seule peut me soutenir. Il faut que j'aille au cœur de l'Allemagne chercher de nouvelles journées de Lodi et de Marengo, afin que la bonne ville de Paris n'oublie pas de

chanter aussi souvent que possible des *Te Deum* en mon honneur.

— Trois quarts d'heure, et il ne vient pas, soupire Étiennette.

— Maréchal, dit Napoléon, donnez à mon frère le roi de Hollande l'ordre de marcher sur le Hanovre et de s'emparer de Hameln. Le général Mortier occupera Fulde et il chassera sans délai le grand duc de Hesse-Cassel de son pays. J'ai besoin d'un nouveau royaume pour Jérôme, le plus jeune de mes frères; je lui en fabriquerai un avec les lambeaux des provinces conquises en Allemagne.

— Sire, votre volonté sera faite, répond Berthier.

— Ciel ! s'écrie Étiennette, dont le regard a de nouveau interrogé la pendule, ce misérable valet de chambre doit avoir oublié de m'annoncer à son maître. Il m'a recommandé de sonner en cas de besoin; voyons, dit-elle, et courant à la table, elle agite la sonnette.

Marchand arrive au bout d'un moment.

— Que désire mademoiselle? demande le serviteur.

— Je désire savoir si l'on m'a annoncée.

— Il y a déjà trois quarts d'heure...

— Et l'empereur, qu'a-t-il dit?

— Il vous prie de patienter un moment.

— Un moment! s'écrie Étiennette, mais il y a déjà cinquante minutes que j'attends. Rappelez à l'empereur que je ne suis venue ici que sur son vœu formel. Dites à Sa Majesté que je ne suis point habituée à attendre en vain pendant une heure l'homme qui désire me voir. Dites à l'empereur que je tiens à lui parler sur-le-champ.

— Vous allez être obéie, répond Marchand et il se dirige vers le cabinet de travail de Sa Majesté.

— Quelle insolence! savoir que je suis ici depuis une heure et me laisser me morfondre comme une mendiante! Est-ce que j'ai l'air d'une personne qui demande l'aumône? Ma démarche n'est que le résultat de ses instantes prières! Cette honteuse indifférence m'indigne... Ma patience est à bout! s'écrie-t-elle, et s'approchant de la table, elle verse de l'eau dans le verre et le vide d'un seul trait.

Marchand revient bientôt après.

— Eh bien, monsieur, que vous a dit l'empereur? demande mademoiselle Bourgoin avec l'accent de la colère.

— Mademoiselle, je n'ose vous le répéter.

— Parlez, je suis préparée à tout.

— D'après votre ordre, je me suis empressé d'aller informer Sa Majesté de votre impatience. Mon cher Marchand, m'a-t-elle répondu en présence du prince Berthier, souhaite le bonsoir de ma part à mademoiselle Bourgoin et dis-lui...

— Quel supplice! continuez donc!

— Je crains de vous offenser...

— Monsieur, je n'ai pas besoin de vos ménagements... accomplissez le message dont votre maître vous a chargé!

— Puisque vous l'exigez... Mon cher Marchand, m'a dit Sa Majesté, souhaite le bonsoir de ma part à mademoiselle Bourgoin, et dis-lui que si elle n'a ni le temps ni l'envie d'attendre davantage, je l'autorise à s'en aller.

— Quelle horreur ! quelle infamie ! s'écrie-t-elle; mais se remettant aussitôt ,

elle ajoute avec un calme apparent : Retournez auprès de l'empereur, souhaitez-lui une bonne nuit en mon nom et dites-lui qu'en daignant m'autoriser à me retirer, il est venu au-devant de mon vœu le plus cher.

Marchand s'incline en silence.

— Sa Majesté a-t-elle daigné ordonner aussi que la dame invitée par elle rentrât à Paris à pied ? demande Étiennette.

— Oh ! non, mademoiselle, se hâte de répondre le valet de chambre. Je vais faire atteler immédiatement. L'équipage qui vous a amenée à Saint-Cloud vous reconduira à Paris dans cinq minutes au plus tard.

— Sa Majesté impériale est mille fois trop bonne ! réplique la comédienne avec un air de mordante ironie.

— Désirez-vous attendre ici, ou en bas ?

— En bas, en bas, car cet horrible poulailler me fait l'effet d'une prison.

— Alors veuillez me suivre, je vous prie, achève Marchand ; puis il prend le candélabre, ouvre la porte et sort en précédant Étiennette.

Mademoiselle Bourgoin s'enveloppe avec rage dans son Molière, se cache la figure pour ne pas être reconnue et suit le valet de chambre qui l'éclaire. Au même moment le chat favori de l'empereur sort de sa cachette et se met à poursuivre l'actrice de ses malicieux miaulements. Mademoiselle Bourgoin, emportée par un mouvement de fureur bien pardonnable, repousse la méchante bête du bout de son pied, ce qui n'empêche pas le galant animal de l'accompagner jusqu'à l'escalier. Étiennette eût été capable de l'étrangler.

Arrivée dans le vestibule, elle est obligée d'attendre l'équipage pendant plus de dix minutes ; il avance enfin, Marchand ouvre la portière et abat le marchepied. Mais au moment où elle va se faufiler dans la voiture, une fenêtre s'ouvre au rez-de-chaussée du palais, un homme passe rapidement la tête et lui crie :

— Bonsoir, bonsoir, mademoiselle Bourgoin !

Elle se glisse dans l'équipage et feint de n'avoir rien entendu.

— Mes compliments à monsieur Chaptal!

ajoute ce personnage, puis il se retire et ferme la fenêtre en riant.

— Quel est ce maroufle ? demande Étiennette.

— Le duc d'Otrante, répond Marchand, et il referme la portière. A Paris ! dit-il ensuite au cocher, et après avoir humblement salué la dame, il retourne à son poste.

Les chevaux partent au galop. Mademoiselle Bourgoin s'enfonce dans un coin de la voiture et se met à fondre en larmes pour la première fois de sa vie. Sa vanité recevait un coup mortel, son orgueil était brisé et son infidélité envers Chaptal cruellement punie.

L'empereur, qui savait parfaitement que l'arrogance de cette actrice avait poussé l'un de ses plus fidèles ministres à renoncer au service de l'Etat, avait résolu de lui infliger un rude châtiment, et comme nous venons de le voir, la leçon était sévère.

Le lendemain matin il partit pour Mayence où il allait rejoindre son armée. Un mois après, les troupes du roi Frédéric étaient battues à Jéna et à Auerstædt, et

quinze jours plus tard la capitale de la Prusse tombait au pouvoir des Français.

Le jour même où Napoléon entrait à Berlin au bruit de la musique, son ancien ministre de l'intérieur, le comte Chaptal de Chanteloup, faisait sa rentrée, au bruit de l'or, dans le cœur froissé et repentant de son infidèle Bourgoin, qui se rendait à discrétion à son généreux vainqueur. La comédienne fêta le jour de la capitulation par un souper auquel furent invités, entre autres convives, l'abbé Geoffroy et M. Grimod de la Reynière à peine remis des suites de sa chute. Chaptal n'avait pas tardé à se convaincre de l'injustice de ses procédés à l'endroit de ce dernier, et il s'était empressé de lui offrir, en guise de dédommagement, deux barriques d'un excellent vin du Rhin et l'assurance de sa haute estime. La première de ces indemnités lui avait causé un plaisir extrême ; quant à la seconde, il s'en souciait fort peu.

XIII

Rendons-nous à présent chez l'impératrice.

Joséphine, *la bonne étoile de Napoléon,* était un soleil d'éclatantes vertus, qui brillaient à travers les nuages de cent petits défauts. L'impératrice avait un noble cœur, plein de cette charité si rare qui ne peut voir une larme aux paupières d'un autre, sans éprouver le besoin de la sécher. Joséphine était un de ces anges terrestres qui ne connaissent que par ouï-dire la haine, la plus laide de toutes les passions. Généreuse et bienfaisante, elle était la mère des pauvres, la providence des orphelins. Elle possédait mille qualités aimables, mais en même temps, comme nous l'avons dit, cent petites faiblesses. Elle était superstitieuse, frivole, prodigue, amie du faste et, comme la *Julie* de Rousseau, un peu gourmande.

L'empereur au contraire était l'ennemi juré de la gourmandise, non pas tant par inclination que par principe. Les deux modèles qu'il avait constamment devant les yeux étaient Jules César et Olivier Cromwell. Animé de l'ambitieux désir d'égaler ces deux grands hommes, il suivait en tout leur exemple. Or, César et Cromwell détestaient la bonne chère, ils étaient les adversaires les plus prononcés de la cuisine et de ses œuvres antirépublicaines. Aussi Napoléon ne blâmait aucun défaut autant que celui qui précisément était le plus saillant chez sa femme.

La manière de vivre de l'empereur avait, soit dit en passant, quelque chose d'uniforme. Son déjeuner se composait tous les matins d'un poulet froid à la Marengo. A part ce déjeuner, il ne mangeait d'ordinaire qu'une fois par jour. Napoléon est peut-être le seul homme qui n'ait pas eu un plat favori ; peu lui importait ce qu'il mangeait. Malgré cela, quelques-uns de ses nombreux Plutarques veulent nous faire accroire qu'il aimait de préférence les saucisses de mouton grillées, le jambon et les lentilles. Ce

dernier mets était, on le sait, le plat de prédilection de César.

M. de Cussy, sous-préfet des Tuileries, et M. de Beausset, un des chambellans de Napoléon, étaient chargés de la rédaction du menu de la table impériale; mais ce menu ne venait dans les mains de Laguipierre, le maître-d'hôtel de la cour, qu'après avoir obtenu la sanction de Duroc. Du reste l'empereur mangeait très-vite et, comme aurait dit M. Grimod, sans recueillement.

— Ne m'imitez pas, disait-il souvent à ses commensaux; je sais que je mange beaucoup trop rapidement, mais il m'est impossible de me défaire de cette mauvaise habitude que j'ai héritée de ma bonne mère.

L'impératrice, qui mangeait très-lentement, aimait à rester à table des heures entières. Un bon repas était pour elle une nécessité. Elle se réjouissait comme un enfant, lorsqu'on servait un de ses mets préférés et elle eût été capable de pleurer quand elle ne se sentait pas en appétit.

Le jour où Joséphine avait appris à

Paris l'entrée triomphale de l'empereur, à Berlin, *la bonne étoile de Napoléon* avait éprouvé une joie telle, qu'elle résolut aussitôt de célébrer ce brillant événement dans sa retraite de la Malmaison, au milieu d'un petit cercle d'amis intimes.

Le hasard avait voulu que la veille, avant de se coucher, elle lût l'ouvrage de J. P. Chaussard, *Héliogabale ou esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs* (1). L'eau était venue à la bouche de la gourmande créole en trouvant dans ce livre la description des somptueux festins qu'il renferme. Elle avait été prise d'un accès de rire interminable, quand elle était arrivée au passage où l'on raconte que Héliogabale, persuadé que le phénix n'était point un oiseau fabuleux et qu'il existait réellement, avait ordonné à son cuisinier de s'en procurer un et de le mettre à la broche, pour s'assurer si un rôti de phénix était meilleur que les langues de paons et de rossignols, que les cervelles de perroquets et de faisans, que la

(1) Cet ouvrage a été publié à Paris sans nom d'auteur en l'an XI (1803).

chair d'autruche et de flamingo, qui étaient les morceaux de prédilection de ce désordonné viveur. Joséphine regardait comme une chose très-excusable que cet empereur dépensât pour chacun de ses dîners ordinaires la somme de cinquante mille drachmes.

— Combien j'envie cet Héliogabale ! s'était-elle écriée, et elle avait fermé le livre, afin de s'endormir en songeant à toutes ces jouissances inconnues pour elle.

Son imagination excitée par la lecture de cet ouvrage avait eu la galanterie de lui retracer encore en songe le tableau de toutes ces belles choses. Elle avait vu une phalange de plats d'or chargés de rôtis de flamingos et d'autruches, de cervelles de faisans et de perroquets, de langues de rossignols et de paons, et tout cela arrangé d'une façon si appétissante, qu'elle s'était promis dans son rêve de se donner le plaisir d'un déjeuner à la Héliogabale.

Le matin, en se réveillant, elle avait appris les nouveaux triomphes de l'empereur, et s'était décidée à réaliser sans retard la promesse qu'elle s'était faite en songe.

Après avoir achevé sa toilette, elle donne l'ordre à M. Mercy d'Argenteau, le chambellan de service, de mander à l'instant le premier maître-d'hôtel de la cour, Laguipierre.

Au bout de dix minutes, l'alpha et l'oméga de la cuisine impériale entre dans le boudoir de l'impératrice en uniforme de grande cérémonie.

— Savez-vous, Laguipierre, dit la bonne étoile, pourquoi nous vous avons fait appeler ?

— Non, Majesté.

— Nous vous avons fait appeler pour vous adresser une foule de reproches.

— Majesté, balbutie le cuisinier, qui, saisi d'effroi, devient plus blanc que sa cravate.

— Ne vous épouvantez pas, maître Laguipierre, ce n'est pas aussi sérieux que vous le pensez. Vous êtes un cuisinier distingué dont personne, à la cour des Tuileries, ne sait mieux apprécier les services que l'heureuse et enviable épouse du grand empereur. Et cependant nous avons remarqué depuis quelque temps que dans les

annales de notre cuisine il s'est glissé une certaine uniformité qui, à parler franchement, a gâté tout notre appétit. Toujours du gibier, cela finit par fatiguer! Nous voudrions quelque autre chose pour rompre enfin cette éternelle monotonie.

— Je prie votre Majesté impériale de daigner me dire quels sont les mets assez heureux pour exciter votre appétit.

— Laguipierre, pouvons-nous vous confier un secret?

— Majesté, vous pouvez m'en confier cent, réplique le cuisinier qui devient tout oreille de la tête jusqu'aux talons.

— Eh bien, je vais vous initier à un mystère que vous ne dévoilerez à personne. Hier au soir en lisant dans ce livre une piquante description de la vie de la cour romaine du temps de l'empereur Héliogabale, j'ai admiré surtout le tableau de ses pompeux festins, la variété de ses innombrables plats et notamment le génie inventif de ses fameux chefs de cuisine. Ah! Laguipierre, croiriez-vous qu'il existait alors des cuisiniers qui possédaient le secret de préparer des poissons

de manière à leur donner le goût de la viande?

— Je crois pouvoir prétendre, sans orgueil, que sous le rapport de l'art culinaire nous sommes de beaucoup supérieurs à nos devanciers. La cuisine des anciens Romains était massive, bizarre et coûteuse; la cuisine française au contraire, depuis que les travaux de mes dignes amis Carême et Viard et ceux de ma médiocre personne lui ont imprimé un nouvel essor, est élégante, pleine de goût et d'un prix raisonnable. Les Romains aimaient mieux le luxe que la pureté; il leur fallait des *jets étincelants plutôt que de l'ensemble*, comme le fait si judicieusement observer mon confrère Carême dans un de ses savants ouvrages (1).

— Loin de nous la pensée d'attaquer l'art de la cuisine moderne dont vous êtes l'un des représentants les plus remarquables; nous avouons qu'elle aussi a son bon côté. Mais je le répète, elle est monotone et fatigante. Les Romains connaissaient une foule de plats qui, par une

(1) Manière de faire vivre son seigneur.

impardonnable insouciance, ont disparu du répertoire de nos tables. On servait à l'empereur Héliogabale des cervelles de perroquets et de faisans, des langues de paons et de rossignols, des rôtis d'autruches et de flamingos, et d'autres friandises, que nos savants cuisiniers ne connaissent que pour en avoir entendu parler. Ce sont là des morceaux choisis, que je préfère décidément aux autres, parce qu'ils sont trop chers pour pouvoir être à la portée de toutes les bouches. Du gibier, du poisson, le plus misérable banquier de la Chaussée d'Antin, le dernier vicomte du faubourg Saint-Germain peut en avoir, et c'est précisément parce que tout le monde peut les avoir, que je n'attache plus le moindre prix à ces vieilleries de notre cuisine. Laguipierre, si vous voulez rendre un service à votre impératrice, prenez immédiatement les mesures nécessaires pour me servir demain matin à la Malmaison un déjeuner à la Héliogabale, c'est-à-dire, des cervelles de perroquets et de faisans, des langues de paons et de rossignols, des rôtis d'autruches et de flamingos.

— Majesté, dit le cuisinier avec un air de désespoir, où voulez-vous que je trouve pour demain matin une autruche et un flamingo?

— Pourquoi l'empereur a-t-il un jardin des plantes et une multitude d'animaux qui ne sont d'aucune utilité?

— Sans doute il y a une autruche au Jardin des plantes; mais consentira-t-on à me la donner?

— Nous le voulons!

— Je crois de mon devoir de prévenir humblement votre Majesté qu'un pareil déjeuner sera extrêmement dispendieux.

— Qu'importe! Chaque dîner de l'empereur Héliogabale coûtait cinquante mille drachmes. Quel mal y aura-t-il, si en l'honneur des nouvelles victoires de Sa Majesté, vous nous servez une fois par exception un déjeuner de dix mille francs! Ne sommes-nous pas impératrice des Français, le plus grand peuple de l'univers?

— Mais où prendre tous ces perroquets?

— Vous en trouverez toute une forêt à la ménagerie impériale.

— Un rossignol coûte au moins vingt-cinq francs !

— Et s'il en coûte cinquante, qu'est-ce que cela vous fait? Allez, Laguipierre, exécutez mes ordres, et ne m'agacez pas davantage par vos objections.

Le cuisinier s'incline profondément et s'éloigne. Un instant après, il se jette dans un fiacre et se fait conduire chez le directeur du Jardin des plantes.

— Je viens de la part de l'impératrice.

— Que désire Sa Majesté? demande le directeur qui a déjà l'avantage de connaître le maître-d'hôtel de la cour.

— Je suis chargé de vous inviter à envoyer de suite à la Malmaison une autruche, deux ou trois flamingos, cinq ou six faisans dorés et toute votre collection de perroquets.

— Puis-je savoir dans quel but?

— Vous l'apprendrez assez tôt, sans que je vous le dise, répond le maître- d'hôtel avec un malin sourire.

— Mon cher Laguipierre, vous piquez ma curiosité.

— C'est un secret qu'il m'est défendu de révéler.

— Fort bien ! dans cinq heures au plus tard tout ceque vous avez réclamé sera à la Malmaison.

Laguipierre court ensuite chez les marchands d'oiseaux, achète au poids de l'or cinq douzaines de rossignols et les fait également porter au château.

Trois heures après, il se rend chez l'impératrice.

— Majesté, dit-il, en essuyant la sueur qui coule de son front, vos ordres sont remplis. Je vais à la Malmaison pour m'y occuper des préparatifs du déjeuner de demain.

— Avez-vous trouvé une autruche ?

— Oui, Majesté.

— Et combien de perroquets ?

— Vingt-trois.

— Ce nombre suffira-t-il ? J'ai invité toutes mes dames d'honneur.

— Je le prévoyais, aussi par précaution j'ai acheté cinq douzaines de rossignols.

— Que coûtent ces chères petites bêtes ?

— Vingt-cinq francs la pièce, en tout quinze cents francs.

— C'est bien, que tout soit prêt. Demain matin à onze heures j'arriverai à la Malmaison avec mes dames. Laguipierre, je ne saurais vous dire le bonheur que je me promets de ce déjeuner historique. A propos, nous avons aussi des flamingos?

— Tout ce que Votre Majesté a commandé.

— Allons, à revoir, M. Laguipierre!

Le maître-d'hôtel, escorté de six cuisiniers sous ses ordres, se met immédiatement en route pour la Malmaison, où la ménagerie du Jardin des plantes débarque aussi peu de temps après lui.

XIV

Le lendemain à onze heures précises, l'impératrice accompagnée de toute une escouade de dames de la cour, mettait pied à terre au château de la Malmaison.

— En l'honneur de la joyeuse nouvelle qui nous est parvenue hier de la capitale du ci-devant royaume de Prusse, dit Joséphine, nous vous avons réservé aujourd'hui une très-agréable surprise. Apprenez, mesdames, que je vous offre un déjeuner qui surpassera toutes les merveilles que votre imagination pourrait se créer. Je veux vous faire connaître des choses nouvelles et tout à fait extraordinaires. Venez; allons nous mettre à l'œuvre sans perdre une minute, car, à dire vrai, je me sens un appétit impérieux et j'ai hâte de me voir en face de ce succulent déjeuner.

L'impératrice et ses dames vont se placer à table. Un instant après, on apporte le premier service, et un page annonce à haute voix :

— Langues de paons et de rossignols!

— Ne vous étonnez pas, mesdames! Je vous ai prévenues que vous feriez connaissance avec des objets nouveaux et très-intéressants. Goûtez de ceci, et veuillez vous rappeler que ces mets et ceux qui les suivront étaient ceux que préférait le grand Héliogabale.

— Héliogabale? répète la plus jeune des dames de la cour. Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Je me souviens de l'avoir lu dernièrement dans le *Moniteur*. Cet Héliogabale n'était-il pas un général prussien?

— Quelle idée, ma chère! répond une des dames les plus âgées, dont le visage était parsemé de mouches. Cet Héliogabale était un poëte tragique romain.

— Pardonnez-moi, bonne duchesse, interrompt Joséphine avec un petit sourire fripon. Héliogabale avait l'honneur d'être empereur de Rome.

— Ah! oui, c'est juste! s'écrie la duchesse. Ma mémoire est parfois infidèle.

— Mangez, mesdames; sinon tout cela va se refroidir, reprend l'impératrice.

Les dames attaquent ces deux premiers plats, mais aucune n'en semble satisfaite. L'impératrice elle-même parait ne pas les trouver à son goût, quoiqu'elle affecte de vanter leur extrême délicatesse.

— Eh bien, mesdames, qu'en dites-vous?

— Que Votre Majesté daigne m'excuser, répond la plus jeune des dames, mais à

franchement parler, je ne saurais définir la sensation que j'éprouve.

— Je ne vous comprends pas, marquise.

— Majesté, ces mets ne me semblent ni bons ni mauvais.

— Preuve de la différence des goûts, ma belle amie. Moi, je trouve ces langues de rossignols délicieuses.

— Moi aussi, moi aussi! s'écrient les dames à l'unisson par complaisance pour l'impératrice, tout en faisant une grimace, comme si elles avaient avalé une dose de coloquinte.

On apporte ensuite le second service, et le page annonce :

— Cervelles de perroquets et de faisans!

A ces mots, toutes les invitées sont saisies d'une terreur panique.

— Allons, mesdames, servez-vous, dit l'impératrice. Peut-être ces nouveaux plats auront-ils le bonheur de vous plaire mieux que les précédents.

Les dames en goûtent, mais ils paraissent exciter plus encore leur répugnance.

— La détestable chose ! murmure l'une d'entre elles à l'oreille de sa voisine. Les langues étaient dures comme du cuir; les cervelles sont molles comme de la pommade.

— Que dites-vous, chère comtesse? demande l'impératrice qui est aux écoutes.

— Je dis à ma voisine que ces cervelles de perroquet sont excellentes.

— J'en suis enchantée, comtesse ; mais c'est à peine si vous y avez touché.

— J'aime à manger un peu de tout.

— Et vous, vicomtesse, vous ne mangez rien absolument, dit l'impératrice à sa voisine de gauche.

— Hélas ! Majesté, je n'ai point d'appétit.

— Avouez plutôt que ce déjeuner ne vous convient pas.

— Au contraire, j'admire le goût d'Héliogabale.

— Pourquoi mentir ainsi? dit la jeune dame à sa voisine. Si cet Héliogabale vivait encore, je serais capable...

— De quoi donc, marquise? demande Sa Majesté dont la fine oreille avait aussi

entendu cette exclamation faite à voix basse.

— Je serais capable, continue la pauvre marquise au comble de l'embarras, de lui sauter au cou.

— Ainsi ces mets vous plaisent?

— Enormément!

— En ce cas, prenez donc; vous voyez qu'il n'en manque pas.

— Oh! je veux me ménager pour le rôti, réplique la marquise, qui, ainsi que toute dame de palais, excellait dans l'art de mentir.

Le mensonge, qui dans la vie bourgeoise passe pour un vice, est une des principales vertus à la cour. Les dames de cour qui ne savent pas mentir sont tout aussi inutiles que les bouffons des princes qui craignent de dire la vérité à leur maître.

Arrive enfin le troisième service, et le page annonce:

— Rôti de flamingo et d'autruche!

— Il ne manquait plus que cela! s'écrie la vicomtesse en se couvrant la figure de son mouchoir et retenant une formidable envie de rire.

— Voyons, mesdames, reprend l'impératrice, pourquoi ne mangez-vous pas?

— Majesté, exclame toute la compagnie à la fois, nous sommes complétement rassasiées !

— Cela n'est pas vrai, mesdames ! Vous êtes toutes affamées comme moi. Ces mets ne vous ont pas convenu, et franchement je ne puis vous en blâmer, car ils ne me conviennent pas plus qu'à vous.

— Bravo! bravo! s'écrient toutes les dames.

— Je le confesse, poursuit l'impératrice, je m'étais fait une tout autre idée de ces préparations. Malgré toute mon estime pour l'empereur Héliogabale, il m'est impossible d'y reconnaître le moindre charme. Je crois deviner votre désir, ajoute Joséphine. Puis elle sonne et dit au domestique qui entre :

— Emportez tout ceci et que M. Laguipierre nous prépare un autre déjeuner le plus promptement possible. Mesdames, je meurs de faim !

— Moi aussi, moi aussi! s'écrie d'une seule voix toute la compagnie.

— Vous n'êtes donc pas rassasiées? demande Joséphine.

— Non! non! répond-on de toute part.

Une demi-heure après, M. Laguipierre fait servir à ces dames un simple déjeuner à la fourchette qu'elles dévorent avec une véritable faim canine.

Lorsque deux jours plus tard, d'après l'ordre de Sa Majesté l'impératrice, l'intendant lui présenta le compte des frais de ce déjeuner historique, Joséphine se montra un peu déconcertée en apprenant que ce repas à la Héliogabale coûtait environ vingt mille francs.

—Peste soit de l'empereur Héliogabale! s'écria Joséphine; et elle se promit bien de ne plus jamais commettre un pareille folie.

Dommage rend sage, dit le proverbe.

XV

Huit jours après ce mémorable déjeuner, mademoiselle Hippolyte Mars, en

suite d'une invitation écrite de l'impératrice, parut pour la première fois sur le théâtre du château de la Malmaison, dans le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*. L'auditoire peu nombreux, mais extrêmement brillant, se composait en grande partie des Napoléonides. Sa Majesté l'impératrice; madame Lætitia, mère de l'empereur; la reine Hortense de Hollande; la princesse Élise Baciocchi, duchesse de Lucques et de Piombino; la princesse Pauline Borghèse, duchesse de Guastalla; la princesse Caroline-Annonciade, femme de Joachim Murat, grand-duc de Berg et plus tard roi de Naples; Stéphanie Beauharnais, nièce de l'impératrice et fiancée de Charles-Frédéric, grand-duc héréditaire de Baden, tel était le centre étincelant du cercle des dames. Parmi les auditeurs de l'autre sexe se trouvaient le cardinal Fesch, oncle de Napoléon; tous les chambellans de l'impératrice; plusieurs ministres de l'empereur, entre autres Talleyrand et Fouché; Joseph-Marie Deschamps, secrétaire particulier de Joséphine; Aimé Bonpland, directeur du jardin bota-

nique de la Malmaison ; le peintre Gérard ; le compositeur Blangini et d'autres personnages de la cour.

Mademoiselle Mars qui ce soir-là, d'après l'avis de l'impératrice, s'était sur passée elle-même, excita un enthousiasme tel, qu'elle fut rappelée après chaque scène et reçue par des acclamations sans fin.

Entre le deuxième et le troisième acte, Sa Majesté, accompagnée de sa fille Hortense et des trois sœurs de l'empereur, se rendit sur le théâtre pour complimenter personnellement l'artiste.

— Vous jouez aujourd'hui comme un ange ! Nous venons vous en remercier, en vous priant d'accepter un léger souvenir, dit Joséphine. Puis détachant de son cou un magnifique collier en brillants, elle le passa de sa propre main autour de celui de mademoiselle Mars.

Les autres dames suivirent son exemple.

— Vous êtes une ravissante fée ! dit la reine de Hollande, et elle ôta de sa poitrine une superbe broche en diamants dont elle garnit le corsage de Suzanne.

— Vous êtes la quatrième Grâce! dit la grande-duchesse de Berg, et dégrafant un de ses bracelets en pierres précieuses elle le fixa au bras droit d'Hippolyte.

— Vous êtes la dixième Muse! dit la duchesse de Lucques, et, à l'exemple de sa sœur, elle entoura le bras gauche de la comédienne d'un bracelet d'une égale richesse.

— Vous êtes une sainte! dit la duchesse de Guastalla, et elle retira de sa coiffure une superbe épingle chargée de perles qu'elle passa dans les cheveux de l'artiste émue jusqu'aux larmes.

— Majesté ! balbutia mademoiselle Mars.

— Je reste encore votre débitrice, fit Joséphine, et elle retourna dans sa loge avec sa fille et ses belles-sœurs.

Au troisième acte, lorsque mademoiselle Mars entra en scène, parée des riches présents de la famille impériale, elle fut accueillie par une tempête interminable d'applaudissements. L'impératrice et toute la cour battaient des mains. Jamais Hippolyte n'avait obtenu un triomphe aussi éclatant.

Elle dut s'incliner dix et vingt fois de tous les côtés, avant que les transports de l'auditoire lui permissent de prendre la parole.

A la fin de la représentation, elle fut de nouveau rappelée par la salle entière, et l'impératrice, lançant son bouquet de violettes sur la scène, donna le signal d'une nouvelle ovation. Toutes les dames qui tenaient à la main des bouquets de fleurs exotiques les plus rares, suivirent l'exemple de l'impératrice et les jetèrent également sur le théâtre, de sorte que mademoiselle Mars se vit inondée d'une pluie de camellias, de magnolias et de dahlias (1). Au milieu de ce tapis de fleurs, elle ramassa le bouquet de violettes de Joséphine, le pressa, avec des larmes de reconnaissance dans les yeux, d'abord sur son cœur puis sur ses lèvres, et s'inclina de l'air le plus respectueux devant le public qui l'avait comblée, durant cette soirée, des marques les plus flatteuses de son estime.

(1) Alexandre de Humboldt avait importé depuis peu de temps cette dernière fleur du Mexique en France. Au commencement elle était si recherchée, qu'on en payait une seule jusqu'à dix et quinze francs.

En rentrant dans les coulisses, après la chute du rideau, elle se précipita dans les bras de son amant ivre de bonheur.

— A présent, Jérôme, tu vas rompre ton silence et me dire si tu es aussi content de moi, car je tiens plus à ton amour qu'aux applaudissements de tout Paris, qu'à toutes les faveurs de la cour!

L'heureux jeune homme l'étreignit sur son cœur et il se tut, car le moment n'était pas encore venu où il pouvait parler, sans manquer à son serment.

Le lendemain soir, mademoiselle Bourgoin, en apprenant le nouveau triomphe de sa rivale, dit à M. Chaptal avec un accent qui respirait l'envie:

— C'est plutôt à nous qu'à son talent qu'Hippolyte doit cette victoire. L'impératrice et les autres personnages de la cour ne lui ont fait un accueil aussi enthousiaste et des présents aussi splendides que pour me blesser davantage.

— Console-toi, ma colombe, répliqua l'ancien ministre. La faveur des grands est changeante... Quant à moi, jusqu'à mon

dernier soupir, je resterai ton fidèle et constant adorateur.

Et Chaptal avait l'habitude de tenir parole.

XVI

Lorsque Napoléon, chargé de lauriers nouveaux, fut revenu de l'Allemagne à Paris, il dit un jour à son épouse :

— J'en ai appris de belles sur votre compte. Vous avez offert à vos dames réunies à la Malmaison un déjeuner romain qui, je le sais de bonne source, a coûté une somme énorme sans vous procurer le moindre agrément. Peut-on avoir des idées pareilles, madame ! Peut-on gaspiller son argent de cette manière ! Je ne vois aucun mal à ce que vous dépensiez trois ou quatre mille francs pour une fleur étrangère qui manque à vos serres de la Malmaison, mais payer vingt mille francs un déjeuner détestable, c'est un peu fort, convenez-en,

madame! Un déjeuner à la Héliogabale: des langues de paons et de rossignols, des cervelles de perroquets et de faisans, des rôtis de flamingo et d'autruche... pouah! comment peut-on manger de ces choses-là! Vous avez détruit la moitié de la ménagerie de mon Jardin des plantes, mes autruches, mes flamingos et tous mes perroquets. J'aurais pu vous pardonner tout cela, madame, si du moins vous aviez eu l'attention d'épargner mon oiseau favori.

— De quel oiseau veut parler votre Majesté?

— De mon *Psittacus Eos* rose, de mon *Napoléon Cacatua,* de ce perroquet impayable qui savait crier *Vive l'empereur!* en trois langues différentes. L'histoire de cet animal est plus intéressante que vous ne pouvez l'imaginer. Ce kakatoës était l'élève d'un vieux commis du ministère de l'intérieur auquel Chaptal, l'avait payé quarante napoléons et que j'ai nommé chevalier de la Légion d'honneur, sur la prière du ministre. Chaptal fit présent de la fidèle bête à son infidèle Bourgoin, qui, furieuse d'entendre l'oiseau crier sans relâche: Vive

l'empereur! à ses oreilles, le céda à sa voisine, la comtesse Regnault de Saint-Jean d'Angély, laquelle lui donna en échange un châle de deux mille francs. La comtesse offrit le perroquet à l'un de ses innombrables adorateurs. Cet adorateur, dont le nom m'échappe, le vendit à notre aimable Hortense qui m'en fit cadeau la veille de mon départ. Un royaume à qui me procurera un pareil kakatoës!

— Eh quoi, est-ce que nous l'aurions mangé aussi? demanda l'impératrice toute décontenancée.

— Oui, sans doute! Et si vous saviez, madame, combien cet oiseau m'était cher! J'aimerais mieux avoir perdu une province que ce souvenir de votre fille.

— Que Votre Majesté se console! N'avez-vous pas des millions de sujets qui, dans leur juste orgueil, crient tous les jours: Vive l'empereur! Que vous importe la perte d'un perroquet qui ne faisait que répéter machinalement une leçon apprise?

— Vous avez raison, madame. On ne peut en vouloir longtemps à un ange tel que vous. Tout est oublié et pardonné,

ajouta Napoléon ; puis il déposa un baiser sur son front et quitta en souriant le boudoir de sa femme. Joséphine, rayonnante de joie, le suivit du regard, et élevant ensuite vers le ciel ses yeux baignés de deux grosses larmes, elle s'écria, dans l'excès de son bonheur :

— O roi des rois, sois-lui propice !

La pauvre Joséphine ! Elle ne soupçonnait point alors que l'empereur, sur la tête duquel elle appelait chaque jour .la bénédiction de Dieu, la répudierait bientôt cruellement pour s'unir à Marie Louise, fille de l'empereur d'Autriche. De toutes les fautes de Napoléon, son divorce avec sa *bonne étoile* nous paraît être la plus grande.

Le même soir il dit encore à l'impératrice :

— Je vous félicite, ainsi qu'Hortense et mes sœurs, d'avoir fait un un si bel accueil et de si riches présents à notre charmante Mars, lors de sa première représentation à la Malmaison. Mademoiselle Mars est une artiste sans égale ; c'est un talent qui éclipse tous les autres, à l'exception de notre ami Talma. Mademoiselle Bourgoin est une coquette sans cœur, et made-

moiselle Mézeray une impudente amazone, qui finiront mal, je le prédis. L'une m'est aussi antipathique que l'autre. Mademoiselle Mars au contraire a toujours eu mes prédilections, et je l'affectionne à présent plus que jamais, parce que je sais qu'elle est innocente, chaste et vertueuse, qualités qui, dans la vie des femmes, et surtout des femmes de théâtre, sont de rares phénomènes, des cygnes noirs, des merles blancs. L'abbé Geoffroy, dont les feuilletons m'ont fait faute pendant que j'étais en Allemagne, l'appelle le *diamant du Théâtre-Français;* je vais encore plus loin, madame, et je prétends qu'elle est le Grand-Mogol des diamants dramatiques, et — soit dit entre nous — une des plus jolies perles du diadème artistique de mon beau pays. Dieu protége la France! s'écria Napoléon.

Le lendemain matin, mademoiselle Mars reçut un portrait de l'empereur entouré de brillants, avec un billet de sa main, lequel ne contenait que cette seule ligne :

« L'empereur des Français à la première actrice de l'Europe. »

XVII

Et Jérôme Brown? nous demandera-t-on.

Son dévouement allait obtenir une magnifique récompense.

Pour célébrer le jour qui marquait le terme de son silence de six mois et de sa dure épreuve, mademoiselle Mars avait organisé un bal masqué auquel devait assister sa cour entière, tous les comédiens du Théâtre-Français, toutes les sommités du Grand-Opéra et des autres scènes, toutes les notabilités de la littérature, tous les matadors de la peinture et de la musique. Le déguisement était de rigueur. Seul, l'abbé Geoffroy refusa de se soumettre à cette exigence ; il aurait cru déroger à sa dignité en se travestissant.

Le soir de cette fête, les salons de la *première actrice de l'Europe* nageaient dans des flots de lumières étincelantes, dans un océan de sons harmonieux. Un

essaim de femmes, sémillantes et gracieuses, attachées aux bras de leurs élégants et joyeux danseurs, volaient et tourbillonnaient aux accords enivrants de la musique. Félix Blangini avait composé pour ce bal des quadrilles dont la petillante mélodie était d'un entrain irrésistible.

Avant de commencer le cotillon, sur un signal parti de l'orchestre, tous les assistants ôtent leurs masques. Les danseurs forment un cercle, et la reine de la fête, déguisée en Colombine et tenant un pierrot par la main, vient se placer au milieu d'eux et leur dit :

— Permettez-moi, mes amis, de profiter de ce moment de halte pour vous présenter le plus fidèle des pierrots. Un caprice de sa Colombine lui avait interdit l'usage de la parole pendant six mois. Le terme de cette épreuve échoit aujourd'hui ; il a tenu son serment avec la plus scrupuleuse ponctualité. Un mot de ma bouche va maintenant lui faire rompre le silence et délivrer sa langue des liens qui la tiennent enchaînée.

— Bravo, bravo ! s'écrie le cercle tout entier.

— Cet aimable pierrot est un homme qui a mille droits à mon estime, à ma reconnaissance, à mon amour. Mes amis, félicitez la plus heureuse des Colombines, car dès ce moment Jérôme Brown est mon fiancé.

— Hippolyte ! exclame le jeune homme, et il se précipite dans ses bras.

— Vive Hippolyte ! crie-t-on de toutes parts.

— Vive Jérôme ! s'écrient les danseuses, et arrachant les fleurs qui parent leur chevelure, elles les jettent aux pieds de l'heureux vainqueur suspendu au cou de sa belle fiancée.

Et le cotillon commence aussitôt. . . .

Trois jours après ce bal masqué, Jérôme Brown fut uni à Hippolyte Mars par le maire de son arrondissement.

Parmi les personnes qui signèrent l'acte de mariage comme témoins de la fiancée, figurait en première ligne : Marie-Pauline Borghèse, née Bonaparte. Au nombre des témoins du fiancé on remarquait un homme non moins célèbre : Marie-Joseph Chénier.

Le dernier de ces témoins fut le premier que la mort arracha du rang des amis

de notre charmante héroïne. Chénier mourut le 10 janvier 1811. Un mois après, le 13 février, elle perdit son père, que sa mère ne tarda pas à suivre au tombeau. Le décès de cette dernière fut la première douleur qui se grava en traits ineffaçables dans son âme noble et pure. Ce qui seul avait pu calmer son désespoir, c'était l'amour de son mari, à qui elle avait donné un fils au bout de deux années de mariage, et l'estime que lui témoignaient l'empereur et toute sa cour. Le premier avait songé à elle à Moscou, dans le palais des anciens Czars, dans le vénérable Kremlin. Quelques instants avant le terrible incendie qu'alluma le comte Fédor Rostopchin, et qui réduisit le cœur de la Russie en un monceau de cendres, Napoléon s'occupait de son Théâtre-Français, de ses amis Talma et Mars. L'empereur voulait faire venir ses comédiens favoris à Moscou, pour forcer ses ennemis eux-mêmes à applaudir les premiers artistes de son empire. Une heure après, le Kremlin était en flammes et Napoléon se voyait obligé de fuir.

En retournant en France, il trouva mademoiselle Mars et Talma à Dresde, où ils s'étaient rendus tous les deux sur son invitation. Dans cette ville, le talent de ces artistes excita aussi la plus grande admiration, le plus vif enthousiasme, et bien qu'il n'y eût pas là, pour les applaudir, un *parterre de rois*, comme celui devant lequel Talma et mademoiselle Duchesnois avaient joué quatre années plus tôt, à Erfurt, ils n'y manquèrent pas non plus de spectateurs couronnés. Mademoiselle Mars reçut à Dresde l'élite des étrangers qui s'y trouvaient rassemblés; des princes, des maréchaux, des ambassadeurs, sollicitèrent la faveur d'être introduits dans son cercle. Au milieu du tumulte de la guerre, Hippolyte était la reine de toutes les fêtes. La ville, la cour entière, s'empressaient de rendre hommage à la protégée de l'empereur. Napoléon lui-même avait exprimé le désir de la voir chez lui. Amenée par le duc de Vicence au palais Marcolini, résidence de l'empereur, elle fut présentée par M. de Beausset, préfet du palais, au monarque et aux grands di-

gnitaires de l'empire, et Napoléon lui fit présent d'un superbe service en porcelaine.

Revenue en France, la célèbre comédienne était au zénith de sa gloire, lorsque la mort lui ravit son époux bien-aimé et bientôt après le plus fervent de ses admirateurs, l'abbé Geoffroy.

XVIII

C'était le 26 février 1814.

M. Grimod de la Reynière venait d'ouvrir la mille soixante et douzième séance du *Caveau moderne*, lorsque son domestique entre tout effaré et remet à l'honorable président du club des gourmands une lettre cachetée de noir. Grimod l'ouvre précipitamment, en parcourt le contenu et se lève soudain en s'écriant :

— Il faut que je m'en aille !

— Où cela? demandent les membres du club.

— Chez l'abbé Geoffroy; il m'annonce

qu'il est à l'article de la mort, et désire me parler encore une fois avant de partir pour les quartiers d'hiver inconnus de l'autre monde. Il a, dit-il, un secret de la plus haute importance à me confier! Vous voyez donc bien qu'il faut que je me hâte, ajoute M. de la Reynière, et prenant son chapeau et sa canne, il suit aussitôt le *Renne* de son ami mourant.

Maître Dindon — c'était le nom que portait Grimod comme membre du Caveau moderne — était une demi-heure après devant le lit de mort de papa Geoffroy qui, dans le club, s'appelait *maître Truffe*.

— Je vous ai fait venir, maître Dindon, pour vous prier de rédiger mes dernières volontés, en qualité d'ami et d'avocat.

— Maître Truffe veut donc réellement nous quitter?

— Il le faut... il le faut! dit l'abbé en se curant les dents avec le plus grand calme, comme Mahomet, un moment avant de rendre l'âme.

— Heureux l'homme qui envisage la mort avec autant de courage que vous!

— La mort, ami Grimod, ne m'a jamais

effrayé. Mourir est la destinée de tous les vivants! Pourquoi redouter un dénoûment qui est loin d'être aussi terrible que bien des gens se l'imaginent? Vous trouverez sur ma table de l'encre, une plume et du papier. Avant que je ferme les yeux pour toujours, faites-moi le plaisir d'écrire ce que je vais vous dicter.

— Je suis prêt, dit maître Dindon.

— Mon testament ne sera pas long, cher et digne ami. Je devine que j'ai peu de temps à perdre. Comme l'esprit du père d'Hamlet, je sens l'air du matin, et il faut que j'abrége.

— Eh bien, commençons! reprend l'avocat et il plonge sa plume dans l'encrier.

— Je soussigné, dicte l'abbé, institue par le présent acte mon neveu, Louis-Marie Geoffroy, actuellement à Bordeaux, héritier de mes dettes.

— Voilà qui est vraiment touchant! s'écrie Grimod.

— Veuillez ne pas m'interrompre. Je lègue ma bibliothèque, consistant en quatre mille huit cent vingt-deux volumes, à ma

noble amie, mademoiselle Hippolyte Mars, le *diamant* du Théâtre-Francais.

— Je ne m'y oppose pas! dit Grimod.

— Je laisse la collection de mes feuilletons, au nombre de cinq mille, à mon célèbre ami François Talma.

— Après? dit Grimod avec un mouvement d'impatience.

— Je donne en outre à mon ami Talma le service d'argent que je tiens de mademoiselle Mars.

— Abbé, ceci me paraît du luxe!

— De grâce, continuez. Puisse le grand artiste me pardonner généreusement les torts que j'ai eus envers lui...

— Les torts que j'ai eus envers lui, répète maître Dindon.

— Comme je lui pardonne de toute mon âme la frayeur qu'il m'a causée le soir où je me suis cru empoisonné.

— Après! après!

— Ma lorgnette, qui m'a fait voir jusqu'au fond des cœurs des comédiens, sera remise au comte Chaptal de Chanteloup. Qu'il s'en serve pour lire dans celui de la dame Bourgoin, et puisse-t-il se convaincre

au plus vite que, malgré ses vastes connaissances en chimie, il n'est qu'un nigaud fieffé s'il se figure être le seul qui jouisse de ses coûteuses faveurs.

— A la bonne heure, maître Truffe ! Il est juste d'arracher une bonne fois le bandeau des yeux de ce pauvre diable, et de lui dire qu'il est exploité par cette femme qui, pour le payer de ses largesses, le trompe odieusement.

— Écrivez ! A mademoiselle Joséphine Mézeray, qui a poussé l'amitié pour moi jusqu'à donner mon respectable nom à l'un de ses chiens, un vieux et laid caniche, je laisse par gratitude le service en porcelaine du Japon dont mademoiselle Mars m'a fait cadeau dernièrement au jour de ma fête.

— Ah çà ! mais qu'est-ce que vous me laissez donc, à moi ?

— Le meilleur vient toujours à la fin ! Vous êtes le plus noble, le plus désintéressé de mes amis ; aussi je veux vous confier un secret qui vaut plus que tout l'or du monde, et qui m'assurera à jamais votre reconnaissance.

— Papa Geoffroy, vous allumez ma cu-

riosité. Auriez-vous par hasard découvert quelque trésor caché?

— Un trésor sans égal!

— Voyons donc!

— Écrivez. Je lègue à mon digne ami, Alexandre-Balthazar-Laurent Grimod de la Reynière, le savant éditeur de l'*Almanach des gourmands*, le spirituel auteur de l'incomparable *Manuel de l'amphitryon*, qui m'a donné tant de fois des preuves éclatantes de son dévouement...

— Papa, vous me confondez!

— Je lègue à ce modèle des amis...

Un violent accès de toux empêche le malade de poursuivre.

— Eh bien, qu'est-ce que vous me léguez? demande Grimod en dressant les oreilles.

— Patience, patience! N'entendez-vous pas comme je tousse?

— Le maudit catarrhe!

— Je suffoque!

— En ce cas dépêchez-vous, cher papa! Vous léguez à votre ami Grimod de la Reynière?...

— Le plus précieux trésor que je possède.

— Lequel, lequel?

— Un papier du plus grand prix.

— Du plus grand prix, répète Grimod.

— Oh! l'abominable rhume!

— Je vous plains de tout mon cœur!

— Il m'empêchera d'achever!... Où en étions-nous restés?

— Au papier du plus grand prix!

— Ah! c'est juste!... Je donne à mon ami Grimod...

— A mon ami Grimod, répète maître Dindon avec de vives marques d'impatience.

— La recette pour préparer un *pudding à la diplomate* inventé par moi.

— Est-ce là tout? demande Grimod tout déconcerté.

— Oui cher ami! Il ne me reste pas autre chose, dit l'abbé, et il se remet à tousser de plus belle.

— Le diable vous emporte, vous et votre catarrhe!

— Merci, mon ami... Passez-moi le testament... il faut que je le signe.

— Le voici.

L'abbé signe le papier en souriant.

— Le singulier testament ! murmure M. Grimod de la Reynière.

Mais papa Geoffroy ne l'entendait plus ; il venait de rendre le dernier soupir, aussi paisiblement que le plus honnête homme du monde.

— *De mortuis nil nisi bene !* s'écrie M. Grimod ; puis il fourre le testament dans sa poche, et se retire en ricanant.

Le troisième jour on enterra Geoffroy. Les quatre coins du poêle furent portés par Jouy, Arnault, Grimod de la Reynière et Talma. Ce dernier ne put s'empêcher de pleurer, ce qui prouve mieux que tout le reste, que Talma était un artiste dans la plus vraie, la plus belle et la plus noble acception du mot, et qu'il ne conservait point de haine contre son ancien adversaire. Le président du *Caveau moderne* prononça, au nom du club, sur la tombe du défunt, cette courte et touchante oraison funèbre :

« Le monde, mes chers amis, est une vaste cuisine ; nous autres, nous sommes les viandes que le grand gargotier, appelé le *Destin,* coupe, hache, cuit, embroche et

rôtit pour en faire une olla podrida qu'un insatiable Érésichthon, le *Temps*, dévore sans pouvoir jamais apaiser sa faim.

« Ce misérable goinfre vient aussi de dévorer l'homme dont nous déplorons tous ici la mort. Le défunt était un viveur, un gastronome comme il y en a bien peu, hélas !

« Lorsque les femmes de la ville de Mayence mirent en terre le troubadour allemand Frauenlob, elles arrosèrent son tombeau avec le vin du Rhin le plus généreux. Quant à nous, mes inconsolables amis, nous arroserons nos gosiers avec ce vin, et le tombeau de Geoffroy avec nos larmes.

« Oui, mes frères, pleurons-le, pleurons-le de tout notre cœur, car dans l'autre monde il n'y a point de Rocher de Cancale, point de *Caveau moderne*, et point de pudding à la diplomate ! »

Tout le club fondit en larmes.

Le lendemain matin une voiture s'arrêtait devant la grille du cimetière du Père-Lachaise ; elle renfermait un charmant petit garçon assis à côté d'une dame en deuil. Ils mirent pied à terre et se firent

conduire par un des gardiens du *jardin des morts* au tombeau de l'abbé Geoffroy.

Arrivée là, la dame détacha une violette de son sein et dit en la plantant dans le gazon :

— Une fleur pour toi, mon ami !

Puis elle se releva et rejoignit tristement sa voiture.

C'étaient Hippolyte et son fils.

XIX

La mort de l'abbé Geoffroy ne précéda que de fort peu la chute de l'empereur, qui, après avoir abdiqué pour la deuxième fois le 22 juin 1815, fut envoyé captif à Sainte-Hélène, au nom des grandes puissances de l'Europe. Mais du fond de son exil, au milieu des chagrins les plus cuisants, des souffrances morales et physiques les plus cruelles, il songea encore à ses amis, et s'entretint fréquemment avec Las Cases, Montholon et Bertrand, du talent

sublime de Talma et de mademoiselle Mars.

Quelques jours avant sa mort, il dit au général Bertrand :

— Que ne m'est-il possible de m'envoler à Paris ce soir, non pour reconquérir mon trône, mais pour jouir du bonheur d'admirer encore une fois, avant ma fin prochaine, mes amis Talma et Mars dans leurs principaux rôles ! Talma est aussi grand, aussi estimable, comme homme que comme artiste. J'ai fait sa connaissance, alors que, général en disgrâce, je demeurais dans la rue de la Victoire. A cette époque, nous nous réunissions presque tous les soirs, quand il était libre, tantôt chez lui, tantôt chez moi. Dans ce temps, où tous mes vœux se bornaient à posséder une habitation dans la chaussée d'Antin, un cabriolet et une loge au Théâtre-Français, ce fut toujours la bourse de Talma qui me tira de mes embarras d'argent. Je n'ai jamais oublié les petits services qu'il m'a rendus alors, et plus tard je les lui ai richement payés. Maintenant que je jette un regard sur tout mon passé et que j'ai réglé mon

compte avec l'avenir, j'aurais tort de me dissimuler que, malgré ces légers soucis, je ne fus jamais plus heureux que dans la rue de la Victoire. Depuis le premier jour de mon arrivée à Paris jusqu'au jour de ma seconde abdication, depuis le 19 octobre 1784 jusqu'au 22 juin 1815, j'ai occupé onze demeures différentes. En arrivant de Brienne, on m'avait logé d'abord dans une cellule sous le toit de l'École militaire; bientôt après, j'habitai une mansarde sur le quai Conti; puis je pris une chambre dans la rue du Mail, à l'hôtel de Metz; plus tard je demeurai à l'hôtel des Droits de l'homme, dans la rue des Fossés-Montmartre. Mon cinquième logis fut une petite chambre de la rue de la Michodière; mon sixième, une chambre de l'hôtel Mirabeau, rue du Dauphin, dans le voisinage de l'église Saint-Roch; mon septième fut l'hôtel de la Colonnade dans la rue Neuve des Capucines; mon huitième était dans la rue de la Victoire (1). Comme consul, j'ai habité le palais du Luxembourg; comme empereur, j'ai résidé au palais des Tuile-

(1) Actuellement, rue Chantereine.

ries, et pendant les cent-jours je me suis retiré au palais de l'Élysée-Bourbon.

Aucune de ces demeures ne me rappelle autant de joies et si peu de regrets que celle de la rue de la Victoire. C'est là, qu'à défaut d'occupations militaires, je traçai le plan et l'ébauche d'une tragédie en cinq actes dont je confiai dix années plus tard, alors que j'étais devenu empereur, l'achèvement et la mise en scène à l'auteur de *Hormisdas*, de *Mucius Scévola*, de *Périandre* et de quelques autres tragédies ; à M. Luce de Lancival, savant professeur au collége de Navarre, brave et honnête Picard, que j'avais pris en amitié à cause de son érudition classique. Le comité du Théâtre-Français, ne se doutant pas que l'idée de l'ouvrage et ses principales scènes provenaient de moi, refusa de l'admettre. Vivement blessé de ce rejet, je fis venir le professeur et j'écrivis de ma propre main sur la première page de la pièce :

« Les acteurs du Théâtre-Français joueront dans un mois la tragédie qu'ils ont refusée. »

Au bout d'un mois, le 1er février 1809,

mon pesant *Hector*, couvert du pavillon de M. Luce de Lancival, voguait sur la mer semée d'écueils du Théâtre-Français, et sans nul doute il y aurait fait complétement naufrage , si le jeu incomparable de mon ami Talma n'eût maintenu le navire au-dessus de l'eau. Dès la première représentation, à laquelle j'avais assisté non sans une vive inquiétude, je compris que notre *Hector — une pièce de quartier général*, disons-le franchement,— était lourd et fastidieux à l'excès. J'avais vécu quelque temps dans la douce persuasion que j'étais du bois dont on fait les grands poëtes. Mais après avoir vu cet ennuyeux *Hector*, non avec les yeux de l'auteur, mais avec ceux du public, j'acquis la conviction que je n'avais pas plus de vocation pour la poésie que mon savant professeur et beaucoup d'autres. En dédommagement du fiasco qu'avait éprouvé notre œuvre commune, je décernai la croix de la Légion d'honneur à M. Luce de Lancival et à M. de Jouy, qui avait écrit une très-jolie critique de la pièce pour la *Gazette de France*, et il n'en fut plus question désormais.

Le lendemain matin il raconta à la comtesse Bertrand que mademoiselle Mars, dont il se souvenait toujours avec un vif intérêt, avait été sifflée, et cela à cause de lui, une seule fois pendant sa longue carrière, par le public parisien qui l'idolâtrait.

Voici ce qui était arrivé. Le 10 juillet 1815, trois jours après la seconde rentrée de Louis XVIII, mademoiselle Mars et mademoiselle Bourgoin jouaient toutes les deux dans le *Tartufe* de Molière, l'une le rôle d'Elmire et l'autre celui de Marianne. La dernière, qui ne pouvait pardonner à l'empereur de l'avoir renvoyée de Saint-Cloud à Paris de la façon que nous avons racontée à nos lecteurs, s'était présentée sur la scène avec des rubans blancs et des lis, tandis que mademoiselle Mars s'était parée de rubans bleus et de violettes. Ces pauvres et innocentes fleurs étaient alors l'emblème auquel se reconnaissaient les partisans de Napoléon, lesquels l'avaient surnommé le *Père Violette*. Le parterre, qui ce soir-là était presque entièrement rempli de gardes du corps de Louis XVIII,

accueillit la Bourgoin avec des applaudissements frénétiques, et mademoiselle Mars au bruit aigu des sifflets. Mais ce ne fut pas tout. Le lendemain matin, le duc de Duras manda la comédienne, et lui adressa les plus violents reproches sur ses sentiments antiroyalistes. La conduite de notre héroïne fut aussi simple qu'énergique. A toutes les questions et à toutes les remontrances de M. de Duras, elle ne fit à plusieurs reprises que cette seule réponse :

— Excellence, pour me punir de ma faute, je vous offre ma démission.

Mais M. de Duras, malgré son aveugle attachement aux Bourbons, se montra assez prudent et assez raisonnable pour repousser cette proposition, car il prévoyait que la nation française, dans son amour pour l'art dramatique, ne pardonnerait jamais au trône des lis la perte d'une comédienne telle que mademoiselle Mars.

Lorsque, deux jours après, mademoiselle Mars joua le rôle de Suzanne dans le *Mariage de Figaro,* les gardes du corps voulurent la forcer à crier *Vive le roi!* Son

calme et son sang-froid lui inspirèrent une réponse qui désarma la brutalité du parterre.

— On veut que je crie *Vive le roi!* dit-elle de l'air le plus gai et du ton le plus naïf à l'acteur qui jouait Basile et se trouvait en scène avec elle, *Ah! Basile, mon mignon*, n'entends-tu donc pas que cela est déjà fait?

— Le parterre exige que tu répètes ce cri.

— Eh bien, vive le roi quand même! s'écria Hippolyte.

Et les gardes du corps s'apaisèrent aussitôt.

Le jour suivant, Louis XVIII accorda une pension annuelle de trente mille francs à son aimable ennemie, dont il savait aussi apprécier le talent.

— Je l'accepte, dit-elle à son ami Arnault; mais pourtant, ajouta-t-elle avec un spirituel sourire, il n'y a rien de commun entre les gardes du corps du roi et Mars. Ce malicieux jeu de mots fut immédiatement reproduit par toutes les feuilles publiques.

Retournons à Sainte-Hélène.

Le 25 avril 1821, l'empereur écrivit lui-même ses dernières volontés. Il légua à un de ses amis, le poëte Arnault, qui se trouvait dans une position très-gênée, une somme de cent mille francs (1).

Dix jours après avoir rédigé ce remarquable et beau testament, le 5 mais 1821, à six heures moins onze minutes, Napoléon Bonaparte quitta la vie après un barbare exil de six années. *Mon armée !* tels furent les derniers mots qui s'échappèrent de ses lèvres mourantes.

XX

Des trois héroïnes de notre récit, mademoiselle Mézeray fut la première dont la mort suivit celle de l'empereur. Napoléon, en lui prédisant une triste fin, n'avait que trop bien prophétisé. Après une existence des plus désordonnées, elle s'était jetée à la fin dans les bras d'un vieux médecin

(1) Arnault s'acquitta de cette dette de la reconnaissance en publiant, un an après la mort de l'empereur, une *Vie politique et militaire de Napoléon*, en 3 volumes in-8.

anglais. Ce médecin, nommé Charles Scudamore, était l'auteur d'un traité assez célèbre sur le catarrhe et le rhumatisme. Grand anatomiste et original plus grand encore, il ne redoutait rien tant que la pluie et l'humidité, à l'exemple de Charles-Marie de la Condamine, un des plus illustres naturalistes français. Aussi, pendant les dix mois qu'il passa à Paris, il ne sortit jamais sans parapluie, comme de la Condamine, lorsqu'il séjourna à Londres en 1764. Même par le plus brillant soleil on voyait le docteur Scudamore, armé d'un parapluie énorme, circuler dans les rues et s'exposer aux rires homériques des passants. Grâce à cette bizarrerie, il avait été bientôt aussi connu à Paris que de la Condamine l'était à Londres, en suite du même motif. Les gamins désignaient le docteur Scudamore par le sobriquet de l'*homme au parapluie*.

Au bout de sept mois de liaison avec mademoiselle Mézeray, il était retourné à Londres sans autre explication. Scudamore avait été le dernier de ses amants, et après son départ, personne n'avait plus voulu mordre à l'appât de ses charmes dont l'é-

clat et la fraîcheur étaient flétris déjà depuis longtemps.

Joséphine, après avoir franchi l'équateur de sa vie et perdu le goût du théâtre en même temps que sa jeunesse et sa beauté, avait fini par donner sa démission et elle s'était retirée de la scène avec une pension de cinq mille francs. Pour elle, habituée depuis vingt ans à toutes les pompes du luxe, à toutes les recherches d'une existence sensuelle, cette maigre pension n'était qu'une misérable goutte d'eau. Pour satisfaire ses penchants, elle s'était enfoncée dans un abîme de dettes et n'avait point tardé à devenir la proie des usuriers. Alors elle s'était adonnée de plus en plus à la passion du jeu, et dans l'espace de trois années elle avait tout perdu au lansquenet et au pharaon.

En 1823, par une belle journée de juin, mademoiselle Mézeray, accompagnée de son vieux caniche Geoffroy, se rendit chez un coiffeur, dans un faubourg éloigné où elle se croyait inconnue, afin de se procurer quelque argent pour jouer.

— Avez-vous besoin de cheveux de femme? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit le coiffeur.

— Que dites-vous de ceux-ci? reprit Joséphine en ôtant son vieux chapeau de paille garni de rubans fanés, puis se retournant et montrant sa chevelure.

— Ils sont assez beaux.

— Quel prix voulez-vous m'en donner ?

Le coiffeur mesura la tresse.

— Six francs, dit-il ensuite.

— C'est trop peu !

— Je vous en offre huit.

— Mettez-en dix, ils sont à vous.

— Asseyez-vous, dit-le coiffeur à la pauvre comédienne; et après lui avoir enlevé d'un coup de ciseaux le dernier reste de son ancienne beauté, il roula la tresse, soyeuse et noire encore, autour de sa main, et ouvrit un petit tiroir pour y chercher le montant de son achat.

— Voici dix francs, fit-il en laissant tomber une à une les pièces de monnaie sur sa table.

Le son de l'argent électrisa la malheureuse Joséphine. Elle remit à la hâte son chapeau de paille et se jeta convulsivement sur les pièces étalées devant ses yeux.

— Soyez persuadée, ajouta le coiffeur, que je ne vous aurais pas donné la moitié de cette somme, si je n'avais eu pitié de vous.

— Vous me connaissez donc? exclama l'actrice.

— Vous êtes mademoiselle Mézeray, autrefois l'une des gloires du Théâtre-Français et maintenant une pauvre actrice délaissée de tout le monde et congédiée par MM. les membres du comité.

— Et vous, qui vous croyez si bien renseigné, qui êtes-vous? demanda Joséphine toute honteuse et confuse.

— Mademoiselle, vous ne me reconnaissez donc plus? reprit le coiffeur avec une émotion visible.

Joséphine fixa un instant son regard sur lui, puis elle s'écria d'une voix tremblante :

— Vous êtes...

— Un de vos anciens serviteurs, votre mameluk Giafar, que vous avez chassé un jour dans un mouvement de colère, parce que j'avais eu l'imprudence de battre un de vos chiens, le vieux caniche Geoffroy, qui m'avait mordu le mollet. Ah ! mademoi-

selle, ne croyez pas que je vous garde encore rancune pour m'avoir expulsé de chez vous à coups de cravache, comme un esclave. Dix ans se sont écoulés depuis lors, et notre position à tous les deux est bien changée. A présent je suis établi, je gagne ma vie en travaillant le plus que je peux, et vous, mademoiselle, vous êtes...

— La plus malheureuse créature de la terre! s'écria mademoiselle Mézeray ; et elle se couvrit le visage des deux mains et se mit à fondre en larmes. Tous mes amis d'autrefois m'ont abandonnée sans pitié; ce vieux caniche est le seul être vivant qui me soit resté fidèle dans mon infortune.

— Je n'ai pas le droit de vous adresser des reproches... mon devoir est de vous plaindre et de vous dire que je vous pardonne de tout mon cœur les coups de cravache que j'ai reçus de votre main.

— Adieu, Giafar! fit Joséphine, et ramassant les dix francs, elle se précipita hors de la boutique.

Le vieux caniche était resté un moment en arrière; le coiffeur lui allongea un coup de pied et le chassa de chez lui, pour se

venger de ce qu'il l'avait fait renvoyer autrefois. Mais le pauvre animal était tout à fait innocent; le caniche Geoffroy, qui l'avait mordu dix années auparavant, n'existait plus depuis longtemps; celui-ci était son successeur et il avait hérité de son nom.

·Joséphine entra dans le premier tripot qu'elle trouva sur sa route, et quand elle y eut perdu son dernier franc, elle poussa un immense cri de désespoir en présence de tous les joueurs et s'enfuit en courant.

Sur ces entrefaites les rues étaient devenues obscures. Joséphine, escortée de son caniche, parcourut la ville comme une insensée, sans savoir où elle allait, heurtant ceux qu'elle rencontrait, riant et pleurant tout à la fois. Arrivée dans les environs de l'église Notre-Dame, elle demanda l'aumône à un passant, pour éteindre, lui dit-elle, la soif brûlante qui la dévorait. L'homme auquel elle s'était adressée lui donna une pièce de dix sous. Avec cet argent elle entra dans un cabaret, se fit servir une bouteille de vin qu'elle engloutit coup sur coup. La bouteille vidée, elle jeta les dix sous sur le comptoir et reprit aussitôt sa course.

La nuit était venue et la lune brillait au ciel, quand la pauve femme se trouva derrière le dôme des Invalides. A cette époque il existait en cet endroit un fossé rempli d'une eau croupissante, devant lequel elle s'arrêta un moment avec son chien.

— Adieu, mon vieux, mon fidèle Geoffroy! cria-t-elle ensuite à son caniche et elle se lança dans le fossé.

Le fidèle animal se mit à pousser des hurlements formidables jusqu'à ce qu'il arrivât du secours. Un ouvrier, qui était accouru le premier, se débarrassa de sa blouse et se précipita dans le fossé pour sauver la malheureuse qui se noyait. Pendant ce temps la foule s'était amassée, mais personne ne connaissait le nom ni le domicile de la victime. A demi morte et couverte d'une boue épaisse, elle fut transportée à l'hôpital le plus voisin. Là, grâce aux soins des médecins et à la surveillance des infirmiers, elle revint à la vie, mais pour elle mieux eût valu mourir, car elle était folle.

La nouvelle de cette tentative de suicide, publiée par les journaux, s'était pro-

pagée de ville en ville; elle était bientôt parvenue à Londres, et le docteur Scudamore en avait eu connaissance. La pitié réveilla un reste d'amour dans le cœur du vieux médecin. Il partit de Londres sans retard et trois jours après il arrivait à Paris. Sa première visite fut pour Joséphine dont la raison était tellement égarée, qu'elle ne le reconnut pas. Dans le paroxysme de sa folie elle demandait toujours à boire du champagne et à jouer au pharaon. La mort vint mettre un terme à ses souffrances; elle succomba, le 28 juin, à un terrible accès de délire. Le docteur Scudamore, qui pendant huit jours n'avait pas quitté son chevet, se montra inconsolable, lorsqu'elle rendit l'âme dans ses bras.

Quelques jours après il retourna à Londres où il mourut au bout de peu de temps; on ne put savoir si ce fut de chagrin ou de maladie. En vertu d'un codicille de son testament, on plaça près de lui dans son tombeau le portrait de la Mézeray et son parapluie. Même après sa mort, il ne craignait rien tant que la pluie et l'humidité.

Il n'y a que l'Angleterre pour engendrer

de pareils maniaques. Paix à ses cendres, du soleil à son parapluie !

XXI

L'empereur était décédé depuis cinq années et cinq mois, lorsque son ami Talma mourut le 19 octobre 1826, à l'âge de soixante ans. Le comte Chaptal de Chanteloup, qui, jusqu'à la fin de ses jours, resta le fidèle Jupiter de son infidèle Danaé, le suivit le premier. Il mourut le 30 juillet 1832. Huit de ses amis, MM. de Gérando, Amaury, Delessert, Thénard, Charles Dupin, Blanqui aîné, Pariset et de Lasteyrie, prononcèrent sur sa tombe une série de discours apologétiques, dont un vieux et dévoué serviteur fit une collection qu'il publia à ses frais, comme un dernier hommage rendu à son maître. Mademoiselle Bourgoin hérita du portrait de Chaptal, peint par Gros.

Celle-ci ne survécut que treize mois environ au plus passionné de ses adorateurs. Le 11 août 1833, elle fut emportée par un

mal affreux dont elle souffrait depuis trois ans, et qu'elle devait surtout aux galants excès de sa vie. Comme la plupart des femmes de son état, elle ne laissa après elle qu'une masse énorme de dettes. Par bonheur elle mourut sans descendance. Jusqu'à son dernier soupir elle était restée l'ennemie acharnée et irréconciliable de Napoléon.

Quand à Grimod de la Reynière, il commit en 1814 sa première sottise irréparable. Après avoir épousé une ancienne actrice du théâtre de Lyon, il se retira avec elle et avec le fardeau de leurs dettes mutuelles à Villiers-sur-Orge près de Lonjumeau, dans un château qui, sous Louis XIV, avait appartenu à la marquise de Brinvilliers, la célèbre empoisonneuse. Là, il vécut uniquement pour les plaisirs de la table, conservant jusqu'à son dernier moment ses mauvais principes, son bon appétit et sa gaieté inaltérable, Son *Manuel de l'amphitryon* avait paru en 1808, la huitième et dernière livraison de son *Almanach des gourmands,* en 1812. Ces deux productions obtinrent un tel succès,

que le spirituel rédacteur du *Martyrologe littéraire* consacre à leur auteur les lignes suivantes :

« Dispensateur de la gloire littéraire, régulateur des gastronomes, dégustateur général de tous les mets qu'inventent les hommes de bouche, cet homme de lettres et de goût fut aussi l'un des premiers restaurateurs de la gaieté française. L'art de vivre pour manger lui doit une encyclopédie gourmande qui le rend immortel...

Car, comme le disait un directeur des vivres,
L'Almanach des gourmands est le meilleur des livres. »

Enfin sa dernière heure sonna aussi. Un peu avant sa mort, il avait écrit ses dernières volontés sur le dos d'une carte à manger, en ordonnant qu'on mît à côté de lui dans son tombeau la moitié de sa bibliothèque, à l'exemple de l'Anglais Unterwood qui avait voulu qu'on enterrât avec lui trois différentes éditions d'Horace. Par bonheur, cette bibliothèque ne se composait que de douze volumes. Grimod prescrivit qu'on plaçât le *Pâtissier royal* de Carême dans sa main droite, le *Cuisinier impérial* de Vivard dans sa main gauche, sous sa

tête la *Physiologie du goût* de Brillat-Savarin ; sous ses jambes son *Manuel de l'amphitryon,* et sous une certaine autre partie du corps la traduction des Idylles de Théocrite par le papa Geoffroy. Il légua ses dettes à sa femme, et après un déjeuner auquel il avait invité quelques amis, le 8 janvier 1838, à l'âge de quatre-vingts ans, il tomba dans un paisible assoupissement dont il n'est plus sorti depuis.

XXII

Notre pauvre Hippolyte n'avait conservé du temps de sa splendeur qu'un seul ami : Arnault. Lorsqu'elle le perdit en 1834, mademoiselle Mars se trouva seule et délaissée au milieu de Paris, et de ses beaux yeux, si expressifs, il tomba une grosse larme brûlante sur le journal qui contenait un article en l'honneur du dernier palatin de sa cour. Son noble cœur donna une pensée à tous les amis auxquels elle avait survécu, surtout à Jérôme, son premier et unique amour, et elle ne trouva la consolation dont

elle avait si grand besoin que dans les bras de son fils qui était son idole.

En 1836 l'auteur de ces pages la vit, pendant son second voyage à Paris, dans le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro,* qui lui avait valu autrefois une si brillante ovation à la Malmaison, dans le rôle d'Elmire du *Tartufe* et dans celui de Valérie de la comédie du même nom, de Scribe. Suzanne était sans contredit l'une de ses plus belles créations. Voici ce qu'écrit à ce sujet un de ses biographes, M. Auguste Lireux :

« Nous avons vu dans ces dernières années la grande actrice jouer ce rôle si difficile et si charmant, et son image est vivante encore dans notre mémoire. Fin sourire, douce voix, malice aimable, délicatesses infinies, la simplicité et la distinction, et le regard et l'accent, et la décence et la coquetterie incomparables, et cette façon de dire les mots les plus naïfs comme les plus hardis, qui n'appartient qu'à elle, et ce naturel exquis et le charme indéfinissable, elle avait tout ce qui donne aux royautés féminines du théâtre la puissance souveraine et irrésistible. »

Elle n'était ni moins sublime ni moins belle dans les rôles d'Elmire et de Valérie.

Le dernier était un de ses plus grands triomphes. Tout Paris, toute la France courut voir et applaudir la ravissante aveugle, dans son personnage de prédilection. Cette préférence d'Hippolyte provenait peut-être du soin tout particulier qu'elle avait apporté dans l'étude de ce caractère. M. Lireux raconte que mademoiselle Mars avait pris pendant deux mois des leçons auprès d'une aveugle, afin de bien saisir sur ce modèle toutes les manières et les particularités de son personnage. Après l'éclatant succès de ce rôle, elle envoya à sa jeune institutrice un bracelet en or, sur lequel elle avait fait graver ces mots : Valérie à Sophie (1).

Lorsque le narrateur de ce récit fit la connaissance personnelle de mademoiselle Mars, elle avait déjà cinquante-huit ans, mais malgré son âge, elle était si séduisante, qu'elle ne le charma pas moins que tout Paris par le charme de sa voix tou-

(1) Cette jeune aveugle était la sœur de mademoiselle Minette, actrice assez célèbre du théâtre du Vaudeville.

jours jeune, par la magie de ses formes, par la fraîcheur de son ingénuité, par la grâce et la finesse de sa coquetterie. Quiconque ne la connaissait que sur la scène croyait voir en elle une femme de trente ans. Rien ne la contrariait plus que de s'entendre demander son âge ; elle se sentait gênée d'être obligée de jouer encore l'emploi des jeunes amoureuses, quand elle frisait la soixantaine. Mais en dépit de son âge, jamais Paris ne se lassa de lui prodiguer la même sympathie, les mêmes applaudissements, la même admiration.

Le 31 mars 1841, elle clôtura sa glorieuse carrière par le rôle de Célimène et celui d'Araminte dans les *Fausses confidences*. Huit jours après, elle rejoua ces deux rôles pour son bénéfice, et elle prit congé d'une scène qui pendant plus de quarante ans avait été le témoin de ses victoires, d'un public qui perdait en elle la comédienne la plus fine et la plus gracieuse. Rappelée à la fin de la représentation avec un enthousiasme indicible, elle reparut entourée de tous les artistes du Théâtre-Français et fut couverte de bouquets de violettes et de

couronnes d'immortelles par le public et ses camarades qui avaient pris le deuil à cause de son départ. Elle leur jeta en fondant en larmes les mots: Adieu, adieu pour jamais! et fidèle à ces paroles, on ne put la déterminer désormais à remonter sur le théâtre.

Après sa retraite, mademoiselle Mars fut nommée par le ministre de l'intérieur inspectrice générale des études dramatiques au conservatoire. Comme sociétaire de la Comédie-Française, elle toucha jusqu'à la fin de sa vie une rente annuelle de quarante mille francs; mais tout le monde sait que par suite du vol de ses diamants et plus encore par suite de malheureuses spéculations de bourse, elle perdit une partie considérable de sa fortune. Parmi les nombreux présents qu'elle tenait de la munificence de l'empereur, elle estimait pardessus tout un portrait en miniature de Napoléon peint par Isabey, et elle le porta jour et nuit sur son sein, même pendant la vie de son mari. Mademoiselle Mars pleura la chute du grand empereur avec plus de fidélité et de persévérance que la seconde

femme de Napoléon, Marie-Louise, qui, descendue du rang d'impératrice des Français, accorda sa main à un comte de Neipperg. . . . .

Après trois mois de maladie, mademoiselle Mars fut aussi enlevée par l'impitoyable mort, qui ne respecte ni la gloire, ni la grandeur, ni les titres. Elle mourut dans le mois dont elle porte le nom, le 20 mars 1847, âgée de soixante-neuf ans. Pendant sa maladie, le Théâtre-Français avait publié chaque jour le bulletin de sa situation. Le soir de sa mort, son décès fut annoncé au public par les régisseurs dans tous les théâtres de Paris.

Son corps demeura exposé durant trois jours, et pendant ce temps la moitié de Paris se pressa dans la rue Lavoisier, ordinairement si paisible et si solitaire, pour voir encore une fois son actrice favorite et lui dire un dernier adieu.

L'enterrement eut lieu le 23 mars, et bien que personne n'y eût été invité, tout ce que la capitale comptait d'écrivains, de poëtes, de journalistes, de comédiens, de chanteurs, de musiciens, de peintres, de

statuaires, d'amis des arts, était venu se joindre au convoi. Un de ses plus anciens camarades, l'acteur Samson, deux pairs de France, les écrivains Kératry et Viennet, le baron Taylor, commissaire royal du Théâtre-Français; l'aide de camp du roi, M. de Liadières, et M. Auber, le compositeur français le plus populaire et le plus renommé, avaient l'honneur de porter les coins du drap mortuaire. Plus de cinquante mille personnes de toute classe suivaient le corps. Derrière le cercueil venait le fils unique de la défunte (1) et tout le personnel du théâtre dont elle avait été la plus haute gloire. Dans le cortége, composé de toutes les notabilités du monde de la littérature et des arts, on remarquait Victor Hugo, Alexandre Dumas, Eugène Sue, Jules Janin, Alphonse Karr, Frédéric Soulié; Horace Vernet, Dominique Ingres, Paul Delacroix, Pradhier, Jauffroy, Castil-Blaze, Fromental, Halévy, Adolphe Adam, Frédéric-Lemaître, Bouffé, etc. Vers onze heures l'immense convoi attei-

(1) Les deux fils aînés de mademoiselle Mars étaient morts avant-elle.

gnit l'église de la Madeleine, où pendant le service funèbre les élèves du conservatoire chantèrent un Requiem de Cherubini. A une heure le cortége se dirigea, le long des boulevards, vers le cimetière du Père-Lachaise. Les boulevards étaient encombrés par des milliers de personnes; les dames qui garnissaient les fenêtres et les balcons avaient revêtu des habits de deuil. Sur le passage du convoi, jeunes et vieux se découvraient, les postes militaires prenaient les armes. A trois heures on arriva au Père-Lachaise, les prêtres firent leurs oraisons, et puis Samson parla au nom du Théâtre-Français, le comte Kératry au nom de la nation, M. de Viennet au nom des auteurs dramatiques et le baron Taylor au nom de tous les comédiens de France. Après ces discours, lorsque le cercueil fut descendu dans sa tombe, chaque assistant jeta dans la fosse un bouquet de violettes fraîches en signe d'adieu. Parmi la foule de dames qui entouraient le tombeau, on remarquait, aussi dans des vêtements de deuil, la veuve de Talma, devenue comtesse de Malot, et la Melpomène fran-

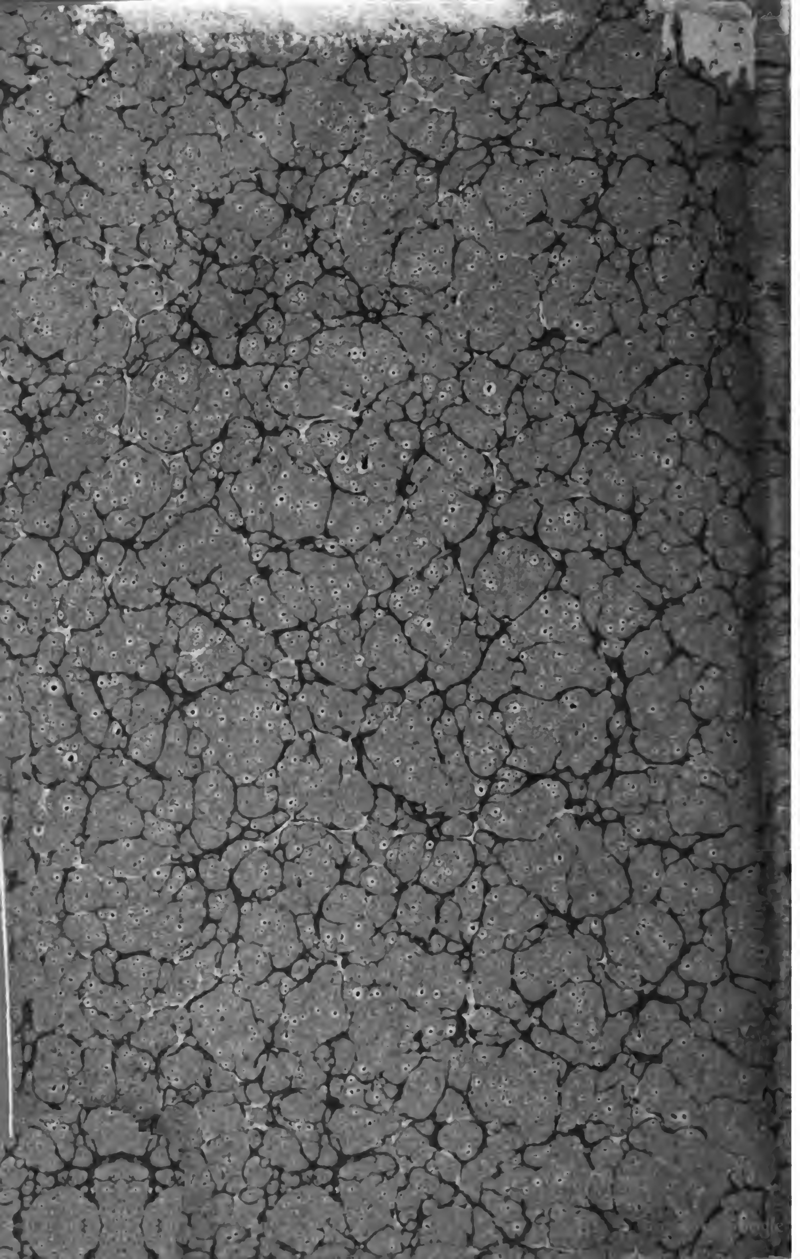
çaise, mademoiselle Rachel. C'est ainsi que la France honore ses artistes de génie!...

La postérité ne décerne point de couronnes aux acteurs, dit le plus grand poëte de l'Allemagne, et nous disons, nous, que la postérité est tout aussi juste pour l'artiste illustre que l'histoire qui pèse tous les mérites avec la même balance. Les noms des comédiens vulgaires, des histrions sans esprit, subissent seuls après la mort — et souvent beaucoup plus tôt — le châtiment d'un oubli éternel. Mais des noms ceux comme de Mars et de Talma vivront aussi longtemps qu'il y aura une scène française, et de pareils noms appartiennent aux pages indestructibles de l'histoire au même titre que ceux de Molière et de Racine, de Voltaire et de Corneille.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06444 7595

